

EDITORIAL

La Révolution russe est de celles qui marquèrent profondément et durablement les esprits et la politique.

Aujourd'hui, un siècle s'est écoulé depuis que les bolchéviks, sous l'égide de Lénine, lancèrent un vibrant « tout le pouvoir au soviets ! » à la face du Tsar et de l'Europe en guerre.

Cette injonction pleine de promesses laissait augurer un monde meilleur à toutes celles et ceux qui, dans le monde entier, se trouvaient opprimés par le capital. Les anarchistes soutinrent dans un premier temps ce soulèvement et y participèrent activement, espérant que la révolte se propage, en Allemagne et en France... alors même que ces deux puissances faisaient crever leur peuple, dans les tranchées comme à l'arrière. Mais les espoirs de celles et ceux qui assistèrent à la dérive autoritaire et répressive du Parti, furent rapidement douchés.

Une fois de plus, la Révolution fut détournée par ceux qui, avides de pouvoir, n'aspiraient qu'à la conquérir puis à la garder.

Ce numéro spécial, vous l'aurez compris, a pour ambition de proposer un regard anarchiste sur l'un des événements majeurs de l'histoire contemporaine. Il n'est pourtant pas ici question de se "contenter" d'un énième récit du soulèvement makhnoviste ou du massacre de Kronstadt ; du moins pas seulement.

Nous avons souhaité laisser la parole à des auteurs et autrices du monde entier : du Chili à la Grande-Bretagne, en passant par l'Italie, le Brésil et bien sûr par la Russie, l'Espagne, la France ou l'Allemagne, nous souhaitons multiplier les analyses et les points de vue. Parce que cet événement ne saurait être traité a minima, et parce que ce numéro du *Monde libertaire* couvre les mois de juillet et d'août, sa taille a été revue à la hausse.

Nous souhaitons adresser à notre camarade, René Berthier, un grand merci ; car sans lui, ses contacts et ses talents de traducteurs, ce numéro n'aurait certainement pas été le même.

Pour la Révolution, mais contre toutes les dictatures, (même celle du prolétariat) !

LE CRML

1790

TERRAINS DE COMBAT

02 **On ne veut pas du mariage (même pour tou.te.s), mais on veut les droits quand même !**

Par MAJÉ

04 **La question de l'argent à l'aune de l'idéal libertaire**

Par J.-F. AUPETITGENDRE

06 **Subtilités sémantiques et racisme caché**

Par VINCENT ROUFFINEAU

SANS FRONTIÈRES

78 **Entretien avec Oleg Serebrennikov, anarchiste et antifasciste d'Izhevsk, Russie**

Par RENZO

Le dossier du mois :

1917-2017 : REGARDS ANARCHISTES SUR LA RÉVOLUTION RUSSE

10 **La Révolution russe, un enjeu politique**

Par RENÉ BERTHIER

14 **2017 : pour le centenaire de la Révolution russe**

Par ALEXANDRE SKIRDA

19 **Interview de Mikhaïl Tsovma**

23 **Le centre berlinois de l'émigration anarchiste russe (années 1920)**

Par V.V. DAMIER

27 **Les positions de l'anarchisme et de l'anarchosyndicalisme allemand sur la Révolution russe et le bolchevisme en 1919**

D'après PHILIPPE KELLERMAN

31 **Aspects de la Révolution russe au Brésil**

Par ALEXANDRE SAMIS & AMIR EL HAKIM DE PAULA

35 **L'impact de la Révolution russe dans l'anarchisme chilien**

Par MARIO ARAYA

41 **1917 ! les anarchistes italiens et la Révolution russe**

Par GIORGIO SACCHETTI

45 **La Révolution russe et le mouvement libertaire espagnol : un amour impossible**

Par MICHEL SUÀREZ

48 **Le mouvement anarchiste britannique et la Révolution russe**

Par NICK HEATH

52 **Nestor Makhno : paysan d'Ukraine**

Entretien : HÉLÈNE CHATELAIN

58 **Le mythe bolchévik**

Par THIERRY

60 **A. Pestaña au Congrès de la III^e Internationale**

63 **Rupture dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire et naissance de l'anarchosyndicalisme**

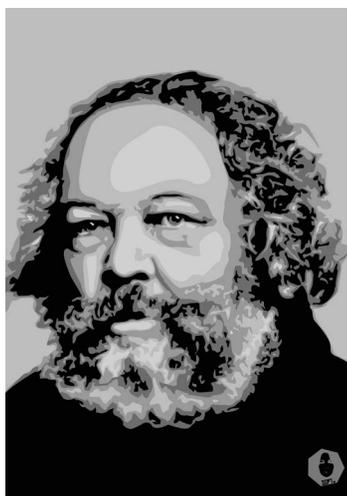
Par RENÉ BERTHIER

67 **Pour aller plus loin...**

Bibliographie

PORTFOLIO

68 ANGELA MAGNATTA



DOMAINES CULTIVÉS

- 83 **Droits des femmes...
visions cinématographiques**
Par CHRISTIANE PASSEVANT
- 85 **Histoire de la plaine
de Christine Seghezzi**
Par CHRISTIANE PASSEVANT
- 86 **Une femme fantastique,
de Sebastian Lelio
Rara, de Pepa san Martin**
Par CHRISTIANE PASSEVANT
- 87 **Gimme danger de Jim Jarmush**
Par CHRISTIANE PASSEVANT
- 88 **Agenda des sorties cinéma**
Par CHRISTIANE PASSEVANT
- 89 **Enfin disponible :
Le syndicat. Organisation, pratiques et buts**
Par RAMON PINO
- 90 **35 ans de Radio Libertaire**
Par THIERRY DE LAVAU & PATRICK MULLER
- 92 **Longtemps, j'ai joué à contretemps**
Par FRANCIS GAVELLE

ARCHIPEL LIBERTAIRE

- 93 **Bulletin d'abonnement**
- 94 **Les groupes de la FA**
- 96 **Programme de la radio**

Couverture : **Agenda militant**

Le Monde Libertaire, mensuel de la Fédération Anarchiste, est édité par la SARL Les Publications Libertaires.

Il est réalisé et mis en page par une petite équipe entièrement bénévole disséminée à Marseille, Paris et Lyon ; l'impression et le routage sont financés exclusivement par les ventes de numéro et les abonnements.

Garanti 100% sans pub, sans subventions, sans généreux copain du Fouquet's, sans concessions.

C'est un journal volontairement ouvert à toutes les sensibilités libertaires : les articles qui y sont publiés nous sont librement proposés par des rédacteurs de tous horizons, membres de la Fédération anarchiste ou pas, écrivant selon le principe de la responsabilité individuelle. Si vous butez sur certains propos, nous vous invitons à les considérer comme le point de départ de discussions qui ne pourront qu'être enrichissantes pour tous. Adeptes d'un monde fermé, lisez autre chose, tout simplement.

Ont participé à ce numéro :

Le comité de rédaction du Monde Libertaire ainsi que : René Berthier, Nick Heath, Michel Suárez, Ramon Pino, Francis Gavelle, Thierry de Lavau, Patrick Muller, Viencent Rouffineau, Christiane Passevant, Renzo, Nathan, Thierry, Alexandre Skirda, V.V. Damier, Alexandre Samis, Amir el Hakim de Paula, Mario Araya, Giorgio Saccetti, Majé, Christophe, Laure, Anne, J.-F. Aupetitgendre.

Portfolio :

Angela Magnatta

Direction de la publication :

Claudine Annereau

Imprimé par :

Les presses du Ravin Bleu,
27 rue du Capitaine Ferber,
75020 Paris

Commission paritaire n°0614 C 80740

Dépôt légal 44145 - 1er trimestre 1977

Routage 205



ANTISEXISME

On ne veut pas du mariage (même pour tou.te.s) ...

Mais on veut les droits quand même !

L'extension du droit de se marier aux couples de même sexe a déjà subi les attaques du monde queer pour avoir laissé de côté les personnes qui ne se conforment pas au modèle de la famille à deux parents. Les familles aux parents et enfants multiples, les hors-familles, les personnes souhaitant s'unir à plusieurs autres, et celles qui ne veulent pas d'une obligation à procréer ou à habiter sous le même toit sont exclues de ce qui ne porte pas pour rien le nom de « mariage ». La lecture d'un contrat de mariage, est plus instructive encore : celle des articles du code civil relatifs au divorce pour faute (et la jurisprudence associée), ne laissent aucun doute sur le fait que la vie commune comme la procréation sont des devoirs conjugaux. Le fait de ne pas vouloir d'enfant est un motif de divorce, comme celui, pour une personne stérile, de se soustraire au traitement

de sa stérilité. Le fait d'avoir des rapports sexuels lui-même est une obligation du mariage, comme l'a confirmé la Cour d'appel d'Aix en Provence le 3 mai 2011 : « les rapports sexuels entre époux sont notamment l'expression de l'affection qu'ils se portent mutuellement, tandis qu'ils s'inscrivent dans la continuité des devoirs découlant du mariage ». L'extension du mariage aux couples de même sexe a donc été une vaste opération d'inclusion des personnes les plus proches d'être intégrées au modèle hétéro-patriarcal, et de renforcement de la marginalisation des autres. Puisqu'on vous dit que le mariage est pour tou.te.s, s'il n'est pas pour vous c'est que vous n'existez pas !

Mais la lecture de l'ouvrage *Normal Life* du juriste et trans-activiste Dean Spade^[1]

[1] Spade, D. 2015 (2011). *Normal Life. Administrative Violence, Critical Trans Politics, and the Limits of Law*. Duke University Press. Dean Spade est Professeur Assistant à l'École de Droit de l'Université de Seattle. En 2002, Spade a fondé le Sylvia Rivera Law Project, un collectif à but non lucratif de soutien juridique, qui procure des services juridiques gratuits aux personnes transgenres, intersexes et non-binaires qui ont de faibles revenus ou qui sont non-blanches. Pour plus de textes de Dean Spade, voir www.deanspade.net

conduit aussi à imaginer ce qui aurait pu se passer si nous avions refusé le mariage pour tou.te.s et milité pour un mariage pour personne. Que ce serait-il passé si nous avions refusé le mariage mais exigé les droits qui lui sont associés ? Que se passerait-il si l'on détruisait aujourd'hui l'institution du mariage ? Le mariage présente d'abord des avantages en termes d'héritage, et l'on pourrait imaginer une version plus libérale d'union dans laquelle chaque personne décide de celles (adultes ou enfants) en nombre indéfini à qui elle souhaite léguer son héritage après sa mort. Mais pour quelles personnes se pose la question de l'héritage ? Pour celles qui ont un patrimoine bien sûr ! Qu'arrive-t-il à celles qui n'en ont pas ? Leurs proches seraient-ils censés.es. changer de lieu de vie à la suite de leur décès ? Pourquoi la stabilité de vie ne serait-elle offerte qu'aux



personnes ayant accès à la propriété privée ? Allons jusqu'au bout des choses : si avec le mariage on refuse l'héritage mais que l'on exige tout de même le droit à demeurer à l'endroit où l'on a vécu avec ses proches avant que l'un.e d'entre elles.eux ne décède... c'est donc à une propriété d'usage qu'il faut passer ! On le voit, détruire le mariage peut conduire à détruire le principe même de propriété privée si l'on accepte d'y réfléchir sérieusement. Mais pas seulement.

L'extension du mariage aux personnes de même sexe a aussi été vue comme un avantage au regard des lois sur l'immigration pour qu'une personne étrangère obtienne des droits de séjour en France. Refuser le mariage sans renoncer aux droits auxquels il ouvre, c'est refuser que des lois déterminent le droit ou non pour une personne de résider en un lieu, c'est donc refuser tout à la fois d'être bor-

dé.e par des frontières et de posséder une nationalité. Le mariage ouvre des droits privilégiés à la protection sociale ? Il faut mettre en place une protection sociale étendue pour toutes ! Le mariage permet d'avoir des droits privilégiés en matière de visite à un.e proche hospitalisé.e ? Il faut ouvrir les hôpitaux, et permettre que les proches aient les mêmes droits de visite que les membres de la famille. Le mariage ouvre des droits ? C'est l'idée même de « droits » qui doit être remise en cause.

Dean Spade, de même que le collectif Against Equality^[2] auquel il participe, pensent le mariage comme l'armée ou la prison : ils et elles dénoncent les revendications d'inclusion et favorisent une stratégie de la rupture – rupture, entrave, déstabilisation,

trouble queers. Ce n'est pas parce que l'armée est discriminante envers les personnes non-hétérosexuelles qu'il faut militer pour une armée gay-friendly. Ce n'est pas parce que les prisons sont des lieux où s'exerce une violence sans limite à l'égard des personnes trans qu'il faut demander des prisons plus inclusives, et proposer de participer à des groupes de suivi au sein des prisons. Le système industrialo-carcéral doit être détruit, au même titre que l'armée... et que le mariage. Il ne faut pas demander d'aménagement, il faut détruire ces institutions, espérer qu'elles emportent avec elles la sainte propriété privée, et agir pour une redistribution radicale des richesses.

PAR MAJÉ,

groupe Henry Poulaille de la Fédération anarchiste, Saint-Denis

[2] « Against Equality – queer challenges to the politics of inclusion ». cf. www.againstequality.org





La question de l'argent

à l'aune de l'idéal libertaire

La plupart des penseurs libertaires se sont confrontés à la question de l'argent sans pour autant imaginer qu'il puisse devenir un jour obsolète, comme ils l'ont fait au sujet de l'État, de la propriété privée, du salariat... La tendance actuelle est plutôt à la domestication de l'argent, à son « ré-encastrement » dans le champ social au travers des SEL, des grafitérias et autres alternatives.

Quelques groupes anarchistes cependant prennent une voie plus radicale et pensent que « l'argent est nécessairement condamné à rester ce qu'il est, le paradigme matériel et symbolique de la capitalisation des richesses, et donc des inégalités, des exclusions ». Il semble donc bon de faire un peu le point sur cette question fondamentale en évitant si possible deux écueils : celui de pérenniser des théories élaborées au XIX^e siècle, sans tenir compte de l'évolution technologique et politique, et celui de s'appuyer sur une doxa néolibérale qui, grâce à sa puis-

sance médiatique, a réussi à inculquer, jusque dans les cerveaux libertaires, un certain nombre de présupposés non démontrés.

Depuis la Banque du peuple de Proudhon, la prise au tas de Pierre Kropotkine ou l'idéal communautariste d'un Joseph Fourier, il s'est passé quelques révolutions qui changent complètement la donne et que ceux-ci ne pouvaient même pas imaginer. Sans en faire une liste exhaustive, on ne peut éviter d'en citer les principales. Il semble évident que la révolution numérique ouvre le champ des possibles par les facilités de communication, de stockage des données, de gestion, et ce à un point tel que la génération née après l'invasion des ordinateurs individuels et des smartphones, peine à comprendre l'ancien monde. L'innovation a été certes technologique mais surtout mentale, avec l'apparition des logiciels libres et agiles, des encyclopédies collaboratives, des fablabs, des blockchains, etc.

La productivité a fait un bond en quelques décennies, que ce soit dans la production alimentaire, industrielle ou intellectuelle. Cette productivité change complètement la donne à laquelle étaient confrontés les marxistes ou les proudhoniens d'antan, ou même les situationnistes de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Personne n'a pu voir venir à quel point l'homme, en tant que main d'œuvre, allait devenir superflu, et que, sous les pavés, nous finirions par découvrir non plus la plage mais la poubelle, ô combien nauséabonde, du productivisme.

Un autre aspect nouveau nous est apparu à la fin des Trente glorieuses, cette fois plus mentale que technique, avec le TINA de Margaret Thatcher. Il fut plus simple et sans doute plus légitime de prôner un monde meilleur, une internationale des travailleurs, un grand soir salvateur... Mais nous sommes aujourd'hui confrontés à un monde prétendu abouti, sans avenir possibles autres que la pose de pansements sur les plaies les plus vives, que d'héroïques alternatives isolées permettant de supporter l'intolérable. Mieux que cela, le système s'est si bien verrouillé qu'il ne laisse d'autre choix que la révolte stérile ou la collaboration, la dystopie ou la complicité.

Cette petite suite de causes est sans doute l'explication du vote prolé-



taire en faveur de l'extrême droite, de la mutation de nos délégués syndicaux en partenaires sociaux, du recyclage des contestataires les plus virulents en députés européens, des maigres défilés de nos camarades armés de leurs drapeaux noirs et de leurs vieux slogans. Tout est à revoir : l'autogestion que le système digère à merveille pour en faire des SCOP concurrentielles, la coopération qui transforme en un tour de main des mutuelles paysannes en Crédit Agricole. Tout ce qui nous semblait « révolutionnaire » est repeint en vert dès qu'il chatouille le système, le vert étant le durable, le renouvelable, l'alternatif, l'économie sociale et solidaire. L'oxymore ne fait plus rire personne, pas même la « flexi-sécurité » vers laquelle nous entraîne le gouvernement nouveau. En lisant le site officiel de Véolia, entreprise libertaire bien connue (!), on a l'impression de parcourir les pages de *Silence* ou de *Reporterre* ! Enfumage et récupération sont les deux mamelles de ce monde !

Il est donc temps de reposer la question de cet argent dont on voudrait nous faire croire qu'il est « anthropologiquement indépassable ». Nous bénéficions aujourd'hui de travaux d'historiens, de sociologues, d'anthropologues, et même d'économistes, qui nous permettent d'évacuer rapidement cet argument de l'indépassable. Nous savons que des sociétés se sont construites sans argent, c'est-à-dire sans moyen d'échange, pour la simple raison qu'il n'y avait pas d'échange mais un accès aux biens. Nous savons aujourd'hui que le troc n'a jamais été pré-monnaie. Et quand il l'a été, ce n'était pas dans un but commercial mais pour symboliser

et raffermir les liens sociaux. Nul n'a jamais éprouvé le besoin d'échanger pour sa seule reproduction matérielle. Dans les sociétés de troc, on échange des objets inutiles mais chargés sentimentalement, symboliquement. Le troc ne nourrit pas son homme, il lui permet d'établir des relations apaisées avec les voisins. Il faudra bien qu'un jour, on fasse la liste des idées fausses dont on nous a abreuvés pour des motifs douteux : l'argent est neutre ! L'argent nous libère de la dette ! Sans argent plus personne ne travaillerait ! L'argent pourrait se répartir, se redistribuer, se communautariser ! Ben voyons... Quand donc appliquerons-nous nos bons vieux principes libertaires à l'argent, sans se faire enfumer par de tels propos ? Nous avons maintenant l'expérience que l'argent est mécaniquement un agent de condensation, comme l'on dit en chimie. Il est impossible d'en user sans qu'il concentre tout entre quelques mains, sans qu'il se mondialise, sans qu'il se monopolise. Nous avons l'expérience de nombreux codes visant à le moraliser, d'Hammourabi à Keynes en passant par Proudhon, il y en a eu des légistes de génie ! L'argent, aussi pratique soit-il, est profondément mortifère, par construction.

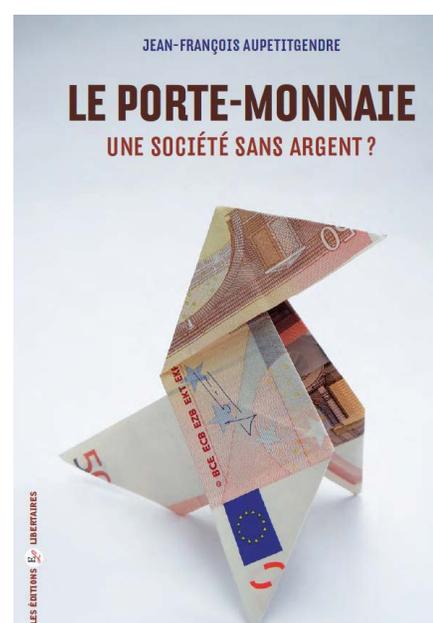
Or il se trouve que, par des voies très diverses, à partir de parcours idéologiques variés, de plus en plus de gens en arrivent à cette conclusion que les arguments de nécessité appliqués à l'argent ne suffisent plus. Les impasses les plus criantes de notre temps (le manque de nourriture et d'eau potable, le réchauffement climatique, la nécessaire décroissance sans laquelle il nous faudra trouver sous peu une autre pla-

nète, la raréfaction de ressources essentielles...), tout nous amène à constater qu'avec l'argent, ces impasses sont définitivement closes, mais que dans une société a-monnaie, où l'échange marchand laisserait place à l'accès pour tous aux biens et services disponibles, alors oui, les solutions existent.

La difficulté de cette transition n'est plus technique, elle est mentale. Mais l'urgence bouscule les esprits plus vite que prévu. Il serait dommage que les anarchistes, les libertaires, ratent ce train qui se met en marche, ne serait-ce que parce qu'ils ont dans leurs tiroirs, des pratiques, des idées, des expériences, un socle théorique, qui aideraient grandement l'élaboration d'une « désargence » (c'est-à-dire une démarche de dépollution monétaire) et l'invention d'un monde a-monnaie !...

PAR JEAN-FRANÇOIS AUPETITGENDRE

www.desargence.org/





SUBTILITÉS SÉMANTIQUES ET RACISME CACHÉ

Alors que le discours raciste connaît un renouveau inquiétant ces dernières années, sa réfutation publique est inopérante, car elle contredit la pensée raciste au nom d'un devoir de respect des différences.

Or, non seulement est-il vain de promouvoir ce respect de l'autre auprès de gens pour qui le racisme est viscéral, inscrit dans leur espace émotionnel, mais aussi parce que l'idée même de tolérance et d'acceptation de l'autre est en elle-même raciste. Cette idée témoigne en effet d'un racisme caché, qui s'insinue aussi dans les termes les plus innocents, du moins en apparence, et qui méritent examen : en effet, selon Vygotski, et c'est une conviction que je partage, la pensée et le mot entretiennent une relation interdépendante : ils représentent un tout. Par conséquent, la signification originelle du mot, même si elle n'appar-

rait pas immédiatement, si elle échappe au locuteur qui l'emploie dans un sens ou un contexte différent, c'est-à-dire si son intention lorsqu'il utilise ce mot est différente du sens implicite de ce mot, sa portée symbolique aura une influence sur sa pensée, ou du moins parasitera celle-ci. Il est donc important d'interroger les mots, d'explorer leurs conséquences sémantiques afin de les identifier comme antagonistes ou compatibles avec notre pensée. Dans le contexte du racisme, l'évolution de la pensée a entraîné la disparition de certains mots du langage courant, et ne sont plus employés que dans une intention stigmatisante, alors qu'auparavant ils paraissaient tout à fait acceptables, comme le terme « nègre » (bien qu'il ait été revendiqué, mais par réaction, par des auteurs comme Senghor ou Césaire). Bien que ce terme ait disparu du champ social commun, il paraît important de déterminer si d'autres mots, utilisés aujourd'hui, sont porteurs d'une idéologie identique, même si les locuteurs qui emploient ces mots s'en défendent, et souvent avec sincérité. C'est l'objet de ce texte.

Commençons par nous mettre d'accord sur le sens précis de « racisme ». Il est souvent

confondu avec « xénophobie », qui est le rejet de ce qui nous est étranger ; le racisme quant à lui est l'idée que l'humanité est divisée en races, c'est-à-dire en groupes présentant des caractéristiques différentes sur le plan morphologique et biologique. Cette idée est réfutée par la biologie et l'anthropologie, mais s'est inscrite dans l'inconscient collectif au fil des siècles, à tel point que les individus qui la rejettent en sont tout de même imprégnés, ce que l'on constate si l'on analyse les mots employés pour la dénoncer. Il n'est pas question ici de faire leur procès, mais d'approfondir les implications sémantiques de termes que l'on utilise fréquemment, et qui sont, à notre corps défendant, porteurs de cette idée de l'existence des races.

D'abord, considérons cette idée, louable à priori, d'accepter les différences. Elle suggère que les



différences existent, mais qu'elles ne doivent pas définir notre perception de l'autre, qu'il faut, d'une certaine manière, cesser de les considérer. Mais cette approche corrobore l'idée qu'il y a des différences, ce qui semble être une question de bon sens : il y a des différences morphologiques évidentes entre un Suédois blanc et un Gabonais noir. Mais sont-elles si évidentes ? Si on place ce Suédois et ce Gabonais côte à côte, il semble que oui. Mais si l'on se place dans une perspective plus large, ces différences seront moins évidentes : si l'on plaçait côte à côte des personnes issues de toutes les régions situées entre la Suède et le Gabon, on serait face à des différences subtiles, multiples et finalement assez minimales : on constaterait que les différences de nature de cheveux, de pigmentation, de morphologie nasale et crânienne (ces exemples font volontairement référence aux marqueurs raciaux utilisés par les biologistes du XIX^e siècle), sont en fait extrêmement variables d'un individu à l'autre. La présence de personnes à la peau claire au nord et à la peau sombre au sud n'est pas le fait de différences ethniques relatives à l'appartenance à un territoire d'origine, c'est le résultat d'un processus biologique simple : la population humaine, à l'origine, présente des variations physiques qui sont sensibles au milieu ; dans des régions faiblement ensoleillées, les individus à peau sombre vont disparaître en raison de la difficulté de leur organisme à synthétiser la vitamine D. Il va donc rester dans cet environnement des individus à peau

claire, qui vont transmettre cette caractéristique physique à leurs descendants. On peut l'illustrer par l'histoire du coquillage qui, au Japon, présente sur sa carapace le portrait de l'empereur : loin d'être le résultat d'une intervention divine, c'est le résultat d'une sélection : les pêcheurs ramassent ces coquillages, qui présentent tous une tache sur leur carapace, mais dont le dessin est extrêmement variable : or, quelques-unes de ces taches ressemblent au portrait de l'empereur, et les pêcheurs

les remettent à l'eau, par crainte du sacrilège. En se reproduisant, ces coquillages transmettent la forme de leur tache, et les pêcheurs récoltent de plus en plus de coquillages dont la tache sur la carapace ressemble à l'empereur, ils en rejettent donc de plus en plus : à la fin du processus, tous les coquillages de cette portion de littoral auront sur leur carapace une tache qui représente le portrait de l'empereur. L'humanité, à ses origines, est composée d'une multiplicité de caractères morphologiques,





mais un processus identique de sélection par les conditions du milieu (influence du milieu ou choix de s'implanter durablement dans ce milieu) a favorisé l'émergence, en de nombreux points du globe, d'individus partageant les mêmes caractéristiques morphologiques, différentes de celles de leurs voisins. L'idée de race est née du constat erroné que ces différences morphologiques étaient le fruit d'une différence raciale, ce qui relève de l'empirisme et n'a aujourd'hui plus aucune légitimité scientifique.

La question devrait être, non pas d'accepter les différences, mais de déclarer qu'il n'y a pas de différences. Un homme à la peau blanche et aux cheveux blonds est différent d'une femme à la peau blanche et aux cheveux bruns, mais pourtant il ne viendrait à l'idée de personne (du moins personne de sensé !) que cette différence de couleur de cheveux soit significative et conduise à une forme de rejet : il n'y a aucune raison objective que le raisonnement soit différent en ce qui concerne la pigmentation de la peau. La seule raison qui induit ce réflexe de reconnaître une différence est une raison historique et culturelle, qui trouve son origine dans les perceptions héritées du colonialisme européen le plus ancien. Toutefois, déclarer qu'il n'y a pas de différences ne remet pas en cause l'idée de diversité : en disant qu'il n'y a pas de différences, on exprime uniquement

l'idée que les différences morphologiques ne sont que des variations aléatoires qui ne déterminent pas l'identité d'un être humain, et que les considérer comme des spécificités qui le rattachent à un groupe plus vaste est, d'une part, une négation de son individualité, et d'autre part une reconnaissance implicite de l'idée de race. Il est exact que des groupes humains issus du même espace géographique partagent des caractéristiques physiques qui les différencient d'autres groupes, et que ces caractéristiques soient immédiatement identifiables. Pour autant, cela n'implique pas qu'il faille les réduire à ces caractéristiques : il faut absolument s'efforcer de voir au-delà d'elles, qu'elles disparaissent de notre perception première, et qu'elles ne soient pas plus significatives pour nous que la couleur des cheveux.

Ce premier point étant éclairci, on peut approfondir et aborder la question des termes que nous utilisons régulièrement, et qui cachent un fond raciste, toujours à notre corps défendant : d'abord la notion de couple mixte, ensuite celle d'enfant métis.

L'idée de couple mixte est une idée qui n'apparaît pas condamnable immédiatement : il est utilisé quand deux personnes d'origine (de race ?) différentes forment un couple : « Au départ, Donna Pinckley photographiait une femme blanche et son petit-ami noir quand la mère de la première lui a expliqué que les gens faisaient souvent des commentaires horribles au sujet de leur relation. La photographe en a été bouleversée. Elle avait déjà entendu parler de cas de ce genre par le passé et cela l'a décidé à photographier plus de couples mixtes ». [1] On note toutefois que cette idée de mixité est aujourd'hui souvent invoquée sous l'angle de la différence de culture ; quelques exemples :

« Catherine F.-B., 26 ans, directrice d'une société d'export, et Olivier B., 29 ans, pilote de ligne, mariés depuis un an – Qu'Olivier soit catholique a "rassuré" les parents de Catherine, inquiets qu'elle ait choisi de vivre dans un pays où l'on ne parle même pas anglais !" Leur seule crainte : qu'il soit réfractaire aux valeurs de la culture philippine dans laquelle les hommes jouent un rôle très protecteur ». [2]

« La religion est souvent la pierre d'achoppement du couple mixte. En général, le mariage mixte pousse les deux partenaires vers la laïcité, ou alors c'est la femme qui met de côté ses convictions religieuses pour "épouser" celles de son mari. Sans en arriver là, admettre et comprendre les croyances de l'autre est indispensable pour réussir à faire cohabiter deux religions ». [3] Toutes les photos illustrant l'article représentent un homme à la peau noire et une femme à la peau blanche.

On constate que, malgré le soin apporté à l'idée de mixité culturelle, les exemples cités par ces articles sont ceux de couples où les différences sont essentiellement ethniques. Je n'ai pas trouvé d'articles illustrant l'idée de couple mixte entre Européens, bien que la différence culturelle entre un grec et une suédoise, ou entre une Russe et un Anglais

[2] www.psychologies.com

[3] www.parents.fr

[1] www.huffingtonpost.fr



soit significative (ces articles existent peut-être, mais le propos est bien d'évoquer une pensée collective, qui n'implique pas un partage unanime, mais présente un caractère fréquent). En réalité, bien que l'idée de mixité se dilue dans la rencontre entre deux cultures, l'idée sous-jacente est bien celle de mixité ethnique. Par conséquent, l'idée de « couple mixte » renvoie directement à l'idée d'hybridation, terme qui dérive du latin *hibrida*, « sang-mêlé » (devenu *hybrida* par rapprochement avec le grec *ubris*, « excès »), c'est-à-dire l'union entre deux espèces différentes, et dont le dictionnaire analogique propose les mots apparentés suivants : croisement, bâtard, mulâtre, métis.

Cette analogie permet d'aborder la question du terme « métis », appliqué aux enfants (et aussi, par extension, aux adultes). C'est un terme employé par beaucoup, mais qui relève de la pensée raciste, dans la mesure où elle relève de l'idée d'hybridation. Dans *Destins métis : contribution à une sociologie du métissage*, David Guyot cite cette phrase de Blaise Cendrars : « Des enfants noirs, des cuivrés, des rouges, des jaunes (...), métissés, extraordinaires, sperme synthétique que les blancs sèment à toutes leurs escales ». L'auteur avance que dans l'imaginaire européen, le métis est le résultat de l'union entre le colon blanc et la femme « indigène ». Cette idée a imprégné nos sociétés jusqu'à aujourd'hui, à tel point que parler d'enfant métis est devenu une habitude, y compris chez les parents eux-mêmes. Mais en réalité, tous les enfants sont métis : ils sont tous le

résultat de la rencontre entre deux génomes humains. Pour autant, on ne parle pas d'enfant métis dans le cas d'un enfant dont le père est brun aux yeux noirs et la mère blonde aux yeux bleus, mais tous les deux européens : pourtant, cet enfant va bel et bien présenter les caractéristiques physiques mélangées de ses deux parents. On ne parle d'enfant métis que dans le cas de parents d'origine ethnique différente, jusqu'à employer l'expression atroce d'enfant « café au lait ». Or, il n'y a aucune raison objective pour que le mélange des caractéristiques physiques telles que la couleur de la peau confère à l'enfant un caractère « métis », mais pas les caractéristiques telles que la couleur des yeux ou des cheveux. Le terme d'enfant métis renvoie bel et bien à l'idée d'hybridation, ce qui relève de la pensée raciste.

« Accepter les différences », « couple mixte » et « enfant métis » sont donc des termes qui semblent au premier abord être porteurs d'un sens louable, neutre ou acceptable. En réalité, ils reflètent une vision de l'autre influencée par l'idée que cet autre appartient à un groupe différent du nôtre en raison de caractéristiques physiques qui induiraient une forme de séparation génétique fondamentale, perception tout à fait erronée, héritée des conceptions raciales historiques qui ont structuré la pensée occidentale. Cette vision est tellement insidieuse qu'elle s'exprime subtilement chez des personnes qui semblent la rejeter, comme les parents qui qualifient eux-mêmes leurs enfants de « métis ». C'est ma

conviction que la lutte contre le racisme doit nécessairement prendre le chemin de l'analyse sémantique, afin que les mots cessent d'influencer la pensée, et que chacun puisse explorer les conséquences conceptuelles de termes qu'il utilise sans soupçonner leurs implications racistes, ce qui a longtemps été le cas de l'auteur de ce texte : c'est aussi grâce à cette prise de conscience que le racisme reculera, prise de conscience qui se heurtera sans doute aux habitudes, qui ont une force d'inertie contre laquelle il est salutaire de lutter : « La constance d'une habitude est d'ordinaire en rapport avec son absurdité » (Marcel Proust, *La prisonnière*).

PAR VINCENT ROUFFINEAU

PAGE SUIVANTE,
NOTRE DOSSIER :

1917-2017 :
REGARDS
ANARCHISTES
SUR LA RÉVOLUTION
RUSSE



LA RÉVOLUTION RUSSE, UN ENJEU POLITIQUE

La révolution russe a longtemps été un enjeu politique ; elle a été « instrumentalisée », utilisée par les propagandes diverses, chacune ne retenant que les aspects qui confirmaient sa propre optique de l'histoire, ou qui convenaient à sa propre perspective du présent.

Le mouvement libertaire n'échappe pas à cette tendance, dans la mesure où il axe son discours sur la révolution sur deux événements portés à un statut quasi mythique : le mouvement makhnoviste et l'insurrection de Kronstadt. L'insistance mise par les libertaires sur le mouvement makhnoviste en Ukraine a peut-être abouti à occulter d'une part l'existence d'un important mouvement anarchiste dans les centres industriels d'Ukraine, et d'autre part l'activité du mouvement anarchiste en Russie même. L'une des occultations les plus significatives est sans doute celle de l'ouvrière anarchiste Marusya Nikikforovna qui dirigea un détachement armé à l'efficacité redoutable, qui fut plus connue

que Makhno de son vivant mais qui œuvrait surtout dans les zones urbaines. Exécutée par les bolcheviks en 1919, elle disparut de l'historiographie anarchiste (pour ne pas parler du reste...). L'un des rares à la mentionner fut précisément Makhno.

Quant à l'insurrection de Kronstadt, en 1921, elle n'est que la conclusion d'un processus de plusieurs années de contre-révolution et ne saurait donc *expliquer* cette contre-révolution : elle n'en est que le *constat*.

Les héritiers des différents courants qui se sont affrontés ont dans une large mesure plaqué sur les événements consécutifs à février, puis à octobre 1917, leur propre grille de lecture, tirant la couverture à soi, attribuant les succès ou les échecs à l'application ou à la non-application de leur optique politique. Il ne s'agit pas simplement d'une présentation systématiquement déformée des faits : toutes les organisations politiques de la gauche ont élaboré une véritable mythologie.

LA SOCIAL-DÉMOCRATIE PARLEMENTAIRE

attribue l'échec de la révolution à la destruction des institutions parlementaires par les bolcheviks – la dissolution de l'Assemblée constituante. Ceux-là oublient que les ouvriers et les paysans russes, dans les premiers mois de la révolution, aspiraient essentiellement à en finir avec la guerre, et que pour cela ils attendaient des dirigeants socialistes qu'ils prennent le pouvoir, ce qu'ils ont refusé de faire. C'est que, au début de la révolution, l'ensemble des forces socialistes, *bolcheviks compris*, partageaient d'une application stricte du matérialisme historique de Marx, ou de ce qu'ils estimaient tel, selon lequel on ne peut passer d'une société encore féodale au socialisme sans réaliser au préalable la révolution bourgeoise. Le programme des socialistes, *toutes variantes confondues*, était donc la révolution bourgeoise, les seules divergences résidant



dans la durée de celle-ci et le plus ou moins grand degré d'implication du prolétariat. Il ne pouvait donc être question que les socialistes prennent le pouvoir.

On comprend, dans ces conditions, le ralliement des ouvriers aux bolcheviks, dans la mesure où ceux-ci, bousculés par Lénine, furent les seuls à se déclarer prêts à le prendre, ce pouvoir. Lorsque, le 17 juin 1917, au 1^{er} congrès pan-russe des soviets, Lénine somme les membres du soviet d'ôter le pouvoir au gouvernement provisoire, Tsereteli, un menchevik, voulant justifier la légitimité du gouvernement provisoire, déclara qu'il n'y avait pas un parti en Russie qui se déclarait prêt à assumer tout le pouvoir. Lénine répondit : « Si ! Les bolcheviks ! » Le procès verbal de la séance indique que la salle est secouée d'un grand éclat de rire...

LES COMMUNISTES DE TOUTES TENDANCES, STALINIENS, TROTSKISTES OU MAOÏSTES

se querellent pour réclamer à leur seul profit la légitimité de la succession de Lénine, mais tous évoquent la « glorieuse révolution socialiste d'octobre » avec une ferveur toute religieuse, et parlent des soviets avec une émotion aussi sincère qu'idéalisée, évacuant l'extraordinaire rapidité avec laquelle ils se sont bureaucratisés : quelques mois.

Octobre 1917 est devenu à ce titre un mythe fondateur. Ceux qui se réclament de l'héritage bolchevik ont vécu « en plein délire d'identification avec la révolution russe », comme dit Carlos Semprun-Maura, et ont entraîné un

schéma de révolution qui se limite à la prise du Palais d'Hiver ou à des soviets mythiques soutenant inconsciemment les bolcheviks.

Il ne s'agit pas simplement d'une approche déformée des faits : il s'agit d'une approche essentiellement idéologique, qui remplace les faits par l'idée qu'on veut donner des faits. Il s'agit d'une pétrification de la réalité historique par l'idée qu'on veut imposer de la réalité, au nom d'un dogme. L'histoire est réécrite à partir d'interprétations, d'analogies avec des événements survenus antérieurement (la Commune de Paris, par exemple) ou de citations de Marx qu'on force à coller aux événements. Ce que Lénine ou Trotski disent est vérité historique. Il est nul besoin d'aller chercher ailleurs. Pourtant, le simple examen des exclusions en chaîne des dirigeants bolcheviks par eux-mêmes, leur approbation des mesures successives de répression contre d'autres, mais dont ils finissent toujours par être eux-mêmes victimes, à leur grand étonnement, suffisent à casser toute vision idéalisée de la révolution.

LES COMMUNISTES « ORTHODOXES »

ont continué, contre toute raison, de se référer au « socialisme réel » issu de la révolution d'octobre, et qui n'était qu'un faux socialisme. Selon le modèle orthodoxe, la révolution, qui avait bien commencé, a subi un « accident » de l'histoire : le culte de la personnalité (mais on n'explique jamais comment on en est arrivé là). La dénonciation de ce culte par Khrouchtchev a remis le communisme

dans ses rails, et le régime présentait un bilan « globalement positif ». Pendant des dizaines d'années le communisme « orthodoxe » a présenté aux masses populaires un modèle qui n'était qu'un travestissement tragique de socialisme ; ils ont mis en œuvre des stratégies de liquidation de mouvements révolutionnaires authentiques qui apparaissaient inopportuns à la politique étrangère de l'Union soviétique. La liquidation du parti communiste allemand et la guerre civile espagnole n'en sont que quelques exemples.

Loin d'être des forces d'opposition au capitalisme dans les pays occidentaux, les communistes ont aspiré à participer à sa gestion. Combien de grèves ont été étouffées dans les années 70 en France parce que la stratégie de programme commun, qui devait porter au pouvoir ces héritiers d'octobre, devait régler les problèmes plus efficacement que des mouvements sociaux ?

Faut-il s'étonner dès lors de la démoralisation de la classe ouvrière, de sa perte de conscience de classe et de sa dispersion dans des idéologies au mieux consensuelles, au pire racistes ? « Les ministres communistes ne font plus peur à la Bourse » titrait *Le Monde* du 7 juin 1997, qui annonçait que le CAC 40 avait gagné 2,11 points. Octobre 1917 est loin, très loin. Ces héritiers-là d'octobre en furent réduits à utiliser l'adjectif « citoyen », concept interclassiste, à tout bout de champ. La plus grande nouveauté de leur politique résidait alors dans la « démarche communiste



nouvelle » annoncée par Robert Hue, c'est-à-dire « l'intervention citoyenne » et l'union de toutes les forces de gauche. Une véritable révolution culturelle, une « révolution citoyenne et solidaire ». Les antagonismes de classe relèvent désormais de l'histoire ancienne. Le champ de l'action du parti – et de son recrutement électoral – ne se situait précisément plus sur le terrain de la lutte des classes mais sur celui de l'antifascisme, plus efficace pour rassembler des citoyens-électeurs.

LE CONTEXTE DÉCRIT PAR TROTSKI, ET PAR LES LÉNINISTES EN GÉNÉRAL, N'EST PAS INEXACT

mais il n'explique rien, car en vérité la révolution russe, dans ces conditions, aurait dû simplement être vaincue et conduire à un retour à la situation antérieure ; or, elle s'est dissoute de l'intérieur. L'argumentation trotskiste explique l'échec, elle n'explique pas la dégénérescence. Pour le trotskisme, la révolution a été trahie. L'URSS restait un État ouvrier, mais « dégénéré ». La bureaucratie soviétique était un phénomène inédit dans l'histoire, pour lequel la théorie marxiste ne fournissait pas de cadre explicatif ; elle ne proposait pas non plus d'autre exemple historique de « dégénérescence ». La reconnaissance par les trotskistes de sa nature réelle aurait conduit inévitablement à nier le léninisme comme instrument de la révolution prolétarienne.

Trotsky écrivit qu'un parti « qui ne va pas de pair avec les tâches historiques de sa classe devient ou risque

de devenir un instrument indirect des autres classes ». [1] Dans la perception de Trotsky, il ne fait pas de doute que le parti bolchevik était l'expression (et la seule) de la classe ouvrière. On pourrait aller plus loin en se demandant de quelle classe le parti bolchevik, au-delà de son discours, était réellement l'expression. On peut dire que la notion de « dégénérescence » en parlant d'un système politique et social, est un non-sens dialectique, du strict point de vue marxiste : une révolution prolétarienne peut résulter des contradictions du régime capitaliste et produire un système qualitativement nouveau (le communisme) ; mais si elle « dégénère », elle ne peut pas, dialectiquement, rester dans un état de dégénérescence permanente, comme a semblé le suggérer le trotskisme pendant des décennies. Elle conduit inévitablement à un système qualitativement différent, qui ne peut pas être un simple retour en arrière (le capitalisme libéral), mais qui n'est pas non plus le communisme : c'est ce quelque chose de différent que le marxisme-léninisme est incapable d'expliquer (sauf à se nier lui-même), et là se trouve le constat de son échec, puisque voilà une science qui prétend avoir découvert les lois de l'évolution historique (un « bloc d'acier » auquel il n'y a rien à retirer, selon les termes de Lénine) et qui se trouve impuissante à expliquer le présent parce qu'il ne cadre pas avec les schémas établis.

[1] *Leçons d'octobre*

NOMBRE D'ANARCHISTES SONT TOMBÉS DANS LE TRAVERS DE LA MYTHIFICATION ET DE LA SIMPLIFICATION

comme en témoigne Voline : « Le parti bolchevik, une fois au pouvoir, se transforma en maître absolu. La corruption le gagna rapidement. Il s'organisa lui-même en caste privilégiée. Et plus tard, il écrasa et soumit la classe ouvrière pour l'exploiter, sous de nouvelles formes, et selon ses intérêts particuliers ». [2] Certes, de telles affirmations ne sont pas fausses, mais quelque vérité que puisse contenir une caricature, celle-ci ne saurait tenir lieu d'analyse. Ida Mett elle-même, parlant du livre de Voline, disait que « le résultat de sa tentative est vraiment décevant ». Elle ajoute : « On dirait, d'après ses écrits, qu'il fallait que l'auteur vienne en Russie pour que l'anarchisme apparaisse ». [3]

Une partie du mouvement libertaire s'est limitée à l'idée que les bolcheviks étaient des « autoritaires » et des méchants assoiffés de pouvoir, évacuant le fait que différentes couches sociales, parmi lesquelles les dirigeants bolcheviks eux-mêmes, aient pu s'opposer pour le contrôle du pouvoir. Cette vision idéaliste est heureusement contrebalancée par d'autres. C'est peut-être Archinov, dans *Le mouvement makhnoviste* (1921), qui fournit la clé de la dérive autoritaire du régime. L'analyse qu'il fait du rôle de l'intelligentsia révolutionnaire est une vision pénétrante

[2] *La Révolution inconnue*

[3] *Masses, Socialisme et liberté*, décembre 1947-janvier 1948, n° 12.



de la sociologie des mouvements révolutionnaires dans les pays sous-industrialisés dominés par l'impérialisme :

« Les vagues aspirations politiques de l'intelligentsia russe en 1825 s'érigèrent, un demi-siècle plus tard, en un système socialiste achevé et cette "intelligentsia" elle-même [se constitua] en un groupement social et économique précis : la démocratie socialiste. Les relations entre le peuple et elle se fixèrent définitivement : le peuple marchant vers l'auto-direction économique et civile ; la démocratie cherchant à exercer le pouvoir sur le peuple. La liaison entre eux et nous ne peut tenir qu'à l'aide de ruses, de tromperies et de violences, mais en aucun cas d'une façon naturelle et par la force d'une communauté d'intérêts. Ces deux éléments sont hostiles l'un à l'autre. »^[4]

L'intelligentsia allait constituer l'une des principales bases sociales de la bureaucratie soviétique, qu'allaient rejoindre les fonctionnaires et les dirigeants de l'ancien régime. La question : « quelle est la nature du régime hérité d'octobre ? » n'a donc à notre avis aucun sens si on ne se pose pas également la question : « quelle est la nature de classe du léninisme ? » L'école des marxistes allemands et hollandais allait apporter plus tard une réponse très proche de celle

[4] Piotr Archinov, *Histoire du mouvement makhnoviste*, Béliabaste, pp. 21-22.

d'Archinov. Les libertaires ont vécu avec des images d'Épinal de héros vaincus, dans le souvenir de la répression de Kronstadt, ou dans celle du mouvement makhnoviste, comme si la liquidation de ces deux mouvements était la seule manifestation de la contre-révolution bolchevique. Du coup ils en oublient l'extraordinaire explosion du mouvement dans la classe ouvrière russe, dans les syndicats et les comités d'usine.

Attribuer aux seules tendances « autoritaires » des bolcheviks la responsabilité de l'échec de l'anarchisme russe passe à côté d'un fait essentiel, sa division, ses querelles internes et son incapacité à constituer une organisation nationale. Makhno était revenu en Ukraine écœuré de l'état du mouvement libertaire russe. S'il avait existé en Russie une organisation à la hauteur des effectifs du mouvement, comparable à celle du mouvement

libertaire ukrainien, capable de soutenir l'insurrection makhnoviste, le sort de la révolution russe aurait sans doute été différent.

Il serait temps que le mouvement anarchiste examine les causes endogènes de ses échecs. Et pas seulement en Russie.

PAR RENÉ BERTHIER,

groupe Gaston Leval de la Fédération anarchiste, Paris





2017 : pour le centenaire de la révolution russe

Les événements qui se sont déroulés en Russie en 1917 ont profondément marqué l'histoire du XX^e siècle et leurs effets perdurent jusqu'à nos jours. Les faits ont été présentés unilatéralement par l'idéologie officielle, il est donc bon de les rappeler tels qu'ils ont eu lieu, têtus et dûment avérés. Après une guerre menée de manière désastreuse en 1914-1917, il y a eu l'effondrement du régime monarchique tricentenaire des Romanov, suivi par l'installation d'un gouvernement provisoire composé d'abord par des libéraux, puis par des socialistes dirigés par Alexandre Kérensky. En attendant la convocation de l'Assemblée constituante, laquelle devait décider de l'avenir du pays, cette révolution démocratique, dite « de février », adopta néanmoins des mesures immédiates correspondant aux aspirations de la population : abolition de la peine de mort ; amnistie générale des prisonniers politiques ; instauration de la journée de travail de huit heures ; liberté de la presse, de la pa-

role, d'opinion et de réunion ; satisfaction des aspirations d'indépendance des nationalités, etc. Ceci, simultanément avec la résurrection des soviets de la révolution de 1905 dans toutes les formes sociales du pays, de syndicats ainsi que de comités d'usines et de fabriques dans l'industrie. Ce fut une période de liberté et de joie après tant d'années de désolation et de malheurs. Hélas, le problème de la guerre contre les Empires centraux – l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et leurs alliés la Bulgarie et l'Empire ottoman – n'avait pas été résolu, car les nouvelles autorités russes restaient liées par les accords passés par leurs prédécesseurs avec l'Entente alliée des pays occidentaux, dont la France, principale créancière avec les fameux emprunts franco-russes, ayant amené le grand développement économique opéré dans l'immédiate avant-guerre dans l'Empire russe.

Les atermoiements pour mener des négociations de paix, les hésitations pour désigner la date des élections

de l'Assemblée constituante, laquelle devait tout résoudre, une catastrophique offensive sur le front et l'incapacité à assurer le ravitaillement, provoquèrent la désaffection générale des soldats et des masses urbaines. Ce fut du pain béni pour tous les démagogues, parmi lesquels se distingua un certain Vladimir Lénine, leader du parti bolchevik^[1], complètement inconnu jusque-là du grand public. Bien qu'ayant déclaré que la Russie était « le pays le plus libre du monde »^[2], lorsqu'il revint de l'exil en avril 1917, il pré-

[1] Bolcheviks signifiait « majoritaires », mais uniquement lors d'un seul vote lors du congrès de la scission de 1903, dû à l'absence du Bound (parti ouvrier social-démocrate juif). Lénine et ses partisans gardèrent nonobstant cette dénomination par leur volonté hégémonique ; tandis que les mencheviks, « minoritaires », tout en étant largement plus nombreux, commirent l'erreur d'accepter cette qualification.

[2] Lénine : « la Russie est aujourd'hui, de tous les pays belligérants, le plus libre du monde », nuit du 3 au 4 avril 1917, article publié le 7 avril 1917 dans le n°26 de la *Pravda* ; V. Lénine, *Œuvres complètes*, tome 36, p. 449.



conisa en permanence le renversement du pouvoir socialiste en place. Dans ce but, il n'hésita pas à tourner le dos à la doctrine marxiste pour propager les mots d'ordre libertaires tels que « La Terre aux paysans », « les usines aux ouvriers », « Paix immédiate » ou « Tout le pouvoir aux soviets sur place et au centre ». Grâce à ces slogans, il emporta l'adhésion d'une partie de la garnison de Pétrograd et des marins de la base navale de Kronstadt, sans compter les anarchistes, assez nombreux et influents, qui crurent dépassé leur différend théorique avec les « marxistes ». S'appuyant sur eux et bénéficiant du soutien de la minorité des socialistes-révolutionnaires opposés à la poursuite de la guerre, il put ainsi accomplir un putsch contre le gouvernement socialiste, le 25 octobre 1917, aussi facilement que de « soulever une plume » dira-t-il.

Baptisé pompeusement « Révolution d'octobre », ce coup de force fut présenté au nom du II^e congrès des soviets qui se tenait ce jour-là, que ses adversaires socialistes-révolutionnaires et mencheviks eurent le tort de désertier. Resté seul, il prétendit posséder néanmoins une légitimité certaine. Sans plus attendre, il adopta, sur le modèle des Jacobins de 1793, toute une série de décrets : d'abord sur la Terre pour satisfaire les paysans, tout en laissant l'État en être le propriétaire ; sur l'interdiction de la presse jugée « réactionnaire », en attendant de faire de même avec les publications anarchistes, mencheviques, socialistes-révolutionnaires et, d'une manière générale, avec tous les organes quelque peu critiques de son pouvoir

; enfin et surtout, de créer une police politique au sinistre avenir : la Tchéka. Il fut désavoué par ses proches compagnons : ses lieutenants Zinoviev et Kaménev, ainsi que par onze membres de son parti venant d'être nommés commissaires du peuple, lesquels démissionnèrent. Leur déclaration du 4 (14) novembre 1917 vaut d'être citée : « Nous sommes d'avis qu'il est indispensable de former le gouvernement socialiste avec la participation de tous les partis soviétiques. Nous estimons que seule la création d'un tel gouvernement pourrait donner la possibilité de stabiliser les conquêtes de cette lutte héroïque que la classe ouvrière et l'armée révolutionnaire ont menée pendant les journées d'octobre-novembre. Nous considérons qu'en dehors de cette voie, il n'existe qu'une seule issue : maintenir un gouvernement purement bolchevik au moyen de la Terreur politique. C'est sur cette voie que s'est engagé le soviet des commissaires du peuple. Nous ne pouvons ni ne voulons pas l'emprunter. »^[3]

Par des manœuvres dont il était coutumier, Lénine parvint à les circonvenir et à les réintégrer dans les structures de son gouvernement et, en outre, à y adjoindre des socialistes-révolutionnaires (SR), se qualifiant de « gauche », une scission récente du parti socialiste-révolutionnaire russe. En fin de compte, se disant être le représentant de la classe ouvrière (2 millions et demi à ce moment sur une population estimée à 160 millions), ultra-minori-

[3] *Les bolcheviks et la révolution d'octobre - Procès verbaux du Comité central du parti bolchevik, août 1917-février 1918.* Paris, 1964, éditions Maspéro, pp. 198-199.

taire donc, il constitue un gouvernement « ouvrier et paysan », ce dernier rôle étant dévolu à ses alliés SR de gauche (c'est le symbole figurant la faucille et le marteau sur le drapeau). Sur l'insistance de ces derniers, les élections à l'Assemblée constituante furent maintenues et eurent lieu trois semaines après le coup de force du 25 octobre. Ces élections, les plus libres de toute l'histoire du pays, au scrutin direct, secret, égal et universel, donnèrent une majorité écrasante – soixante pour cent – de voix aux socialistes-révolutionnaires et à leurs alliés sociaux-démocrates mencheviks, et seulement vingt-cinq pour cent aux Bolcheviks. Menacé d'être écarté du pouvoir, Lénine conçut un nouveau putsch, le 6 janvier 1918, jour de l'inauguration de l'Assemblée constituante. Faisant appel à des gardes rouges, à des tirailleurs lettons et à des marins de Kronstadt, sous prétexte de protection contre un danger inexistant, il fit entourer et remplir la salle de l'Assemblée par ces militaires, pour enfin faire clore la séance à la fin de la journée. Le lendemain, il signa un décret de dissolution de cette institution qui incarnait le vieux rêve de plusieurs générations de révolutionnaires russes, et dont il avait lui-même auparavant réclamé à cor et à cri l'élection et la convocation. Nombre de personnalités révolutionnaires, dont Pierre Kropotkine, le théoricien du communisme libertaire,



et David Riazanov,^[4] membre du Comité central bolchevik, « bête noire » de Lénine, car bien meilleur connaisseur de Marx que lui, et futur fondateur de l'Institut Marx-Engels-Lénine, désavouèrent avec indignation cet acte antidémocratique. Cette manière brutale de résoudre la question de la dualité du pouvoir entre la démocratie représentative de l'Assemblée constituante – soit la société civile –, et la démocratie directe incarnée alors par les soviets de soldats, les comités ouvriers d'usines et d'ateliers, sans compter les soviets urbains et de paysans, c'est-à-dire des classes populaires et laborieuses, contrevenait à la tendance naturelle de complémentarité, de fusionner fédérativement l'ensemble au sein de l'Assemblée constituante, au lieu d'être absorbé par un parti-État totalitaire, tel que le voulait Lénine et qu'il mit en pratique, en éliminant rapidement toutes ces structures intermédiaires. Nouvelle pyramide sociale dont le sommet était occupé par le bureau politique du comité central du parti bolchevik, avec à sa tête le tout puissant Lénine lui-même. Cela ne pouvait déboucher inéluctablement que sur un conflit armé. En effet, les bolcheviks n'ayant plus aucune légitimité, ce fut le signal du déclenchement de la terrible guerre civile pour restaurer l'Assemblée constituante et, en même temps, poursuivre la guerre patriotique contre les Allemands. Guerre qui ravagea le pays durant plus de trois ans.

[4] David Riazanov (Goldendach), d'une grande probité, malgré leurs divergences, il fut respecté par Lénine, put publier une série d'écrits inédits de Marx et Bakounine (!). Écarté de la direction de l'Institut Marx-Engels-Lénine par Staline, il fut déporté et exécuté en 1938.

Cela aurait pu évoluer de façon tout à fait différente, s'il n'y avait eu une complicité inconsciente des socialistes-révolutionnaires eux-mêmes. En effet, une manifestation de soutien à l'Assemblée constituante avait été décidée pour le jour de l'inauguration. Le témoignage de Boris Sokolov, le responsable du comité militaire des SR, nous donne l'explication de sa faillite. Deux régiments de la garde, le Sémenovsky et le Préobrajensky, avaient donné leur accord pour défiler armés avec la manifestation en faveur de l'Assemblée constituante. Le président du parti SR et de cette assemblée, Victor Tchernov, ainsi que le Comité central du parti SR, s'y opposèrent vivement, « de crainte de verser une goutte de sang du peuple »^[5]. Selon leur raisonnement : « Si les bolcheviks avaient accompli un acte criminel contre le peuple en renversant le gouvernement provisoire et en s'emparant du pouvoir, cela ne signifiait pas que l'on devait faire pareil, absolument pas, il fallait agir exclusivement sur le plan légal, par l'intermédiaire des élus du peuple, par le parlementarisme. Assez de sang versé, assez d'aventurisme. L'Assemblée résoudra la querelle^[6] ». En résultat, les deux régiments refusèrent d'y aller désarmés ; la garde rouge fanatisée des bolcheviks n'eut pas de ces scrupules et

[5] Cité par Léonard Schapiro, *Les bolcheviks et l'opposition - Origines de l'absolutisme communiste (Premier stade 1917-1922)*, Paris, 1957, Les Iles d'Or, p.135 (à partir du récit de Lioubimov, paru dans les *Archives de la révolution russe* (en russe), Berlin, 1924, tome XIII).

[6] Boris Sokolov, "La défense de l'Assemblée constituante pan-russe", in *Les Archives de la révolution russe*, Ibid. pp. 5-70.

dispersa les 10 000 manifestants en tirant dans le tas, faisant des morts et des blessés. Si les deux régiments s'étaient présentés armés à la manifestation, il est probable que Lénine et les siens n'auraient laissé qu'un mauvais souvenir de cette période, engloutis dans les oubliettes de l'Histoire. Tchernov et son parti portent là une lourde responsabilité : au lieu d'une goutte, ce sera un « océan » de sang que provoquera leur « pusillanimité ». Ce fut la même motivation qui désarma les anarchistes, les SR de gauche, les Makhnovistes et les marins de Kronstadt, qui furent tous paralysés devant l'option ultime à l'égard d'hommes qu'ils considérèrent comme des « frères égarés ». Il fallait se contenter d'une critique orale et écrite, sans prendre les armes, ce qui ne pouvait faire que le jeu de la « réaction ». C'est en exagérant celle-ci et en minimisant le danger de la « réaction de gauche », que les socialistes et autres révolutionnaires se rendirent complices de l'instauration durable du totalitarisme léniniste, se rangeant de son côté chaque fois qu'il fut en péril. Le dirigeant des mencheviks Tséretelli déclara ainsi de son côté, qu'il « valait mieux que l'Assemblée constituante périsse en silence, plutôt que de s'engager dans une guerre civile^[7] ». Tous, ils auront une postérité en la personne des « compagnons de route » que les léninistes appelèrent les « idiots utiles ».

Selon la rhétorique léniniste, usant d'un artifice dialectique, les libertés supprimées étaient formelles et bour-

[7] Cité par Richard Pipes, *La Révolution russe*, Paris, 1993, PUF, p. 511.



geoises, tandis que son pouvoir prétendument prolétarien incarnait les libertés réelles. Dans le même ordre d'idées, la révolution démocratique de Février était appelée bourgeoise ; qualification péjorative qui servait, en réalité, à la discréditer aux yeux des masses populaires. A ceci près que, dans la composition du gouvernement bolchevik – rebaptisé « communiste » en février 1918, en l'honneur du *Manifeste* communiste de Karl Marx –, il n'y avait aucun prolétaire mais que des « révolutionnaires professionnels », soit des intellectuels ou quelques rares anciens ouvriers, tous de futurs bureaucrates jouissant de privilèges exorbitants par rapport à la population laborieuse. Tout cela à l'inverse des promesses faites précédemment. De même, le respect de la parole

donnée, la loyauté et la franchise, qui avaient caractérisé jusque-là l'honneur et la dignité révolutionnaires, ceci pour créer un nouveau monde de justice et de vérité, n'étaient plus que des préjugés de la « morale bourgeoise » et ceux qui persistaient à y croire étaient bien naïfs et en dehors de la « loi historique » du devenir humain et des « lendemains qui chantent ». Dorénavant, leur destin tragique était scellé : la balle dans la nuque, marque de fabrique de la Tchéka, ou une lente agonie dans le goulag.

En fait, contrairement à sa conversion apparente à l'idéal libertaire, Lénine a voulu être fidèle à l'analyse marxiste, considérant l'Allemagne comme la « terre promise » du socialisme avec son infrastructure industrielle ; par conséquent, il se devait d'être « défaitiste

» face à ce pays développé, et il lui fallait juste attendre que la « révolution prolétarienne » y éclate, la Russie ne devant servir que d'appoint et être sacrifiée provisoirement. Les années suivantes ne seront consacrées qu'à guetter le moindre signe de cet « avènement ». Ce n'est qu'après l'insurrection de Kronstadt, en mars 1921, l'ayant mené au bord de la disparition, que Lénine se fera une raison de la défection de l'Allemagne et effectuera un retournement complet avec la NEP (Nouvelle Politique Économique) afin de conserver le pouvoir, quitte à restaurer le capitalisme disparu depuis deux ans et à saboter l'autogestion ouvrière et paysanne des comités d'usine et des soviets paysans. On a pu voir depuis, vers quels abîmes a pu conduire ce cynisme idéologique à géométrie variable.



DRAPEAU DE LA MAKHNOVTCHINA, PORTANT L'INSCRIPTION "MORT À TOUS CEUX QUI S'OPPOSENT À LA LIBERTÉ DES TRAVAILLEURS"



L'une des mesures phares de la révolution de Février 1917, à savoir la suppression de la peine de mort, a été annulée et sa première réintroduction officielle l'a été par Léon Trotsky, le 16 juin 1918, à l'encontre du capitaine de vaisseau Chtchastny, baptisé « amiral » par le Soviet des commissaires du peuple, coupable d'avoir sauvé 236 vaisseaux de la marine russe que le même Trotsky s'était engagé, au nom du gouvernement bolchevique à livrer aux Empires centraux aux termes du traité conclu avec eux à Brest-Litovsk, en février 1918. Lénine écrit qu'« aucune révolution ni guerre civile n'avaient pu se passer de condamnations à mort » et qu'il « ne répéterait pas les erreurs du tsarisme pourri^[8] ». Son double jeu illustre bien sa politique : celle d'avant la prise du pouvoir consistant à critiquer les tares du système ancien, et celle d'après, où les mêmes devenaient excellentes à ses yeux. La suite de l'histoire ne fut plus qu'une descente aux enfers, dont peu des protagonistes réchappèrent eux-mêmes.

L'écrivain et historien Mark Landau-Aldanov, proche des SR, a bien cerné le ressort profond et subliminal qui a favorisé l'entreprise léniniste : « Pour l'œuvre de destruction qu'est le régime bolcheviste, Lénine a su exploiter avec une grande maîtrise ce puissant acteur social qu'est la haine. Il a mis au profit de ses idées toutes les haines amassées par les iniquités de la vie et augmentées par la guerre : la haine de l'ouvrier contre le capitaliste, celle du petit employé contre son patron, celle

du paysan contre le propriétaire foncier, celle du Letton prolétarisé contre le riche, celle du juif opprimé contre ses oppresseurs, celle surtout, terrible, du soldat et du matelot contre l'officier et la discipline militaire. La haine, toute la haine, rien que la haine, tel fut le levier d'Archimède qui a fait monter Lénine avec cette rapidité foudroyante^[9]. »

PAR ALEXANDRE SKIRDA

[9] M. A. Landau-Aldanov, *Lénine*, Paris, 1919, Jacques Povolozky éditions, pp. 65-66.

[8] Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 26, pp. 404.

Du même auteur :

Aux Éditions Spartacus :

- *Autonomie individuelle et force collective (les anarchistes et l'organisation)*, Paris, 1987.
- *Les anarchistes, les soviets et la révolution de 1917*, 2016.
- *Kronstadt 1921, soviets libres contre dictature de parti*, 2017.
- Présentation et traduction de Jan Vaclav Makhaisky, *Le socialisme des intellectuels* (réédition augmentée de la parution aux Editions du Seuil de 1979), 2014.
- En collaboration avec Marcel Body, *Un ouvrier limousin au cœur de la révolution russe* (réédition du livre paru chez Hachette littérature en 1981), 2015.

Aux Editions Vétché :

- *Les Russies inconnues, Rouss, Moscovie, Biélorussie, Ukraine et Empire russe, des origines à l'abolition du servage 882-1861*, Paris, 2014.
- *La traite des Slaves, du VIII^e au XVIII^e siècle, l'esclavage des Blancs*, 2016.
- *Nestor Makhno, Le cosaque libertaire, 1888-1934, la Lutte pour les soviets libres en Ukraine 1917-1921*, 2005.

Aux éditions Ivrea :

- *Nestor Makhno, Mémoires et écrits* (présentation et traduction), Paris, 2010.



1917-2017 : REGARDS ANARCHISTES SUR LA RÉVOLUTION RUSSE

DOSSIER

INTERVIEW DE MIKHAIL TSOVMA SUR L'ANARCHISME EN RUSSIE

Cette interview fut publiée en 2010 sur le site germanophone www.alpineanarchist.org et se trouve dans le livre

Von Jakarta bis Johannesburg : Anarchismus weltweit.

Mikhail Tsovma est un historien actif dans le mouvement anarchiste depuis la fin des années 80.

Il est co-éditeur du magazine en ligne *Bakunista* !

(Traduit de l'allemand par R.B.)

QUE PEUX-TU NOUS DIRE SUR LE RÔLE DES ANARCHISTES DANS LES RÉVOLUTIONS RUSSES DE 1905 ET 1917 ?

Si nous considérons l'anarchisme tel qu'il s'est développé en Russie de 1900 à 1930, on voit plus ou moins les mêmes tendances que partout ailleurs en Europe. Les courants dominants furent le communisme anarchiste et l'anarcho-syndicalisme. Un mouvement anarchiste organisé se forma peu avant la première révolution russe de 1905 à 1907. Il faut se rappeler, toutefois, que ce mouvement était clandestin. Cela signifie qu'il n'avait pas de racines solides, même s'il s'embrasait encore et encore.

Aussi bien en 1905-1907 qu'en 1917-1921, les anarchistes étaient une petite fraction radicale au sein d'un mouvement révolutionnaire plus large.

A la chute du tsar et du gouvernement provisoire bourgeois en 1917, ils

étaient alliés avec d'autres mouvements socialistes de gauche. Toutefois, peu après que les bolcheviks eurent de facto le pouvoir entre leurs mains, ils commencèrent à écraser tous les groupes non bolcheviques, y compris les anarchistes et les socialistes de gauche.

La prise du pouvoir par les bolcheviks souleva de nombreuses questions dans le mouvement anarchiste. Les anarchistes devaient-ils combattre le nouvel État ouvrier communiste, ou devaient-ils coopérer avec les bolcheviks dans l'espoir que cela allait leur permettre d'orienter la révolution vers un non-État à la base, auto-organisé, fondé sur la démocratie directe ? Il n'était pas toujours facile de répondre à ces questions. Les anarchistes critiquaient la nouvelle dictature depuis le début,

mais il y avait aussi un nombre considérable d'« anarchistes so-

viétiques » qui avaient décidé de coopérer avec les bolcheviks « dans l'intérêt de la révolution ». Le mouvement makhnoviste s'engagea également dans des alliances tactiques avec les Bolcheviks pour combattre les contre-révolutionnaires Blancs et les nationalistes ukrainiens. Certains anarchistes adhèrent même au parti communiste. Cependant, presque aucun de ces apostats ne survécut au nettoyage stalinien de la fin des années 30.

Vers 1919-1920 de plus en plus d'anarchistes commencèrent à parler de la «Troisième Révolution». Cette pensée était aussi dans l'air lors de la révolte des marins de Kronstadt en 1921, ainsi que dans d'autres révoltes paysannes et ouvrières anti-bolcheviques. Celles-ci n'étaient pas directement influencées par les idées anarchistes, mais elles représen-



taient des principes démocratiques radicaux et constituaient un développement intéressant de la révolution russe qui, si elles n'avaient pas été réprimées, auraient pu conduire à un développement social plus positif. À la fin, il y eut effectivement quelque chose comme une «Troisième révolution» – seulement elle a échoué.

L'histoire du mouvement anarchiste russe après la révolution inclut des exemples de collaborations sans préjugés et sans myopie avec le Parti bolchevik, ainsi que d'autres exemples exaltants de solide critique libertaire et d'héroïsme pratique – allant du mouvement makhnoviste aux militants anarchistes individuels, poètes et philosophes.

Dans les années 1920, les anarchistes furent soit tués, emprisonnés, forcés à la clandestinité, ou contraints de quitter la Russie. Pendant plusieurs années, il y eut encore la possibilité d'échanger des informations avec ceux qui étaient restés en URSS, de sorte que la situation des anarchistes et la répression pouvaient être signalées. Des livres furent publiés qui furent connus en URSS seulement soixante ans plus tard. Je parle de *la Révolution inconnue* de Voline, ainsi que des textes de Pior Archinoff et Nestor Makhno sur le mouvement makhnoviste. Des livres comme *La Guillotine à l'oeuvre : Vingt ans de terreur en Russie* de Gregory Maximov, et d'autres écrits d'émigrants anarchistes sont encore complètement inconnus en Russie. Il en va de même pour certaines critiques

du bolchevisme dans la perspective anarchiste des années vingt. Nous commençons tout juste à redécouvrir ces matériaux.

Le mouvement anarchiste organisé en URSS a ainsi été détruit par l'État bolchevique au milieu des années 1920. Toutes les activités publiques des anarchistes ont été interdites, de nombreux anarchistes ont été emprisonnés. Dès 1926, il ne fut plus permis de publier des revues ou livres indépendants sur l'anarchisme. Seuls les éditeurs soviétiques ont publié sur l'anarchisme. Le musée Kropotkine de Moscou resta ouvert pendant quelques années encore, mais il était surveillé par la police secrète et fut finalement fermé. Certains groupes anarchistes clandestins se sont maintenus jusqu'au début des années 1930, mais les purges de Staline ont également mis un terme à cette situation.

Entre 1950 et 1980, pendant la période de la « détente », sous Khrouchtchev, et plus tard sous Brejnev, il y eut quelques groupes qui étudiaient la critique du socialisme d'État par Bakounine et la littérature anarchiste de la période révolutionnaire, mais ils ne pouvaient pas apparaître ouvertement en tant que groupes anarchistes ; s'ils avaient été découverts, ils auraient été immédiatement écrasés par le KGB.

Au début des années 1970, des groupes de jeunes ont émergé, inspirés par l'extrême gauche européenne et américaine de la fin des années 1960. Certaines idées anarchistes ont également trouvé leur

chemin dans la sous-culture hippie et plus tard punk. En général, cependant, ces mouvements étaient plutôt apolitiques.

LA RÉVOLTE DES MARINS DE KRONSTADT EST CONSIDÉRÉE COMME L'UN DES MOMENTS CLÉS DE L'OPPRESSION BOLCHEVIQUE CONTRE LES ACTIVITÉS ANARCHISTES. QUEL IMPACT CETTE RÉBELLION A-T-ELLE EUE SUR LES RELATIONS ENTRE BOLCHEVIKS ET ANARCHISTES ?

En effet, la révolte de Kronstadt est l'un des moments clés de la révolution russe, puisqu'elle a été l'une des plus fortes, mais aussi la dernière tentative de combattre la dictature des communistes autoritaires. Comme tous les autres mouvements de base anti-bolcheviques, elle a été brutalement brisée.

En lien direct avec cela, les bolcheviks proclamaient un changement de cap : le « communisme de guerre », fondé sur la fourniture obligatoire de pain par la paysannerie, fut remplacé par la « Nouvelle économie politique », qui amena un peu de libéralisation, mais économiquement seulement, pas politiquement.

La répression contre les anarchistes et les socialistes de gauche s'est intensifiée pendant et après le soulèvement de Kronstadt. Il est cependant important de mentionner que la répression n'a pas commencé avec Kronstadt. Ironiquement, l'un des premiers films documentaires de l'ère soviétique a été un rapport sur les attaques contre les associations anarchistes en avril 1918.



Immédiatement après la révolution d'Octobre, les anarchistes ont systématiquement été réprimés, arrêtés et même fusillés. Cela s'est intensifié entre 1919 et 1921, et après l'insurrection de Kronstadt, seule une très petite activité anarchiste a été autorisée jusqu'à ce qu'elle soit complètement supprimée au milieu des années 1920.

Il faut se rappeler que les conditions du mouvement anarchiste dans l'ex-Union soviétique étaient très différentes de celles des autres pays européens – elles sont plus comparables à celles de la Chine de Mao. Les voix anarchistes ont été violemment réprimées pendant cinquante à soixante ans. Une situation similaire n'a existé que dans d'autres pays d'Europe de l'Est, où il n'y eut pas de mouvements anarchistes pendant trente ou quarante ans. Cependant, dans des pays comme la Bulgarie, les anarchistes qui avaient émigré après la Seconde Guerre mondiale pouvaient encore assister à un renouveau du mouvement anarchiste à la fin des années 1980. En Russie, presque aucun anarchiste n'a survécu aussi longtemps. Je me souviens peut-être de quatre très anciens anarchistes qui vivaient encore en Union Soviétique au début des années 1990. Il n'y avait donc pratiquement pas de tradition vivante d'anarchisme en Russie quand, il y a plus de vingt ans, nous avons commencé à relancer un tel anarchisme.

LE MOUVEMENT MAKHNOVISTE, OU

MACHNOVČINA, EST SOUVENT CONSIDÉRÉ COMME UN MOUVEMENT ANARCHISTE QUI A AU MOINS TEMPORAIREMENT RÉUSSI ET QUI INFLUENÇA DE LARGES COUCHES DE LA POPULATION. QUELLE EST VOTRE ÉVALUATION? LE MOUVEMENT MAKHNOVISTE A-T-IL LAISSÉ DES TRACES EN UKRAINE ET DANS D'AUTRES RÉPUBLIQUES SOVIÉTIQUE ?

Le mouvement makhnoviste, qui a été actif dans le sud-est de l'Ukraine entre 1917 et 1921, était en effet une expérience importante dans la révolution russe, influencée et inspirée par les idées anarchistes. Le mouvement makhnoviste était organisé sur la base de conseils librement élus, qui n'étaient pas des partis politiques parlementaires, mais une expression immédiate de la démocratie directe et de l'autogestion (dans la mesure du possible). Les différents conseils ont coordonné leurs activités au niveau régional par le biais de congrès de soviets. Le système était organisé de bas en haut, ce qui était une abomination pour les bolcheviks et pour toute forme de gouvernement centraliste.

Dans le chaos de la guerre civile, le mouvement makhnoviste a été très efficace. Bien qu'il ait été forcé d'établir des alliances tactiques avec les bolcheviks (par lesquels il a été constamment trahi, manipulé et finalement écrasé), il était une force sociale forte dans une zone assez vaste. Ce n'est que lorsque les bolcheviks ont pu consolider leur pouvoir de 1921-1922 qu'ils ont réussi à mettre fin au mouvement.

La question, bien sûr, est de savoir

si le mouvement makhnoviste était vraiment un mouvement anarchiste. À certains égards, c'était incontestable, puisqu'il pratiquait les principes de la démocratie directe. Contrairement au régime bolchevik, il y avait dans la région de la Machnovščina la liberté d'expression pour tous les partis et groupements de gauche – pour les bolcheviks également. Les groupes politiques les plus influents dans le mouvement makhnoviste étaient anarchistes ou du moins socialistes de gauche. Le développement d'une société anarchiste fut toutefois limité par la période relativement courte et les conditions difficiles d'une guerre civile brutale pendant laquelle la région fut occupée à maintes reprises par diverses forces (troupes allemandes, nationalistes ukrainiennes, contre-révolutionnaires blancs, bolcheviks). Le mouvement a dû s'adapter à la situation et n'a souvent fonctionné que comme une démocratie de guerre ou comme un mouvement insurgé pur. La situation n'était pas différente de celle observée en Espagne à la fin des années 1930 – des expériences libertaires ont également eu lieu en temps de guerre, même si elles étaient plus larges et plus importantes dans ce cas.

Néanmoins, si l'on compare le mouvement makhnoviste aux dictatures bolchevique, nationaliste ou pro-monarchiste dont il était entouré, une démocratie libre des ouvriers et des paysans a prévalu dans la zone qu'il défendait. Il n'y avait pas de place pour les pogroms antisémites coutumiers dans les zones contrôlées



par l'armée blanche, les nationalistes ukrainiens et les bolcheviks.

Lorsque le mouvement makhnoviste fut écrasé, les gens furent heureux que la guerre civile soit terminée. Les bolcheviks allégèrent la politique de communisme de guerre, abolirent les réquisitions forcées de blé. Cela rendit difficile pour la Machnovščina de récupérer le terrain perdu après leur défaite militaire. Néanmoins, le gouvernement soviétique craignait que le mouvement puisse à long terme émerger de nouveau. Cela a été particulièrement vrai dans les années 1930, lorsque Staline effectua des collectivisations forcées en Ukraine. Les dirigeants savaient que Makhno était ancré dans la conscience de la population rurale du pays et chez les ouvriers comme un Robin des Bois paysan-anarchiste et un symbole de l'opposition au gouvernement répressif. Cette image restait ancrée malgré la propagande soviétique, qui présentait constamment les makhnovistes comme des bandits ivres, jouant de

l'accordéon et tirant sur tout ce qui bougeait. D'une manière générale, les anarchistes étaient présentés dans la propagande soviétique comme des bandits ivres qui se joignaient aux « contre-révolutionnaires », ou comme des rêveurs utopiques inutiles. Encore aujourd'hui nous devons faire face à cette image négative.

Plus récemment, Makhno a fait un retour. Dans les années 1990, des livres apparurent en Russie, qui lui étaient sympathiques. Surtout depuis la publication de ses mémoires et celles de Piotr Archinoff, il est – au moins partiellement – « réhabilité ». Ces dernières années, certains films documentaires, et même une série télévisée entière, ont été réalisés sur lui en Russie, ainsi que sur le mouvement entier. Les films ne sont pas toujours les meilleurs, mais ils montrent un homme qui a inspiré un mouvement de masse et a défendu les principes de liberté et d'égalité. Cependant, les mythes créés par la propagande soviétique restent encore tenaces.

Dans la littérature anarchiste, contrairement à l'imagerie soviétique, il y a toujours eu une forte tendance à idéaliser Nestor Makhno et la Machnovščina, et à les traiter sans critique. Cela n'est pas surprenant si l'on considère que la plupart des livres sur le mouvement makhnoviste ont été écrits par des anarchistes dans les années 1920, alors que la lutte avec les bolcheviks faisait rage, et il était évidemment nécessaire de contrer leurs mensonges. Aujourd'hui, cependant, nous avons plus de temps pour traiter le mouvement makhnoviste d'une manière plus critique et équilibrée. Je tiens à souligner les livres de l'historien russe (et ancien anarchiste, qui était aussi l'un des membres fondateurs du groupe anarchiste d'Obshina à Moscou) Alexander Shubin. Ses livres méritent certainement d'être lus ou traduits, car ils ont pour but de stimuler un examen solidaire, mais aussi critique du mouvement makhnoviste.





Le Centre berlinois de l'émigration anarchiste russe (années 1920)

Берлинский центр российской анархистской эмиграции (1920-е годы)

En janvier 1922, deux anarchistes russes arrivèrent au Bureau de la commission administrative de la FAUD (organisation anarcho-syndicaliste allemande) à Berlin : Mark Grim et Grigory Maximov. Comme il le rappela plus tard dans ses *Mémoires*, l'anarcho-syndicaliste allemand et futur secrétaire de l'Association Internationale des Travailleurs, Rudolf Rocker déclara à Fritz Kater, dirigeant de la commission de la FAUD, qu'ils étaient arrivés par le port de Stettin, d'où ils avaient débarqué de Russie à bord du même bateau que d'autres anarchistes russes notoires.^[1]

Ces anarchistes avaient été expulsés de Russie après la grève de la faim qu'ils avaient menée à la prison de Taganskaya pendant l'été de 1921. La

protestation avait duré dix jours et demi : les anarchistes arrêtés par les autorités soviétiques dans différentes parties du pays et rassemblés à Moscou, exigeaient leur libération^[2]. La grève de la faim avait été organisée précisément au moment où le congrès de fondation du Profintern [Internationale syndicale rouge] se tenait à Moscou, auquel participaient non seulement des membres des partis communistes, mais aussi des délégués d'un certain nombre d'organisations syndicalistes révolutionnaires.

LA GRÈVE DE LA FAIM ET LA DÉPORTATION

L'anarchiste américain Alexandre Berkman, qui se trouvait alors à Moscou, fit un compte rendu de cette action dans son *Journal*. Des grèves de la faim politique de prisonniers eurent lieu à Moscou, Petrograd et dans d'autres villes. A Moscou, treize anarchistes y participèrent. Le 4 juillet

1921, eut lieu à l'hôtel « Luxe », dans la chambre de Berkman, une réunion de délégués syndicalistes révolutionnaires d'Espagne, de France et d'autres pays, avec des militants russes, qui leur décrivirent la situation en Russie : la NEP, la répression bolchevique, la répression de Kronstadt, etc. La « petite femme mince dans une veste délavée » raconta la grève de la faim qui avait commencé : « C'est à la mort »^[3]. L'indignation à l'égard de la répression coïncidait avec l'opposition générale des syndicalistes révolutionnaires aux tentatives des bolcheviks d'imposer la domination du Komintern sur les syndicats. Berkman écrivit que les délégués critiquaient les méthodes des bolcheviks, la manipulation des procédures de vote, etc. « Certains délégués allemands, suédois et espagnols » note-t-il dans son *Journal* le 9 juillet, « étaient inquiets de la situation générale »^[4]. Ils exigeaient que

[1] Parmi les déportés, selon Rocker, figuraient Vsevolod Voline, Mikhail Vorobiev, Anatoly Gorelik, Abram Feldman, Ivan Yudin, Yefim Yarchuk, Konstantin Fedorov et Mikhailov, ainsi que leurs familles. Selon d'autres sources, Mikhailov, finalement, n'a pas été expulsé et plus tard dirigea le mouvement clandestin à Leningrad.

[2] Rudolf Rocker. *Aus den Memoiren eines deutschen Anarchisten*. Frankfurt a. M., 1974. S. 321 – 322.

[3] Alexander Berkman. *The Bolshevik myth (Diary 1920 – 1922)*. L; Winchester (Mass.), 1989. p. 313.

[4] Alexander Berkman. *Op. cit.* P. 314.



la question de la grève de la faim des anarchistes soit soumise au Congrès, et déclarèrent qu'il n'y aurait aucune coopération avec les bolcheviks tant que leurs camarades resteraient détenus. Certains délégués, craignant une scission, allèrent voir Lénine. Il refusa d'autoriser les activités de l'opposition et déclara que la grève de la faim n'avancerait à rien. Mais en même temps, il déclara qu'il n'était pas opposé à l'expulsion de Russie des anarchistes emprisonnés, promettant d'en référer au Comité central du parti bolchevik. Le 10 juillet, Berkman écrivit dans son Journal que le Comité central avait pris les mesures appropriées ; un comité mixte de représentants du gouvernement et de délégués étrangers fut formé pour définir les conditions de la libération des anarchistes. Toutefois, les dirigeants de la Tchéka,

Dzerzhinsky et Unshlikht, déclarèrent aux délégués qu'il n'y avait pas d'anarchistes en prison, seulement des bandits. « Qu'on nous fournisse une liste de ceux auxquels ils pensent », dirent les tchékistes. Selon Berkman, les délégués avaient le sentiment que les bolcheviks faisaient délibérément traîner les choses jusqu'à la fin du congrès.

Le 13 juin au Kremlin, sous la présidence de Lunacharsky, eut lieu une réunion du comité mixte. Unshlikht représentait la Tchéka. Au nom du Comité central du parti bolchevik, Lunacharsky fit les propositions suivantes :

Tous les anarchistes détenus dans des prisons russes et menant une grève de la faim seront autorisés, s'ils le souhaitent, à quitter la Russie, ce pour-

quoi ils seront munis de passeports et de fonds. En relation avec les autres anarchistes arrêtés, le Parti bolchevik promit de prendre une décision le même jour, et Lunacharsky lui-même déclara qu'il attendait une telle décision. Unshlikht promit que les familles des expulsés pourront partir avec eux. Les expulsés pourront consacrer, quelques jours avant leur départ, à régler leurs affaires. Le retour en Russie ne sera pas autorisé sans le consentement du gouvernement bolchevik. Le Comité central enverra aux délégués une lettre officielle signée par Trotsky, établissant ces conditions. Les délégués étrangers pourront observer la réalisation de ces conditions. Après un débat long et houleux, un accord fut atteint pour accepter ces conditions.

Après cela, un groupe de délégués adressa une lettre aux participants



EMMA GOLDMAN



de la grève de la faim, dans laquelle ils les informent de l'accord obtenu et appelant à la fin de la grève de la faim parce qu'elle ne conduira pas à leur libération.

La lettre était signée par Hilario Arlandis et Gaston Leval pour la délégation espagnole, Henri Michel et Sirolle, de la délégation française, Alexander Shapiro pour les syndicalistes révolutionnaires russes. Berkman refusa de signer la lettre, en faisant la remarque suivante :

Il est opposé à l'expulsion par principe ; il considère la lettre comme une réduction arbitraire et injustifiée de la proposition initiale du Comité central, selon laquelle tous les anarchistes emprisonnés seront en mesure de quitter la Russie ; ceux qui partent ont besoin de plus de temps avant de partir.^[5]

Le 4 juillet, la grève de la faim cessa. Les prisonniers attendaient leur libération. Entre-temps, lors d'une réunion du congrès du Profintern, Boukharine apparut, qui attaqua vivement les anarchistes. Il déclara, écrivit Berkman dans son Journal, que les participants à la grève de la faim étaient des contre-révolutionnaires et que le mouvement anarchiste russe dans son ensemble était constitué de bandits. Un scandale éclata. La plupart des délégués considérèrent cela comme une tentative d'éliminer la question de la discussion et de revenir sur l'accord. Mais le président déclara la question close, ce qui provoqua une tempête d'indignation. Le délégué français prit la parole pour répondre à Boukharine et, au nom de la révolution, accusa les

bolcheviks de machiavélisme, d'être indignes d'un parti révolutionnaire.^[6]

Les autorités russes ne se pressèrent pas pour tenir leurs promesses. Le 10 août Berkman écrivit dans son Journal :

« Les jours et les semaines passent; les prisonniers politiques sont toujours en prison. Les réunions du comité mixte ont pratiquement cessé – des représentants du gouvernement sont rarement amenés à participer. Les promesses de Lénine et Lounatcharski sont violées. La Tchèque a rendu ineffective la résolution du Comité exécutif du parti. Le Congrès est terminé et la plupart des délégués sont partis ».^[7]

Les participants à la grève de la faim n'ont été libérés de la prison de Taganskaya que le 17 septembre. « Les gens avaient l'air épuisés et vieillis, desséchés par la douleur et la privation, note Berkman. Ils furent placés sous surveillance, et ils ne furent pas autorisés à rencontrer leurs amis. On leur annonça qu'il se passera des semaines avant qu'ils aient la possibilité de quitter le pays. Ils ne sont pas autorisés à travailler, et ils n'ont aucun moyen de subsistance. » Il fut annoncé que personne d'autre ne sera libéré. En outre, le régime procéda à des exécutions d'anarchistes. Le 29 septembre 1921 dix prisonniers anarchistes, y compris Fanny Baron et Lev Chernoy, furent abattus.^[8]

Le 5 janvier 1922, un groupe d'anciens participants de la grève de la faim fut

expulsé de Russie. Le gouvernement leur donna de faux passeports qui avaient été délivrés pour des prisonniers de guerre tchèques qui seraient rentrés chez eux, et les embarqua sur un navire. Lorsque le navire arriva à Stettin, après un long voyage, les autorités allemandes établirent facilement que les voyageurs (environ 20 personnes) n'étaient pas Tchèques. De longues négociations commencèrent avec les autorités portuaires. En fin de compte, les déportés furent autorisés à envoyer deux représentants à Berlin pour rencontrer des anarchistes allemands. Les autorités déclarèrent que si la FAUD acceptait de prendre en charge le séjour des expulsés, ils ne seraient pas empêchés d'entrer. Autrement, les hommes seraient menacés d'être de nouveau expulsés vers la Russie, et peut-être vers une mort certaine...

Après avoir parlé avec Grim et Maximov, se souvint Rocker, Fritz Kater se rendit immédiatement à la direction de la police de Berlin et signa un engagement selon lequel la FAUD prendrait la responsabilité des arrivants. Après cela, ceux qui étaient à Stettin furent autorisés à aller à Berlin, où ils arrivèrent bientôt. Ils obtinrent en urgence un logement temporaire, et alors seulement on leur trouva un appartement^[9]. En 1922, une brochure de Maximov fut publiée à Stettin : *Pourquoi et comment les bolcheviks ont expulsé les anarchistes de Russie*.

La vie des immigrants à Berlin était difficile. Léo Voline le rappela plus tard :

« La misère nous a accompagnés

[5] Ibid. p. 316 – 317.

[6] Ibid. p. 317.

[7] Ibid. p. 318.

[8] Ibidem.

[9] Rudolf Rocker. Op. cit. S. 323 – 324.



en Allemagne. Nous étions cinq enfants, les deux aînés étant de la première femme de mon père. Nous nous sommes installés dans deux pièces louées aux environs de Berlin. On voyait très peu mon père car il travaillait dans la capitale comme comptable, me semble-t-il. Pour compléter ses revenus, il donnait des leçons de langues (russe, français et allemand). C'était une période difficile, mais nous étions heureux. Mon père paraissait vivre son rêve d'une société meilleure, toujours de bonne humeur, optimiste... Après trois ans, nous nous sommes installés à Berlin ».^[10]

Dans la capitale allemande, se forma un centre de l'émigration anarchiste et anarcho-syndicaliste russe. Voline entreprit de traduire et éditer le livre sur la répression contre l'anarchisme en Russie soviétique, qui fut publié en 1923 en France, en français^[11]. Avec Piotr Arshinov, un autre membre du mouvement makhnoviste qui avait traversé illégalement la frontière de l'Allemagne, il créa un groupe d'anarchistes russes à l'étranger – une sorte de groupe d'anciens « nabatovistes » [de l'organisation Nabat]. Le groupe publia un magazine, *Anarchist Bulletin*, qui a été produit avec l'aide financière de l'Union des travailleurs russes aux États-Unis et de la

[10] Interview de Léo Voline, *Itinéraire*, 1996. No. 13. p. 21 – 22.

[11] Groupe des anarchistes russes exilés en Allemagne : Répression de l'Anarchisme en Russie soviétique. Édition de la Librairie sociale, Paris, 1923. Cf. www.monde-nouveau.net/IMG/pdf/Repression_de_l'anarchisme_en_Russie_mis_en_page.pdf (NdT).

FAUD (jusqu'en mai 1924, sept numéros furent publiés).^[12] À leur tour, les immigrés anarcho-syndicalistes Shapiro, Maximov, Mrachnyi et Yarchuk créèrent la Confédération russe des anarcho-syndicalistes et commença en 1923 à publier le magazine *Rabochy Put (La Voie du travail)* (6 numéros publiés)^[13]. Les deux magazines furent imprimés sur des installations d'impression de la FAUD et de son journal *Der Syndicalist*.

Notons qu'Alexander Shapiro, qui était à la tête de la maison d'édition anarchiste *Golos Trouda* à Moscou, a longtemps entretenu de bonnes relations avec les bolcheviks et a travaillé au NKID (Commissariat Populaire des Affaires Étrangères). Alfred Rosmer, l'ancien syndicaliste puis trotskyste qui était venu à Moscou en 1920, se rappela de Shapiro :

« J'allai le voir au siège de son groupe, "Golos Trouda" (la Voix du Travail), une boutique dans le voisinage du Grand-Théâtre. Comme la plupart des anarchistes, ses amis et lui portaient leurs efforts sur l'édition ; ils possédaient une petite presse qui leur permettait d'imprimer un Bulletin et des brochures, et, occasionnellement, même un livre. Il me remit plusieurs exemplaires des brochures qu'ils venaient de publier : des textes de Pelloutier, de Bakounine, de Georges Yvetot ; leur ambition était de faire l'édition russe de *l'Histoire*

[12] В. Д. Ермаков, П. И. Талеров. *Анархизм в истории России: от истоков к современности*. Библиографический словарь-справочник. СПб., 2007. С. 703 – 704.

[13] Там же. С. 706.

des Bourses du Travail, de Pelloutier. Mais leurs moyens étaient maigres, le papier manquait (...)

Nous parlâmes du régime soviétique. Il ne l'approuvait pas tout ; ses critiques étaient nombreuses et sérieuses mais il les formulait sans acrimonie, et sa conclusion était qu'on pouvait et devait travailler avec les soviets ».^[14]

Cependant, en 1921 Shapiro défendit activement les détenus anarchistes et grévistes de la faim, et des pressions commençaient à être exercées sur lui. En décembre, il fut forcé de quitter la Russie avec les anarchistes américains Alexandre Berkman et Emma Goldman. Grâce à l'aide de Angelica Balabanova, ils purent partir avec un visa letton^[15]. A Riga, ils lancèrent un appel au prolétariat mondial, l'incitant à aider les camarades arrêtés et soumis à la répression en Russie. Après une brève détention par la police lettone, les trois anarchistes réussirent, avec l'aide des anarcho-syndicalistes suédois, à se rendre à Stockholm. De là, Shapiro se rendit illégalement à Berlin, où il est resté jusqu'en août 1922.

PAR VV. DAMIER

Traduction du russe: R.B.

Source : www.aitrus.info/node/2694

[14] Alfred Rosmer. *Moscou sous Lénine. 1 – 1920*. Paris, 1970. p. 163 – 164.

[15] Alice Wexler. *Emma Goldman in exile: From the Russian Revolution to the Spanish Civil War*. Boston, 1989. p. 54 – 61.



Les positions de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme allemand sur la Révolution russe et le bolchevisme en 1919

Le texte présenté ici est constitué d'extraits d'une étude de Philippe Kellermann

LA GUERRE MONDIALE ET LES PREMIÈRES RÉACTIONS

Au cours des années de guerre, agissant sous les pires difficultés possibles, des militants de la « Freie Vereinigung deutscher Gewerkschaften » (Association libre des syndicats allemands) et de la « Föderation kommunistischer Anarchisten Deutschlands » (Fédération anarchiste communiste d'Allemagne) purent survivre aux années sombres du massacre de masse.

Même au milieu des années de guerre, les premières nouvelles concernant la Révolution russe parvinrent en Allemagne en février 1917, et lors de la chute du tsar.

Dans le bulletin de la FvdG de mai 1917 on peut lire : « Tous les yeux (...) sont actuellement tournés vers la Russie. Ce qui est arrivé là-bas au cours des dernières semaines est si incroyable, que nous hésitons à émettre un jugement. Il est clair que la Révolution russe a rendu un immense service à la cause de la paix : Pour de plus amples conclusions et les applications pratiques, nous voulons attendre le cours de la Révolution russe et l'avènement de temps meilleurs ; aujourd'hui, nous

voulons seulement exprimer notre joie sur le fait que le peuple russe a pris le chemin qui mène à la paix, la victoire de l'action directe. »^[1]

L'année suivante eut lieu la révolution d'octobre et les bolcheviks s'emparèrent du pouvoir. Dans une lettre, Rudolf Rocker écrivit qu'il y avait en Russie un « nouveau système de tyrannie » et que « Lénine et Trotsky y jouent le rôle de Robespierre et de Saint-Just. Pour se maintenir au pouvoir, ils sacrifient les vrais révolutionnaires » et ils préparèrent ainsi la voie vers une « réaction générale en Russie ». ^[2] D'autre part, le dernier membre de la commission exécutive de la FvdG, Fritz Kater, écrivit dans une lettre, en août 1918 : « Le bolchevisme dit : Le "socialisme communiste" ne peut pas être réalisé tant que subsiste dans l'esprit des ouvriers le centralisme et tout son fatras dictatorial ([...]). Dans tous les endroits où nous avons des soutiens, vit l'idée ! Eh bien !

Au-delà, il y a des hommes nouveaux qui réclament des informations. Cela me donne même le courage et la force intérieure de vouloir vivre le temps où nous déployions nos drapeaux et où, fidèles à nos camarades de l'Est, nous donnions au monde un exemple de ce que le mouvement ouvrier devrait être, et comment il ne devrait pas être. (...) Persévérons ! Persévérez dans notre sens et maintenez l'organisation et ses principes. »^[3]

À la mi-1917 – donc avant la Révolution d'octobre – Augustin Souchy avait rencontré Lénine en Suède, où il avait reçu « un accueil enthousiaste », sans se rendre compte quels « cadeaux dictatoriaux le dirigeant des bolcheviks réservait au peuple russe »^[4]. Rétrospectivement, la Révolution d'Octobre fut pour Souchy « la grande passion » qui « nous entraîna tous. À l'Est, pensions-nous alors, s'était levé le soleil de la liberté. »^[5]

[1] Br. : Friedensstimmen, in : Rundschreiben an die Vorstände und Mitglieder aller der Freien Vereinigung deutscher Gewerkschaften angeschlossenen Vereine, Nummer 46, 1917.

[2] Zit.n. Wayne Thorpe : *The Workers Themselves, revolutionary Syndicalism and International Labour*, 1913-1924, Amsterdam 1989, S. 122.

[3] Fritz Kater an einen Syndikalisten aus Bochum, Août 1918, in : Helge Döhring : *Im Herzen der Bestie. Syndikalismus in Deutschland 1914-1918*

[4] Augustin Souchy : *Vorsicht Anarchist ! Ein Leben für die Freiheit. Politische Erinnerungen*

[5] Ebenda, S. 33.



L'attitude de Souchy a bien pu être partagée par beaucoup d'anarchistes et d'anarcho-syndicalistes car, comme l'a dit Rocker, la Révolution russe déclencha un « enthousiasme général », « [elle] libéra l'Europe du terrible sort d'une horrible hypnose. »^[6]

Si nous considérons les déclarations de ces trois personnes, qui sont importantes à la fois pour les syndicalistes révolutionnaires et – à part Kater – pour le *Freien Arbeiter* en 1919, alors certains principes élémentaires peuvent être dégagés. L'attitude de Souchy incarne l'espoir général d'une révolution socialiste (libertaire) ; l'incompréhension de Kater, pour qui les bolcheviks sont associés avec des positions qui sont à l'opposé de ce qu'ils pratiquent. Et enfin Rocker, qui représente l'attitude des anarchistes critiques (face au socialisme marxiste).

On verra que ces trois variantes du positionnement apparaîtront en 1919 à la fois dans le *Syndicalist* et dans le *Freien Arbeiter*, dans lesquels la position de Rocker pèsera clairement de plus en plus.

LA RÉVOLUTION DE NOVEMBRE

Avec la révolution de novembre, la situation des anarchistes et des anarcho-syndicalistes change fondamentalement. Comme l'a souligné la FvDG à la fin de 1919, « les syndicalistes révolutionnaires furent les premiers sur les barricades »^[7], ainsi Erich Mühsam exposa-t-il – de manière peut-être un peu exagérée – le rôle des anarchistes

dans le cours de la révolution : « La révolution trouva certainement presque tous les anarchistes sur le terrain. Nos camarades étaient présents à Berlin lors de l'occupation de *Vorwärts* [un groupe d'ouvriers armés occupa le bâtiment du journal *Vorwärts*. – NdT], dans les combats autour de l'arsenal, et à Büxenstein [d'autres groupes armés occupèrent les principaux organes de presse, dont Büxenstein, Scherle, Mosse et Ullstein. – NdT], ils firent leur devoir dans la Ruhr, en Saxe, en Bavière et partout. Quel était ce devoir instinctivement reconnu et suivi avec enthousiasme ? De se tenir l'arme à la main là où se trouvaient les masses pour se battre et verser son sang dans la communauté spontanée du prolétariat révolutionnaire. »

« Quelles étaient les exigences communes de tous les travailleurs en lutte, sans distinction de programme et but final ? Rappelez-vous, camarades anarchistes ! C'était : mettre la contre-révolution à genoux ; ramener la Révolution à ses objectifs socialistes ; ne pas remettre en cause la lutte à travers le parlementarisme et la démocratie ; frayer avec les sociaux-démocrates et les syndicats ; socialisation de la production ; expropriation de la propriété privilégiée ; transfert de l'administration publique dans les mains des conseils de travailleurs et des conseils de paysans ; lutte commune avec la Russie révolutionnaire ; tout le pouvoir aux conseils ; remplacement de la lutte des classes par la dictature du prolétariat. Oui ! Dictature du prolétariat ! – ce fut, à la fin de 1918 et au début de 1919, la revendication de tous les révolutionnaires. »^[8]

Fait intéressant, Mühsam fait re-

marquer que tous les anarchistes ont adopté la formule « dictature du prolétariat ». Cependant, dans *Les anarchistes et l'Assemblée nationale*, la brochure publiée par la Fédération communiste anarchiste d'Allemagne, pendant l'hiver de 1918, l'expression n'apparaît pas du tout – de même qu'aucune référence n'est faite à la Russie, mais on y fait l'éloge du « système spontanément révolutionnaire des conseils d'ouvriers et de soldats » comme moteur d'un développement révolutionnaire ultérieur.^[9]

En revanche, la « dictature du prolétariat » se trouve dans *Syndicalist*, le journal nouvellement créé du FvDG, en décembre 1918 : « L'objectif de la révolution prolétarienne doit être la réalisation de la société communiste-socialiste. Cet objectif ne peut être atteint que par la dictature du prolétariat. »^[10] Toutefois, aucune référence n'y est faite à la Russie.

Sinon sur ce point, la Russie ou la Révolution russe sont par ailleurs tout à fait mentionnées dans *Syndikalist*. L'examen des six premiers numéros (de décembre 1918 à la mi-janvier 1919) montre qu'il n'y a aucun avis critique concernant la Russie ou les bolcheviks.

L'état d'esprit général dans *Syndikalist*, pour ce qui concerne la Russie, se caractérise par la solidarité avec la Révolution russe. Il semble évident qu'on soit solidaire avec un mouvement perçu comme révolutionnaire. Le bolchevisme fut tout d'abord bien

[6] Rudolf Rocker : « Kropotkins Botschaft und die Lage in Russland », in : *Die freie Arbeiter*, 1920

[7] *Protokoll über die Verhandlungen vom 12 Kongreß der Freien Vereinigung deutscher Gewerkschaften*, 1920

[8] Erich Mühsam, *Die Anarchisten*, in : *Fanal*, Nummer 7, 1927

[9] Hans Loos, *Die Anarchisten und die Nationalversammlung, 1919 ?*

[10] « Konferenz der Syndikalisten », in : *Der Syndikalist*, Nummer 4, 1919.



accueilli du fait de l'impact des événements de Russie sur l'Allemagne. Ainsi « à travers les événements en Russie et en Allemagne », « un esprit radical » a pénétré dans la classe ouvrière.^[11]

« Bolchevisme » apparaît comme générique, comme un terme désignant le révolutionnaire en général, quelque chose qui est craint par tous les pouvoirs établis (qui tentent de « garder le bolchevisme à distance »^[12]). « Bolchevisme » a la connotation positive d'un cri de guerre et comme expression de notre propre expérience de l'exclusion : que le prolétariat « a un droit immédiat à tout ce qui est produit de ses mains, qu'il est à tout moment en mesure de prendre possession de ses biens par le moyen de l'action directe, de la grève générale sociale. Les dirigeants syndicaux désignaient cela comme de l'anarcho-syndicalisme, comme aujourd'hui ils veulent désigner le socialisme comme du bolchevisme ».^[13]

En ce sens, les conflits actuels se déroulent le long de la ligne bolchevisme/contre-révolution : « travailleurs, il est important de choisir ! Voulez-vous aller avec la réaction, avec le gouvernement, ou avec le prolétariat révolutionnaire du monde ? »^[14]

Certaines voix se sont élevées, qui présentent les bolcheviks comme modèle ou comme image d'une al-

liance contre la contre-révolution internationale. Il était donc important de « poursuivre, avec les révolutionnaires de la grande, fertile Russie, sa voie vers la libération »^[15] – et d'espérer agir ensemble « avec la grande république sœur de Russie communiste » afin que « son impact révolutionne toute l'Europe occidentale^[16] ». En général, cependant, les faits montrent qu'aucun des auteurs ne comprend par « dictature du prolétariat » ce que les bolcheviks entendaient par ce terme.

Au contraire – et cela est probablement dû au mauvais état de l'information – on associe aux bolcheviks des conceptions qui correspondent à nos propres principes syndicalistes révolutionnaires. On trouve un exemple dans les remarques de Karl Roches, un vétéran syndicaliste révolutionnaire, qui a écrit les contributions les plus favorables de l'époque sur le bolchevisme : « Les travailleurs veulent-ils se gouverner eux-mêmes – et eux seuls peuvent être les dirigeants dans une société socialiste – alors l'État est impossible. Les travailleurs règlent alors eux-mêmes leurs affaires et n'ont besoin d'aucun Centre et d'aucune Assemblée nationale. (...) Tant que l'Occident ne sera pas révolutionné par le socialisme, nous aurons encore du chemin à faire. Et c'est cela le bolchevisme. Une alliance pour l'Allemagne socialiste ne peut exister qu'avec le gouvernement soviétique russe. Il y a des matières premières et de la nourriture. L'idéa-

lisme russe associé à l'esprit d'organisation allemand pourrait faire surgir un jardin merveilleux, le Paradis sur terre (...). La poursuite de la révolution est la tâche historique des syndicalistes révolutionnaires et des communistes. Nous rejetons l'État parce qu'il ne convient pas au socialisme. Nous acceptons la Commune parce qu'elle donne aux travailleurs la possibilité de se gouverner. »^[17]

Dans l'ensemble, les commentaires dans *Syndikalist* apparaissent très vagues pendant ces premières semaines. En dehors de la solidarité générale avec la Russie, il y a (seulement) deux auteurs de la FVdG – Fritz Köster et Karl Roche – qui se réfèrent positivement à la situation en Russie. Sans que ce soit expliqué en détail, la Russie apparaît à leurs yeux comme un pays où les soviets d'ouvriers et de paysans régneraient, la Russie telle l'incarnation de leur propre vision (anarcho-syndicaliste). Mais même avec ces voix louangeuses, il est frappant qu'ils ne fassent pas tant l'éloge des bolcheviks concrets que des « révolutionnaires », ou du « bolchevisme » – des concepts programmatiquement chargés. Et ils montrent aussi qu'ils n'ont rien à voir avec les bolcheviks réels, ceux qui se réclament positivement de la « dictature du prolétariat ».

Roche et Köster représentent des positions qui étaient, avec Fritz Kater auparavant, encore largement répandues à l'époque et qui étaient fondées sur le malentendu fondamental selon lequel les bolcheviks étaient des sortes

[11] « Große Streiks in Schweden » (Von der Agitation), in : *Der Syndikalist*, Nummer 7, 1919

[12] « Die Weltrevolution auf dem Marsche (Politische Rundschau) », in : *Der Syndikalist*, Nummer 13, 1919

[13] Diogenes (d.i. Karl Roche), « Streik ist Kulturtat », in : *Der Syndikalist*, Nummer 4, 1919

[14] « Blutige Weihnacht » in : *Der Syndikalist*, Nummer 4, 1919

[15] Cyclop (d.i. Fritz Köster) : « Weihnacht 1918 » in : *Der Syndikalist*, Nummer 2, 1918

[16] « Taylor ist tot ! Hoch lebe Taylor ! » in : *Der Syndikalist*, Nummer 6, 1919

[17] Karl Roche, « Nationalversammlung und Syndikalismus » in : *Der Syndikalist*, Nummer 6, 1919.



d'anarchistes. Plus frappante que ces voix, cependant, me semble être la manière déjà relativement prudente avec laquelle *Der Syndikalist* se présente dans ces premiers numéros.

Il n'y a pas de longues citations tirées des écrits de Lénine ou de Trotski, pas d'attaques violentes ni de longues diatribes contre la critique bolchevique de la social-démocratie, ni de confessions de convertis au bolchevisme. Il semble que *Syndikalist*, dans l'ensemble, tentait d'avoir aussi peu de positions que possible, du moins en relation avec la Russie et le rôle des bolcheviks. À la fin de janvier, également, une voix se fit entendre qui soumettait le bolchevisme et sa réception à une discussion critique de la part de la gauche radicale.

FIN

À voir les déclarations des anarchistes et des anarcho-syndicalistes dans leur presse pendant l'année 1919, il est clair qu'on était plutôt réservé sur les événements en Russie. Il est frappant que *Der Syndikalist* a une approche des bolcheviks fondamentalement critique, tandis que *Freien Arbeiter* reste ambivalent, mais la rédaction prend cependant des positions de plus en plus critiques envers les bolcheviks. Vers la fin de 1919, toutefois, les deux rédactions sont d'opinion que les articles favorables au bolchevisme ne soient plus publiés sans commentaires. Voici un commentaire sur un article de Heinrich Vogeler, qui note : « Nous aimerions donner à notre ami Heinrich Vogeler la parole dans notre organe, bien que nous sommes en complet désaccord sur différents points de principe. Nous savons que les propagandistes de la

dictature du prolétariat n'aspirent qu'à une dictature de la direction du Parti. Nous savons que la liberté intellectuelle sera complètement bâillonnée. Les exemples qui nous mettent en garde sont évidents pour tous.

Nous savons que les partis communistes ne sont en réalité pas communistes, mais collectivistes ; qu'ils évaluent le travail intellectuel plus que le travail physique ; que la direction du Parti exige un salaire plus élevé pour eux-mêmes que pour les masses productives. Nous, syndicalistes révolutionnaires, rejetons le centralisme, nous sommes fédéralistes, partisans du principe des alliances libres, des contrats libres entre les syndicats et coopératives de production. Le camarade Vogeler se trompe lorsqu'il affirme que nos relations mutuelles, nos armes de lutte sont fondées sur le principe de la dictature. Il n'a pas encore suffisamment étudié notre structure organique et tire donc de mauvaises conclusions. »^[18]

Dans le cas des *Freien Arbeiter*, on peut lire une lettre de Rudolf Zimmer : « Nous apportons l'article du camarade Zimmer à l'imprimerie, bien que nous ne soyons pas d'accord avec toutes ses vues. En Russie, nous avons déjà la dictature du parti des bolcheviks, et la manière dont ils agissent non seulement contre la bourgeoisie, mais aussi contre d'autres révolutionnaires – par exemple les anarchistes – ne peut pas être recommandée ni imitée. L'appel à la dictature du prolétariat unifié trouverait certainement plus d'écho dans

les rangs des anarchistes si le mauvais exemple (voir la Russie) n'était pas aussi repoussant. Même les propos du camarade Zimmer ne détruisent pas complètement toutes les réserves que nous avons dans cette affaire. »^[19]

Néanmoins, il existe des différences évidentes entre *Freien Arbeiter* et *Syndikalist* : alors que le premier ne semble pas avoir complètement abandonné la possibilité d'un développement plus libéral en Russie, cette possibilité ne semble plus possible à *Der Syndikalist*. Tous deux, cependant, au cours de l'année 1919 – malgré toutes les critiques – avaient la même position que Rudolf Rocker lors du Congrès de la FvDG à la fin de l'année : « Pour ce qui concerne le parti bolchevik, nous y sommes opposés, comme c'est le cas de tous les autres partis socialistes. Nous sommes unanimement du côté de la Russie soviétique dans sa défense héroïque contre la puissance des alliés et des contre-révolutionnaires, non parce que nous sommes bolcheviks, mais parce que nous sommes révolutionnaires. Pour le reste, toutefois, nous continuons notre propre voie, car nous sommes convaincus que c'est la bonne. »^[20]

D'APRÈS PHILIPPE KELLERMANN^[21]

[19] Rudolf Zimmer, « Ideal und Wirklichkeit » in : *Der freie Arbeiter*, Nummer 25, 1919

[20] Protokoll über die Verhandlungen vom 12. Kongress der Freien Vereinigung deutscher Gewerkschaften, 1920

[21] Philippe Kellermann, 1980, vit et travaille à Berlin. Employé de supermarché, il a étudié pour devenir enseignant. Il est rédacteur en chef de *Ne znam* - Journal de recherche sur l'anarchisme

[18] Heinrich Vogeler, « Der Kampf innerhalb der K.P.D. » in : *Der Syndikalist*, Nummer 52, 1919



Aspects de la révolution russe au Brésil, une brève notice

Tout au long de l'année 1917, les mouvements de grève se sont amplifiés dans les principales capitales brésiliennes, provoqués par de graves problèmes tels que la hausse des prix (inflation), le chômage et par la perspective de conquêtes semblables à celles qui avaient été obtenues par le socialisme à la même époque en Russie. Les journaux ouvriers, ou même la presse radicalisée d'opposition au gouvernement, contribuaient à expliquer la période de crise sociale. La République, fondée par un coup d'État militaire le 15 novembre 1889, était loin de satisfaire la classe ouvrière naissante et était restée insensible aux problèmes des paysans, qui représentaient alors la majorité de la population. Un lourd fardeau fiscal et une politique austère en ce qui concerne les problèmes sociaux, ajoutés à l'élitisme et aux privilèges des classes propriétaires de vastes étendues de terres, caractérisaient ce qu'on pouvait appeler le gouvernement.

La masse des travailleurs est formée à cette époque par différents éléments, dont certains peuvent être identifiés comme étant issus de l'immigration (européenne), des esclaves africains libérés affranchis, et de la main d'œuvre libre de différentes provenances. Une segmentation complexe ou susceptible de permettre des asymétries à l'intérieur de l'ensemble considéré, tant dans l'intensité de l'examen que dans le statut de citoyenneté formelle. Autrement dit : bien qu'également spoliés, il restait le stigmate de la race et celui de la mémoire de l'esclavage, juridiquement aboli depuis peu, en 1888.

La Première Guerre mondiale (1914-1918) qui, au Brésil, permit le remplacement des importations, fut responsable de la concentration des travailleurs dans les grands centres urbains. À ce stade, les villes de São Paulo et de Rio de Janeiro (district fédéral) se développèrent de façon spectaculaire, la population évolua à une échelle étonnante. Des foyers

d'industrialisation apparaissent dans les mêmes proportions dans d'autres régions du pays. C'est un phénomène largement répandu qui, par ailleurs, ne permet pas de résoudre les problèmes énormes rencontrés par les travailleurs ruraux. En 1907, le nombre d'établissements industriels s'était élevé à 3120, et en 1920, à 13 336.

Pendant l'année 1906, les travailleurs urbains s'étaient réunis en un premier congrès ouvrier brésilien. Cette initiative s'inscrivait de manière fondamentale dans la voie entreprise dans le sens de l'organisation de la classe. Le Congrès réunit quelques syndicats importants, principalement à Rio de Janeiro et São Paulo, et dans quelques autres États. Les débats aboutirent à l'adoption du syndicalisme révolutionnaire comme ligne directrice générale, une référence particulière étant faite à la CGT française, cette centrale syndicale étant la grande inspiratrice dans ces débats. Les délégués présents avaient compris que la structure du pouvoir présente au Brésil exigeait une réponse organisée et forte.



En septembre 1917, l'écrivain libertaire Lima Barreto^[1], écrivit sur les iniquités du système brésilien, identifiant le principal responsable : « le capitaliste ». Le sujet acquit un caractère plus dramatique après les événements de Juillet à São Paulo: une grève de proportion historique avait secoué la capitale et avait constitué, dans d'autres centres urbains, un exemple qui devint de plus en plus redouté par les classes dirigeantes.

Bien que nous ne puissions pas lier cette grande grève au processus révolutionnaire russe de février 1917 (la situation économique et sociale était très particulière cette année-là au Brésil), le fait est que les manifestations ouvrières qui ont eu lieu à travers le monde contre la guerre mondiale eurent un certain écho au Brésil. Organisée presque entièrement par les syndicats d'orientation anarchiste (syndicalistes révolutionnaires), la grève qui commença dans une section de la filature de Crespi, eut une expansion très particulière, atteignant en quelques jours la ville de São Paulo, suscitant ensuite des grèves de solidarité dans différentes villes du pays et des réunions de soutien à l'étranger, comme ce fut le cas à Buenos Aires.

Un fait fut essentiel pour expliquer l'expansion territoriale du mouvement : la prédominance dans les syndicats d'une sociabilité anti-ca-

pitaliste. Cette expression solidaire des travailleurs contribua à réunir différentes catégories, ce qui permit au mouvement commencé par les ouvriers du textile d'être compris par les syndicats comme un combat majeur, une grève de toute la classe ouvrière. De là, nous voyons une organisation qui part de la base (conseils d'usine), se structure et gagne de la force dans des groupes de quartiers, passe par les fédérations locales et qui a son apogée dans la coordination réalisée par les fédérations d'États, en particulier la Fédération ouvrière de Rio de Janeiro, un organe de résistance essentiel pour qu'un mouvement se développe et s'étende sur tout le territoire national. La grève de 1917 montra que lorsque la classe ouvrière renonce à ses préoccupations corporatives, la solidarité apparaît comme une stratégie de lutte et la grève partielle se transforme en grève généralisée. La ville de Rio de Janeiro ne resta pas à l'écart ; les grèves s'y produisent également avec une intensité importante.

L'année 1918 commença sous une pesante surveillance policière, en particulier sur les syndicats et les ligues ouvrières. Et en août, une grande grève des travailleurs de la « Companhia Cantareira » et de « Viação Fluminense » (entreprises de transport) confirme les pires prédictions du gouvernement et du patronat. Le mouvement se développe pour atteindre des proportions sans précédent, le conflit dans les rues oppose les grévistes et la police de l'État. Et ce fut à ce moment-là que

certaines soldats du 58e Bataillon de chasseurs vinrent se joindre à la lutte aux côtés des travailleurs.

Dans la nuit du 7 août, les manifestations atteignirent leur sommet. Pendant les combats entre les grévistes soutenus par des soldats, et la police, moururent Nestor Pereira da Silva, un soldat du 58e Bataillon, et José Oliveira do Amaral, un travailleur civil. Les hommages posthumes au soldat, qui était « tombé » pour la défense du peuple, mobilisèrent une grande partie des travailleurs en grève. Ces développements contribuèrent à nourrir l'espoir, chez les ouvriers, de possibles alliances entre le peuple travailleur et l'armée. Le processus révolutionnaire russe servait de précédent pour soutenir cette attente.

Cette même année, en novembre, eut lieu un soulèvement insurrectionnel à Rio de Janeiro qui entendait créer un soviet par une grève générale. L'action coordonnée par des militants de l'União Geral dos Trabalhadores^[2] (UGT) qui avait succédé à la Fédération des travailleurs de Rio de Janeiro (FORJ), fut dénoncée par l'infiltration de la police. L'insurrection avait été soigneusement planifiée mais, malgré le soutien apporté par l'armée à la grève de la « Companhia Cantareira », dans cet épisode, l'armée se rallia au gouvernement.

En raison de la dénonciation faite par un militaire infiltré, le mouvement insurrectionnel finit par

[1] Carlos Augusto Addor. *A insurreição Anarquista no Rio de Janeiro. Rio de Janeiro : Dois Pontos, 1986. p. 59.*

[2] Syndicat général des travailleurs



échouer. Une fois le mouvement démantelé, ses principaux dirigeants furent arrêtés : José Oiticica, Agripino Nazaré, Álvaro Palmeira, Ricardo Corrêa Perpétua, Astrogildo Pereira, Carlos Dias, Manuel Campos, João da Costa Pimenta, Gaspar Gigante, Manuel Castro, Joaquim Moraes, Manuel Domingues, Oscar Silva et Adolfo Buste. L'arrestation des personnes impliquées mit en relief, cependant, par l'origine des détenus, la grande erreur du chef de la police Aurelino Leal qui, poussé par la peur, cultivée de longue date, des immigrants radicaux, annonçait à toute occasion l'origine étrangère des troubles à l'ordre social. Pourtant, il est important de noter que sur les quatorze personnes inculpées, dix étaient des Brésiliens de naissance, trois autres Portugais résidant depuis longtemps au Brésil, et un seul, l'Espagnol Manuel Domingues, était au Brésil depuis peu de temps.

Pour les anarchistes, le grand événement en Russie permettait de concevoir, du moins dans les premières années, la possibilité d'une conjonction des efforts entre des tendances révolutionnaires qui n'étaient pas toujours en harmonie. Les divergences liées aux méthodes du marxisme-léninisme se trouvaient loin de l'image optimiste mise en relief par les messages qui arrivaient au Brésil. Une République des Soviets concordait, à bien des égards, avec l'espoir d'organisation fédéraliste et communiste libertaire. La figure de Lénine, associée au slogan « Tout le pouvoir aux soviets » résumait l'espoir d'un projet plus large du socialisme. Dans

le lexique révolutionnaire brésilien de la seconde moitié de la décennie 1910, les prédications anarchistes étaient en harmonie avec l'idée du communisme révolutionnaire.

Un livre écrit à la hâte par Hélió Negro et Edgard Leuenroth, *Qu'est-ce que le marxisme ou le bolchevisme*, en 1919, chercha à démontrer la compatibilité entre l'anarchisme et le modèle *maximista*.^[3] Présenté dans un langage simple et direct, le texte clarifie, entre autres affirmations, ce qui suit : « Le régime actuel en Russie est une organisation de défense et de reconstruction, la voie du communisme libertaire désiré, qui apportera à tous la paix, le bien-être et la liberté. »^[4] Et ils ajoutent : « Dans l'état de misère dans lequel se trouvent les peuples presque partout dans le monde, seul le communisme, comme forme économique d'étroite solidarité, peut sauver l'humanité de la ruine complète. » Nous pouvons voir, par conséquent, qu'il n'y avait pas de restrictions sur l'utilisation du mot « communisme », même sans le complément « libertaire » – une réalité qui ne survivra pas les années suivantes.

L'optimisme pour la révolution russe ne stimula pas seulement la production de tracts et d'appels à des grèves insurrectionnelles. Ce fut cet esprit, alimenté par la possibilité

[3] Selon Leuenroth la traduction correcte, faite directement à partir du russe, il était « maximalisme » et non « maximalisme », comme on pouvait le constater à l'époque.

[4] Hélió Negro e Edgard Leuenroth, *O que é o Marxismo ou o Bolchevismo*. Editora Semente: São Paulo. s.d., p.9.

du triomphe, qui guida l'organisation d'un front avec des secteurs populaires plus radicalisés. Sous le titre de « Parti », en mars 1919, les anarchistes fondèrent un noyau qui devait stimuler certains projets chez les « partisans de la révolution ». Le Parti communiste apparaît, cependant, comme une assemblée libertaire d'action politique, organisée sur la base fédéraliste de noyaux associés. Pour les anarchistes brésiliens, le nouveau parti était la mise en œuvre du programme souvent défendu par Errico Malatesta.

Dans le but de matérialiser le projet, la « Première Conférence communiste du Brésil » se tint à Rio de Janeiro du 21 au 23 juin 1919. Souvent qualifiée de « Congrès », ce fut, selon Leuenroth, « une assemblée de tout le mouvement anarchiste du Brésil ». L'événement se déroula avec la participation de vingt-deux délégués, dix-sept Brésiliens de naissance et cinq étrangers vivant au Brésil, venant de Rio de Janeiro et des États de Alagoas, Minas Gerais, Paraíba, Pernambuco, Rio Grande do Sul et São Paulo. Cependant, José Oiticica, qui fut étroitement impliqué dans l'organisation de la conférence, refusa selon les principes libertaires, de présider aux assemblées.

La formalisation de certaines lignes directrices en 1919 fut extrêmement importante. Une grande partie de ce qui fut discuté lors de la conférence prit encore plus d'importance lors du



troisième Congrès ouvrier, en 1920.^[5] À l'ordre du jour de ce Congrès figuraient les questions suivantes : « Les emplois agricoles », « L'action syndicale », « Méthodes d'organisation et tactiques de lutte », « La réaction contre le prolétariat », « L'éducation et l'instruction », « La loi sur les accidents », ainsi que d'autres questions. Dans l'un des sujets abordés, intitulé « Orientations et objectifs », les articles 17, 18 et 19, soulèverent les questions suivantes :

- « Les organisations ouvrières face à l'ingérence réactionnaire de l'élément clérical dans les milieux prolétaires »
- « L'organisation ouvrière face aux problèmes politiques du pays »
- « L'organisation ouvrière, la lutte des classes et le but du mouvement ouvrier organisé ».

Furent ainsi définies la plupart des préoccupations et positions de principe de la rencontre, pendant qu'en Europe les récents événements de 1919 montraient les progrès de la révolution. On percevait à cette époque que l'alliance avec le bolchevisme était fondée sur la conviction qu'une telle initiative pouvait contribuer, au sein de la dynamique révolutionnaire, au déclenchement de divers foyers révolutionnaires à travers le monde. Le mot « communiste » non seulement apparaît dans le Bulletin du Congrès, mais aussi dans une motion de soutien à la III^e Internationale de Moscou.

[5] Edgar Rodrigues. *Alvorada Operária. Rio de Janeiro : Mundo Livre*, 1979, p.161.

La Révolution russe fut perçue, selon les intérêts des divers groupes sociaux, de différentes manières. Pour les organisations ouvrières, il s'agissait de la première étape vers la fin du capitalisme, d'ailleurs proclamée par les différentes nuances de la gauche mondiale. Pour les gouvernements, cela leur semblait être une nouvelle structure d'organisation hors de toutes les normes conventionnelles de constitution d'un État. Mais très tôt, ils perçurent le projet d'expansion du « modèle étranger » et ils entreprirent de le combattre.

Pour les anarchistes brésiliens, l'héritage de la révolution se composa de deux faits principaux vérifiables immédiatement dans la vie quotidienne. L'un, très positif, car il contribua à l'augmentation des discussions idéologiques, à la production de diagnostics sur la conjoncture et sur l'agitation. Et par-dessus tout, il y eut la réalisation d'initiatives organisationnelles telles que l'Alliance Anarchiste de Rio de Janeiro (1918) et le Parti communiste (1919).

L'autre aspect, négatif celui-là, fut l'expansion de l'appareil de répression de l'État, puisque des lois spécifiques de persécution des anarchistes furent votées (1921) et fut créée une police spécialisée dans la répression des activités révolutionnaires (1922) – des mesures coordonnées pour servir de soutien au contrôle de la classe ouvrière en formation dans le pays.

PAR ALEXANDRE SAMIS ET AMIR EL HAKIM DE PAULA,

Traduit du portugais par R.B.

Alexandre Samis est docteur en Histoire sociale de l'Université Fédérale Fluminense, professeur au département d'Histoire du collège Pedro II et membre de l'Institut d'Études libertaire (IEL). Il est l'auteur des livres suivants :

- *Clevêlândia : anarquismo, sindicalismo e repressão política no Brasil. São Paulo/Rio de Janeiro : Imaginário/Achiamé*, 2002
- *Minha Pátria é o Mundo Inteiro : Neno Vasco, o anarquismo e o sindicalismo revolucionário em dois mundos*, Letra Livre : Lisboa, 2009
- *Syndicalisme & Anarchisme au Brésil*. Paris : Éditions du Monde Libertaire, 2009
- *Negras Tormentas : o federalismo e o internacionalismo na Comuna de Paris*, São Paulo : Hedra, 2011

Amir El-Hakim de Paula est docteur (2011) et post-docteur (2016) de l'Université de São Paulo (USP). Professeur à la UNESP (Universidade Estadual Paulista). Il est l'auteur de *A relação entre os sindicatos e o Estado sob uma perspectiva territorial*, Editora Unesp, 2016



L'impact de la révolution russe dans l'anarchisme chilien

1918-1922

L'énorme impact que provoqua la Révolution des ouvriers et des paysans russes sur les différentes sphères du prolétariat mondial a été une étape sans précédent dans l'histoire de la classe ouvrière, rendue en grande partie possible grâce aux progrès réalisés dans les communications. La révolution se transforma donc en un véritable modèle, exemplaire, effectif, efficace pour parvenir à réaliser l'émancipation des masses exploitées.

LA RÉVOLUTION ET LA DICTATURE

(...) Au Chili, les événements de la guerre mondiale étaient suivis quotidiennement dans les principaux journaux ; El Mercurio de Santiago couvrait, par d'abondantes chroniques, les événements, et maintint des contacts répétés avec l'étranger pour présenter régulièrement les informations les plus importantes. Pendant ce temps, les groupes anarchistes étaient engagés dans une infruc-

teuse propagande antimilitariste qui, bien que généralement orientée contre la guerre, avait pour cible principale les conditions du service militaire obligatoire dans le pays.

(...) Pour Lehning, « la révolution de février était politique et sociale. L'histoire, de février à octobre, [était] l'histoire du combat de ces deux forces, jusqu'à la victoire de la révolution sociale ».^[1]

Cette révolution sociale triomphante sera bientôt étouffée par la dictature du prolétariat, qui en réalité ne représentait rien d'autre que la dictature du parti bolchevik. Pour Lénine, la « suppression de l'État prolétarien, à savoir, la suppression de tout État, est possible grâce à un processus d'extinction ».^[2] Ce qui nécessite une « période de transition » pour réaliser l'objectif.

A partir de cette thèse, nous pouvons

[1] Lehning, *Marxismo...*

[2] Lenin, Vladimir. *El Estado y la Revolución, Proyecto Espartaco 2001-2002.*

comprendre pourquoi beaucoup de militants anarchistes ont été encouragés à soutenir la dictature de l'État bolchevik. L'idée selon laquelle il ne s'agissait que d'un « processus de transition » incita de nombreux libertaires à se rallier à Lénine et avec lui, à la cause du socialisme autoritaire.

LES NOUVELLES VOYAGENT LENTEMENT, MAIS VOYAGENT EN FIN DE COMPTE

Les journaux bourgeois commencèrent à publier des nouvelles de la révolution, critiquant vivement le rôle des maximalistes (nom par lequel furent connus les partisans de la révolution bolchevique). Leurs pages affirmaient que la situation en Russie était devenue un véritable chaos à cause de l'action des extrémistes, et à mesure que les succès consolidaient le pouvoir du gouvernement soviétique, ils affirmaient que le pays était tombé sous le joug des maximalistes. Ces journaux furent les premiers à transmettre les nou-



velles... évidemment, ils étaient les seuls capables de payer les services télégraphiques de l'étranger.

Apparemment, pendant les premiers mois, les nouvelles furent considérées avec une certaine prudence par les travailleurs chiliens, qui espéraient recevoir par des sources ouvrières, des informations plus fiables sur les événements ; ce n'est que de cette manière qu'ils auraient pu se prononcer ouvertement en faveur ou contre le processus révolutionnaire.

Sous le slogan « La Russie toujours ! », en janvier 1918, le journal anarchiste *El Surco*, de Iquique, donna les premières impressions du sentiment libertaire.^[3] Dans ce document se trouvait une apologie complète de la situation en Russie, de sa nature et de son histoire, jusqu'à ses protagonistes les plus célèbres. On comprenait que s'y livrait la bataille la plus sanglante pour la vérité, l'amour et la justice.

Par ailleurs, un nouveau porte-parole du mouvement anarchiste fit son apparition en novembre de cette année ; il s'agit de *Verba Roja* qui, dans son premier numéro, déclara : « Notre chemin est déjà tracé, la Russie montre la voie, et ses drapeaux sont les nôtres ! En avant, camarades ! ».^[4] Sans aucun doute, la révolution donna une importante impulsion à la foi révolutionnaire, l'insurrection du peuple russe a créé de nouveaux espoirs dans le monde du travail et en particulier parmi les ouvriers anarchistes qui, pendant quelques

années, ont pensé que leurs rêves étaient devenus la réalité.

Il est très probable que tout d'abord les informations reçues de l'extérieur furent peu nombreuses, et qu'une grande partie de leurs attentes aient été plus provoquées par le ton de mépris de la presse officielle envers les révolutionnaires, qu'elles n'aient été fondées sur la pleine connaissance de l'évolution politique soviétique. Les anarchistes, et sûrement la plupart des organisations ouvrières, accusèrent les journalistes bourgeois d'être des menteurs, des calomnieux, des imposteurs et des mercenaires ; ils considéraient que cette presse défendait ses propres intérêts : « elle est toujours contre la classe laborieuse, elle défend le capital à tout moment et flatte l'État à toutes les heures ».^[5]

L'une des caractéristiques les plus singulières de l'impact que produisirent les faits sur la scène anarchiste nationale fut l'admiration fervente causée par la figure de Lénine – et dans une moindre mesure celle de Trotsky – qui s'est exprimée par des écrits emphatiques pleins d'analogies et de métaphores. Dans l'extrait suivant, l'auteur affirme que les anarchistes sont contre toutes sortes d'idoles, mais tout de suite après il se contredit en caractérisant le chef de la révolution bolchevique : « Lénine est l'un des rares hommes d'aujourd'hui qui méritent l'admiration et le soutien des êtres civilisés (...) nous croyons que Lénine est un type

presque unique en ce moment (...). Lénine synthétise et représente les aspirations d'une humanité souffrante (...). Lénine n'a pas besoin de marbre pour l'immortaliser, mais d'hommes d'action qui le secondent (...) nous n'idolâtrons pas Lénine, nous voulons juste savoir comment on peut admirer un homme (...) sans le défier ».^[6]

LA DIVERGENCE ET L'ASSIMILATION IDÉOLOGIQUE DE LA DICTATURE

Les premières manifestations de rejet apparurent dans les colonnes perspicaces de *El Surco*. Ce journal était devenu très tôt un détracteur des méthodes bolcheviques... probablement y avait-il à Iquique de meilleurs canaux d'information, car ils pouvaient compter sur les transcriptions étrangères fiables.

Quoi qu'il en soit, cela ne signifie pas qu'il n'y eut pas d'opinions contradictoires concernant la signification du soulèvement russe. Au début, il était entendu que le fait que les communistes étaient à la tête de la révolution ne signifiait pas qu'elle leur était propre, on gardait l'idée que la force des masses ouvrières et paysannes allait faire triompher l'anarchie.^[7] Cependant, un an plus tard, la fermeté du rejet va s'amenuiser considérablement. Un article reconnaîtra les différences substantielles entre les anarchistes et les maximalistes, mais affirmera que « ce n'est pas pour cela que nous serons en désaccord avec la

[3] R.G.P. « Rusia Siempre », *El Surco* N°6, 1918.

[4] « Dos fechas », *Verba Roja* N°1, 1918

[5] « Algo sobre Rusia. Helios de los ríos », *El Surco* N°14, 1918.

[6] « Lenin », *Verba Roja* N°14, 1919.

[7] Ramón Rivadeneira, « la anarquía triunfará », *El Surco* N°15, 1918



voie donnée par le gouvernement des Soviets qui, bien qu'il y ait un peu de tyrannie, ne pourra jamais égaler les régimes [...] existants ».^[8] Et un autre affirmera fermement que « s'opposer à la révolution russe, c'est s'opposer au progrès, à la civilisation, à la justice ; la combattre c'est lutter contre l'avenir ».^[9]

Il faut pourtant reconnaître que, en novembre 1918, ils furent les premiers à parler ouvertement de tyrannie maximaliste, de prison et de persécution des anarchistes (emprisonnement de Kropotkine), et de ce que « le régime bolchevik était encore plus tyrannique que celui qui dominait du temps des tsars ».^[10] Ces déclarations provoquèrent probablement de grandes controverses et suscitèrent certaines inimitiés.

L'un de ceux qui élevèrent bientôt la voix fut l'étudiant anarchiste Juan Gandulfo, dans la préface à une brochure publiée en 1918 intitulée *La révolution soviétique*. Selon lui, une nouvelle tyrannie s'était érigée dans ce pays, orchestrée par « le groupe politique le plus habile et le plus audacieux de la Russie révolutionnaire, les bolcheviks qui, en peu de temps, ont noyé dans le sang toute initiative vraiment populaire. La leçon qu'ils laisseront aux générations futures

sera lamentable et horrible ».^[11] Ce jeune étudiant en médecine avait des vues prémonitoires.

En dépit de ces premières réactions, l'influence de la Révolution russe était ancrée profondément dans la conscience des travailleurs chiliens. Il y eut d'innombrables conférences, on imprimait des brochures en faveur des maximalistes et on convoquait des meetings pour commémorer chaque anniversaire de la Révolution, si bien qu'un secteur majoritaire du mouvement anarchiste intégra progressivement dans ses postulats l'idée de la « période de transition », et consécutivement de la dictature du prolétariat.

Ce secteur commença à évoluer vers une optique différente. Il avait placé toute sa confiance dans les programmes révolutionnaires du maximalisme, qui diffusés dans *Verba Roja* proposaient entre autres choses : « plus d'autorité ni de politiciens ni de gouvernants : le peuple sera unique et souverain. Chaque région, chaque ville et village sera régi selon leur conscience. Désarmement général et suppression du militarisme ».^[12] Comme nous pouvons le voir, aucun de ces principes ne représentait en fait les aspirations de Lénine et de son parti.

Certes, au début, ce groupe majoritaire d'anarchistes croyait que la révolution avait en fait un caractè-

re nettement libertaire, et ainsi ils donnèrent fréquemment à entendre que « la révolution actuelle n'est pas une révolution politique avec comme objet immédiat l'érection d'un nouveau maître, d'un nouveau tyran, non, c'est la révolution sociale annoncée par Kropotkine et Faure ».^[13] Cette ignorance fut rapidement cristallisée dans une nouvelle manière d'affronter les défis que les maximalistes proposaient. Les informations reçues de l'étranger provenaient d'anarchistes convertis qui, déliés de leurs principes de base, se consacrèrent opportunément à la défense des méthodes autoritaires, ceux qui furent internationalement connus comme anarcho-bolcheviks. Selon Ricard, « beaucoup d'anarchistes ont refusé également d'accorder leurs sympathies [à la dictature]..., je suis l'un de ces anarchistes, je préférerais que l'évolution sociale prenne une direction plus largement humaine, mais bon gré mal gré j'étais forcé de me résigner à ce qui semblait inévitable ».^[14]

C'est particulièrement ce discours (qui nous venait d'Europe), qui pénétra profondément dans la conscience anarchiste de ces années-là, et qui conduisit ces travailleurs à assimiler les pratiques dictatoriales comme principe d'action indispensable. Ils disaient de manière convaincante que « si on portait un coup mortel au capitalisme,

[8] Manuel J. Veliz, « ignorantes o maliciosos », *El Surco* N°22, 1919

[9] E. Galfé, « lo inevitable », *El Surco* N°21, 1919

[10] « Tiranía maximalista », « La prisión de Kropotkine », « María Spiridonova », *El Surco* N°16, 1918.

[11] Cité par Ortiz, Oscar. *Crónica anarquista de la subversión olvidada*, Ediciones Espíritu Libertario, 2002

[12] « programa maximalista », *Verba Roja* N°2, 1918

[13] Rebelde, « La revolución triunfante », *Verba Roja* N°7, 1919

[14] F. Ricard, « la dictadura del proletariado », *Verba Roja* N°12, 1919



et si on établissait la "dictature du prolétariat", comme il est logique et fatal que cela se fasse, celle-ci finira par se désagréger à mesure que la culture révolutionnaire acquerra une intensité plus grande ».^[15] Le léninisme avait vraiment affecté les rangs de l'anarchisme chilien.

Le point culminant de cette propagande pro bolchevik fut atteint avec la publication d'un article de *Verba Roja* intitulé : « La dictature du prolétariat est le prologue du communisme anarchiste... Lénine, Trotsky et les maximalistes russes vont dans ce sens. » A quoi il serait approprié d'ajouter : « A part qu'ils se sont perdus en chemin ».

[15] Federico Serrano Vicencio « ¿ No somos prácticos los anarquistas ? », *El Comunista* N°7, 1921

DÉTERMINISME ANARCHISTE

La leçon de tout cela, c'est que les processus sociaux avaient un cours naturel, et que ce qui se passait en Europe et en Russie allait inévitablement se produire au Chili et en Amérique. Cette idée avait de fortes répercussions chez les anarchistes chiliens, et probablement beaucoup ne voulaient pas renoncer au rêve maximaliste, afin de ne pas retarder un processus qui était inévitable.

La meilleure connaissance des persécutions subies par les anarchistes sous le régime totalitaire bolchevik, et des exactions sans fin sur les ouvriers et paysans opposés à la dictature, provoquèrent une augmentation considérable du nombre de travailleurs qui rejetaient le cours des événements. Néanmoins, à ce stade, la coexistence des différentes visions

concernant la révolution russe, ne suscitait pas de conflit majeur car les questions relatives aux luttes concrètes du mouvement ouvrier chilien constituaient le noyau de la dynamique anarchiste des années vingt.

Certains résistaient obstinément afin de ne pas perdre la foi dans la Russie révolutionnaire, et entendaient orienter la discussion sur « ce que nous avons », « ce que nous pourrions avoir » et « ce qui est préférable », ce qui était le cas de Serrano Vicencio qui écrivit dans *El Comunista de Santiago*^[16] : « Là-bas en Russie on lutte à feu et à sang pour cimenter la société libre, ici nous ne luttons que pour de simples

[16] Periódico anarquista mantenido por el gremio de panaderos.



ILLUSTRATION PIQUÉE SUR LE SITE DU JOURNAL *LA BOINA*



réformes. Nous critiquons l'activité des camarades russes, et comme nous sommes petits face à l'ampleur de leur œuvre ! ».^[17]

Enfin, nous devons faire état de ce que nous pensons être le dernier espoir pour une partie importante des anarchistes chiliens. Il s'agit de l'invitation faite par l'Internationale syndicale rouge de Moscou aux Industrial Workers of the World (Industrial Workers of the World) d'Amérique du Nord à adhérer à leur organisation, afin de créer un large front de lutte internationale contre le capitalisme. Au Chili s'était créée à la fin de 1919 une section des IWW qui rassemblait des milliers de travailleurs de tendance libertaire, principalement présents dans le secteur maritime et la construction ; sans doute l'attitude de son homologue aux États-Unis déterminerait le jugement futur de celle-ci par rapport à la Révolution du Parti communiste russe.

LE JOURNAL ACCIÓN DIRECTA, 1922

Les événements étaient suivis par le journal *Acción Directa*^[18], qui publia textuellement l'invitation du soviétique aux IWW, signée par le président du comité exécutif de l'Internationale communiste : G. Zinoviev^[19]. Évidemment, on vécut les mois suivants dans une certaine expectative, pendant lesquels le quinzième anniver-

saire de l'organisation fut consacré à des publications sur l'expérience et les méthodes des conseils d'usine de type soviétique. Cette proposition fut réellement prise au sérieux par l'organisation industrielle nord-américaine qui, quelques mois plus tard, envoya un représentant à la réunion de l'ISR à Moscou.

De cette série de rencontres au niveau international, il résulta le rejet catégorique des principes de la dictature du prolétariat et du type de socialisme autoritaire étatiste des bolcheviks. Cette réponse eut un écho parmi les travailleurs anarchistes chiliens, et après avoir fait le bilan final des idées libertaires sous la dictature soviétique, l'antipathie généralisée pour tout élément favorable aux maximalistes prévalut.

Mais alors que les anarchistes se démarquaient de toute influence du type bolchevik au sein de leur mouvement, ce furent les secteurs socialistes, à travers la Fédération ouvrière du Chili (FOCH) et le Parti ouvrier socialiste (POS), qui se rapprochèrent avec la plus grande ferveur de l'expérience russe. Ainsi, l'adhésion de la FOCH à l'ISR fut décidée le 25 décembre 1921 lors du congrès de Rancagua. Et au même moment, le POS fut transformé en Parti communiste, section chilienne de la Troisième Internationale, couronné par un voyage Recabarren en URSS en 1922-1923.^[20]

RÉSIGNATION ET REJET GÉNÉRAL

Dès 1922, il n'y eut plus d'articles de soutien à la révolution russe dans les journaux anarchistes. Les tendances libertaires avaient définitivement renoncé, au niveau national et international, à tout autoritarisme comme moyen ou comme « période de transition ».

Dans les pages de *Verba Roja*, on écrivit avec un soupçon de résignation que « cette dictature (...) à l'intérieur, est en train de tuer la révolution dans sa signification sociale. J'aimerais me tromper, mais je soupçonne que sans l'intervention des révolutionnaires des pays occidentaux, la révolution russe finira par établir une république bourgeoise et capitaliste ».^[21] Les IWW, quant à eux, affirmèrent : « Compte tenu de l'expérience dont le peuple russe a souffert, le rejet absolu (...) de la dictature du prolétariat s'est accentué chez les IWW de cette région ».^[22] Bientôt les journaux et les brochures publièrent des lettres et les communiqués des organisations anarchistes et syndicalistes russes qui, signés par des personnages tels que Emma Goldman, Pierre Kropotkine et Voline, mirent un point définitif à la position anti-autoritaire.

Au cours de ces mêmes années, eurent lieu en Russie d'importants événements auxquels prirent part de grands groupes de tendance anarchiste. Tout d'abord, ce furent les

[17] Federico Serrano Vicencio, « Alrededor de la nueva Rusia », *El Comunista* N°1, 1921

[18] Órgano de la región chilena de la I.W.W.

[19] « Invitación del soviético a la IWW », *Acción Directa* N°3 y 4, 1921

[20] Jobet, Julio Cesar, Luis Emilio Recabarren.

Los orígenes del movimiento obrero y del socialismo chileno, Prensa latinoamericana S.A., 1955

[21] M. Espínola, « La insurrección que viene », *Verba Roja* N°36, 1921

[22] Mensaje de la IWW de la región chilena al congreso sindicalista que se reunió en Berlín el 25 de Diciembre de 1922.



paysans ukrainiens organisés dans le mouvement makhnoviste qui, entre 1918 et 1921, avaient mené la révolution à un degré élevé, expropriant la terre, créant des écoles libertaires et libérant les prisons. Selon Ferrario, « l'anarchisme en Ukraine n'était pas une utopie, les trois quarts de cette région ont été révolutionnés par le makhnovisme jusqu'à ce qu'eut lieu la répression bolchevique ». ^[23] Et d'autre part, il y eut les marins de Kronstadt, qui menèrent un soulèvement massif contre la dictature entre février et mars 1921, exigeant des soviets libres, la participation populaire du peuple et non pas des dirigeants bolcheviks de la capitale. ^[24] Dans les deux cas, les anarchistes furent brutalement écrasés, abattus et persécutés par l'Armée rouge.

Au Chili, ces événements furent bientôt connus, et permirent certainement une importante réaffirmation du rejet, qui était alors déjà largement répandu. En 1922, à Iquique, un groupe de militants de l'IWW fonda le Centre d'études sociales « Ukraine », un nom qui, clairement, faisait allusion aux événements de cette région, et un an plus tard, par ses tribunes périodiques habituelles, on put lire la condamnation : « L'armée rouge persécute, jusqu'à les exterminer, les communistes libertaires makhnovistes d'Ukraine ». ^[25]

Enfin, ce sont peut-être les mots de

[23] Ferrario, Juan Manuel, *La matanza de anarquistas en la Revolución Rusa*, Acción Directa Ediciones, 2007

[24] *Ibid.*

[25] Centro de Estudios sociales, « Luz y Acción », *Verba Roja*, 1923

Juan Pueblo (pseudonyme de Luis A. Trivino), qui expriment le mieux la déception de l'anarchisme chilien, par son ton mélancolique, sa naïveté et surtout sa colère :

« Une nouvelle et terrible déception nous blesse comme une dague dans le cœur : la révolution russe nous a été volée, c'est-à-dire qu'elle a été volée aux ouvriers et aux paysans russes. Les hommes politiques qui rôdaient au plus près du peuple, l'ont fasciné avec des drapeaux rouges. La révolution russe, cette grande épopée qui nous a remplis d'optimisme, nous a été volée ! » ^[26]

Comme nous pouvons le voir, les anarchistes chiliens, et probablement les libertaires de nombreuses régions, virent dans la Révolution d'octobre, l'horizon où l'idée brillait, triomphante. Ils crurent que la Russie était la première étape vers l'émancipation des travailleurs du monde entier. Mais malheureusement pour ses aspirations, ce qui naquit en Rus-

[26] Triviño, Luis A., *Arengas*, Editorial LUX, ¿ 1922 ?

sie fut la dernière forme possible de l'État : l'État bureaucratique, où la classe dirigeante, celle qui vit sa révolution triompher, était le parti bolchevik, et la classe dominée était toujours la même depuis toujours.

PAR MARIO ARAYA

Traduit de l'espagnol par R.B. ^[27]

[27] Source : www.metiendoruido.com/2013/08/el-impacto-de-la-revolucion-rusa-en-el-anarquismo-chileno-1918-1922/

Mario Araya est diplômé et professeur d'histoire, géographie et sciences sociales. Il travaille sur une thèse intitulée « Los Wobblies criollos : Fundación e ideología en la región chilena de Industrial Workers of the World – I.W.W (1919 – 1927) » (Les Wobblies créoles : fondation et idéologie des Industrial Workers of the World dans la région chilienne (1919-1927)). Ses thèmes de recherche sont liés aux I.W.W., à l'anarchisme et à la violence anticléricale. Il a été membre de l'équipe éditoriale de la revue *Acción Directa* et du journal anarchiste *El Surco* de Santiago du Chili. Il est actuellement professeur dans l'enseignement secondaire et étudiant à l'Université ARCIS. En outre, il est membre de l'équipe de travail des archives historiques « La Revuelta ».



1917 !

Les anarchistes italiens et la révolution russe

Ce fut réellement une « brève illusion » que celle des anarchistes concernant Octobre Rouge. Jusqu'à l'aube des années 1920, on peut dire que, pour ce qui concerne le mouvement ouvrier italien dans toutes ses composantes, ils étaient encore peu nombreux ceux qui avaient entrepris une critique sérieuse du bolchevisme. On peut citer à cet égard : le courant réformiste, minoritaire dans le PSI monopolisé par les maximalistes de Giacinto Menotti Serrati^[1] et sur le point de quitter le parti ; Pietro Nenni^[2], ré-

publicain (promoteur de l'Assemblée constituante démocratique, conçue comme une alternative aux Soviets) et, dans le milieu révolutionnaire, les anarchistes Errico Malatesta et Luigi Fabbri (favorables aux Soviets comme expression de la démocratie directe de base, mais opposés à la dictature du parti).

« (...) Nous nous gardons bien d'émettre un quelconque jugement sur leurs intentions, que nous croyons honnêtes. Mais nous constatons encore une fois la contradiction irréconciliable entre les principes idéaux du socialisme et la conquête du pouvoir politique [...] Si les rapports des journaux ne sont pas totalement mensongers, on répète à Petrograd l'erreur de la Commune de Paris contre la liberté de la presse, et l'erreur de la première révolution française, la persécution des révolutionnaires qui ne sont pas tout à fait d'accord avec le gouvernement... »^[3]

Le schéma d'interprétation adopté consiste à effectuer des comparaisons

entre le 1789 français et le 1917 russe, une révolution libérale-bourgeoise et une révolution socialiste populaire, dont on sauvegarde le caractère progressiste de la première phase.

Il s'agit en grande partie de voix isolées, et souvent pas écoutées. Avec la majorité de ses dirigeants, la masse laborieuse semblait plutôt suivre de manière compacte le mythe révolutionnaire bolchevik. La gauche marxiste et social-démocratique n'a jamais fait les comptes exacts et réels concernant le concept triomphant d'État-nation, qui a émergé de la guerre ; et elle n'abandonnera pas le nationalisme en faveur de l'internationalisme.

Le parallèle entre Lénine et Mussolini établi – presque en temps réel avec les événements – par les analyses de Georges Sorel, qui plus tard seront largement reprises par les politologues, est embarrassant à certains égards et curieux, au moins aux yeux des observateurs d'aujourd'hui. Les deux révolutions, celle de gauche et celle de droite, legs contradictoires de la conflagration européenne, mises en œuvre à la fois par des avant-gardes de militants et avec des méthodes élitistes et vio-

[1] Neutraliste pendant la Première Guerre mondiale, Giacinto Menotti Serrati fut l'éditeur de *l'Avanti !*, l'organe de presse du PSI, qu'il dirigea après l'exclusion de Mussolini en 1914. Il y publia le Manifeste de Zimmerwald malgré la censure et poussa le PSI à soutenir la révolution d'octobre. Il fut élu au comité exécutif de l'Internationale communiste lors de son second congrès en 1920, mais il s'opposa à la rupture avec les réformistes en 1921. Il anima dans le parti socialiste une fraction « maximaliste » qui fusionna en 1924 avec le Parti communiste dont il intégra le comité central. (N.D.T.)

[2] Pietro Nenni fut aux côtés de Mussolini favorable à l'intervention italienne pendant la Première Guerre mondiale mais se détourna du fascisme et adhéra au Parti socialiste italien en 1921. (N.D.T.)

[3] Luigi Fabbri, « I fatti di Russia », *L'Avvenire Anarchico*, 1918



lentes, auraient vu la prompte et symétrique transformation du mythe en religion d'État et le soudain passage au parti totalitaire, puis au despotisme institutionnalisé.

Pour ce qui concerne les anarchistes italiens, pendant l'année inoubliable de l'Octobre rouge, ils réaffirmèrent leur solidarité inconditionnelle avec la Russie insurgée, comme ils l'avaient déjà fait en 1905. En février 1917 arrivèrent de Moscou et de Saint-Petersbourg les premières nouvelles de la révolution victorieuse. Neuf ans plus tôt, la rédaction de *Il Libertario* avait organisé à Rapallo, le 12 avril 1908, un congrès national anarchiste « Pour la Révolution russe ». Le lien et la sympathie envers les anarchistes russes avaient toujours été forts – il suffit de citer Bakounine et Kropotkine –, ainsi qu'envers le mouvement populiste. Ne pouvant certainement pas prévoir l'étouffement par les bolcheviks de toute instance socialiste libertaire et la dégradation bureaucratique conséquente, les anarchistes italiens, en même temps que de nombreux jeunes socialistes, glorifièrent en 1917 Lénine et la révolution.

Un Camillo Berneri, à peine plus âgé qu'un adolescent, vingt ans avant de tomber à Barcelone victime du stalinisme, écrivit même dans *Guerra di Classe* (6 octobre 1917) un article à la gloire de Lénine, avec le titre énigmatique: « Avec Kerensky ou Lénine ? » L'enthousiasme pour la révolution russe, bien que seulement au début, se manifesta également de l'autre côté, à savoir dans le camp de l'interventionnisme où on pensait que la Russie resterait engagée militairement contre

l'Allemagne. Le « socialiste » Mussolini avait en effet écrit : « Cette fois, la révolution avait des muscles. Elle devait vaincre et elle a triomphé en se propageant des rives de la Neva à la cité sainte du Kremlin ; elle a complètement triomphé. Journées historiques qui commencent une ère nouvelle » (*Il Popolo d'Italia*, 17 mai 1917).

Pour dissiper tout doute et réaffirmer le « Non » à la guerre, une délégation russe intervint en Italie ; et à cette occasion eurent lieu partout des arrêts de travail et des rassemblements avec des milliers de participants. « Les délégués russes – témoigna Armando Borghi – en restèrent stupéfaits, je me souviens les avoir surpris avec des larmes aux yeux lors du meeting de Florence. Nous sommes venus découvrir la révolution en Italie, disait Goldenberg, chef de la mission russe, lors du grand meeting qui eut lieu à la Maison du Peuple de Rifredi. »

Le 15 avril 1917 se tint à Florence une réunion nationale clandestine. Y étaient représentés l'Union syndicale italienne avec son secrétaire général Borghi et le Comité d'action internationaliste anarchiste ; parmi les délégués se trouvaient Pasquale Binazzi, Temistocle Monticelli, Virgilio Mazzoni, Torquato Gobbi et d'autres. Selon des sources policières étrangement bien informées, lors de cette réunion il fut décidé d'imprimer un manifeste « en direction du peuple russe en révolution », de mettre sur pied un plan d'insurrection dès que la révolte aurait éclaté en Allemagne ; il fut également établi, en raison de la censure de la correspondance, de confier la transmission des nouvelles

aux militants anarchistes de confiance du syndicat des cheminots. La possession par la police de tous ces renseignements et le fait que Binazzi, arrivé à La Spezia au retour de Florence ait été perquisitionné (mais on ne trouva rien sur lui), prouve certainement l'existence d'un espion en contact avec les participants à la réunion.

L'enthousiasme pour la Révolution russe – qui n'était pas encore identifiée à l'orthodoxie marxiste, alors inconnue – fut tel que le Comité d'action internationaliste donna son adhésion à la Conférence internationale de Stockholm convoquée par le « Comité des ouvriers et des soldats de Petrograd », proposant de nommer trois représentants choisis entre Errico Malatesta, Luigi Molinari, Pasquale Binazzi, Luigi Bertoni, Virgilio Mazzoni. Luigi Fabbri, Nella Giacomelli et Guglielmo Boldrini se montrèrent sceptiques et exprimèrent de vives réserves sur l'éventuelle participation d'anarchistes à la conférence suédoise convoquée par les « soviets ». Il est à noter, cependant, que l'initiative, bien qu'elle eut suscité un considérable débat dans les rangs du mouvement ouvrier et socialiste européen, n'eut jamais de réalisation.

En cette même année 1917, le mécontentement populaire en Italie contre la guerre, avec ses conséquences de deuils et de misère, se fit encore plus sentir. Les événements de Turin furent mémorables lorsque, du 22 au 26 août, la population se révolta et fraternisa avec des unités militaires qui avaient déposé leurs armes. Au cours de la grève eurent lieu de violents affront-



tements armés entre la police et les manifestants. Le bilan fut tragique : cinquante morts et deux cents blessés parmi les participants aux manifestations, dix morts et trente blessés parmi les forces de l'ordre, en plus de huit cents ouvriers arrêtés. Les mouvements de Turin – comme l'écrivit plus tard le futur dirigeant communiste Palmiro Togliatti – avaient été préparés par les anarchistes et par des éléments de la gauche du PSI.

Dans le sillage de toute cette agitation insurrectionnelle et avec le renforcement du mythe bolchevik et internationaliste, on assistait, en lien avec l'état de guerre, à une reprise de l'organisation territoriale libertaire. Dans les premiers mois de l'année s'étaient tenues des conférences à caractère régional en Émilie-Romagne, en Lombardie, dans les Pouilles, en Ombrie et dans les Marches. Comme à Turin, dans beaucoup d'autres parties de l'Italie fut réalisée une importante alliance, et souvent l'unité d'action entre anarchistes et syndicalistes avec le reste de la gauche révolutionnaire, en particulier avec les membres de la Fédération de la jeunesse socialiste, avant tout au nom de l'anti-militarisme et de l'opposition à la guerre, et puis aussi pour la sympathie partagée concernant les événements russes.

Des oppositions persistaient en revanche avec les républicains qui étaient en grande partie passés à l'interventionnisme. Le phénomène unitaire se manifestait principalement par son incontestable caractère générationnel. Presque partout en Italie se formèrent des groupes de jeunes, à composition

« mixte », qui souvent s'organisaient à travers les différentes activités de propagande, les initiatives publiques, la collaboration éditoriale avec la presse anarchiste, en particulier avec les feuilles hebdomadaires alors les plus importantes au niveau national : *Il Libertario* de La Spezia et *L'Avvenire anarchico* de Pise.

A Florence se tint une conférence nationale clandestine de la gauche socialiste à laquelle participèrent également des délégués anarchistes. Un projet de publication, conçu par Berneri – à l'époque étudiant en philosophie et élève de Gaetano Salvemini – pour un journal au titre évocateur *La Giovane Internazionale* (*La jeune Internationale*) n'aboutit pas. Les relations avec les socialistes s'intensifièrent en cette période, également du fait d'un certain intérêt montré par les anarchistes envers les propositions d'« abstentionnisme » politique préconisées par les adeptes d'Amadeo Bordiga, rédacteur en chef du *Soviet* de Naples. Avec l'évolution, en 1917, du pacifisme international vers un internationalisme révolutionnaire plus approprié, le processus de diversification et de détachement par rapport au gradualisme socialiste qui jusque-là avait dominé de manière presque incontestée, trouvait une plate-forme organisationnelle dans les groupes anarchistes.

Dans le camp ouvrier, furent particulièrement importants le rôle de l'USI, scission syndicaliste révolutionnaire issue de la Confédération générale du travail [*Confederazione Generale del Lavoro*], surtout dans les secteurs de

la métallurgie et des mines et qui ont eu des conquêtes importantes dans le domaine juridique menées par la mobilisation industrielle, et du *Sindacato Ferrovieri Italiani* [syndicat des cheminots italiens] dirigé par des anarchistes. Et c'est ce même syndicat des cheminots qui, lors de son huitième congrès national, avait décidé à l'unanimité, à huis clos et sur la proposition de Augusto Castrucci, l'appel à une éventuelle grève révolutionnaire, sous certaines conditions, cependant.

« Le Comité central du syndicat des travailleurs du rail devra attendre l'appel à la grève du PSI, de la CGdL et de l'USI. A cette condition cependant : que ces trois organisations s'emploient à mettre en œuvre la grève non pas sous la forme d'une simple protestation, mais avec l'objectif précis d'une grève révolutionnaire »^[4]

Consciente de l'expérience négative et de l'échec de la Semaine Rouge de 1914, pour cette fois le SFI décida prudemment d'attendre – mais en vain – la participation officielle et directe des organisations ouvrières à une grève insurrectionnelle qui serait le prélude à la Révolution.

Une fois la guerre terminée, le regard des anarchistes italiens resta tourné vers l'Orient, avec encore quelque espoir. Lors du congrès de fondation de l'Union communiste anarchiste italienne, tenu à Florence en avril 1919, fut approuvée une motion chargée d'espoir :

[4] Rapport du Congrès SFI tenu à huis clos



« Les anarchistes réunis en congrès, face à la convocation par le soviét de Moscou du congrès pour la constitution d'une Troisième internationale révolutionnaire, dans le but principal de faire revivre dans cette instance, si elle est vraiment socialiste et insurrectionnelle, les principes affirmés par la Première internationale qui, en Italie, fut explicitement bakouninienne et anarchiste, bien que, peut-être à cause de la censure, ils ne soient pas cités dans la circulaire de convocation en question(...), mandatent le Comité de l'UAI pour qu'il se mette en relation, de la manière indiquée dans la présente discussion, avec les promoteurs de ce Congrès pour y faire admettre leur représentation afin qu'elle y soutienne les revendications extrêmes de l'anarchisme »^[5]

Alors que le fascisme italien frappait déjà à la porte, Errico Malatesta, dans un article consacré à la relation avec les communistes, dépeint ainsi la situation créée dans le mouvement ouvrier international :

« (...) Il est étrange de parler de front unique et de solidarité révolutionnaire quand ceux qui ont rendu des services signalés à la révolution et qui, pour la révolution, sont toujours prêts à se battre, sont maintenus en prison comme contre-révolutionnaires »^[6]

À la fin des années vingt, la critique libertaire contre le régime soviétique se fit encore plus déterminée et généralisée. Et on dénonça avec vigueur la

continuité du stalinisme avec la précédente gestion léninienne du Parti et de l'État, la dégénérescence inéluctable de la prétendue dictature du prolétariat en une tyrannie personnelle et féroce. On met en évidence le thème des coûts humains incalculables consécutifs à la collectivisation forcée des campagnes, à la consolidation de la bureaucratie d'État et à la formation d'une nouvelle classe dominante inédite ; enfin, on dénonça la supercherie représentée par l'identification mystificatrice de l'URSS avec le mouvement ouvrier international.

Avec 1917, la Révolution s'était affirmée avec l'assaut du Palais d'Hiver et la saisie symbolique et effective du pouvoir par une poignée de bolcheviks. Ce fut une « guerre de mouvement » à laquelle se serait associée, en Occident, la fameuse « guerre de position » héritée des stratégies militaires pensées par Antonio Gramsci. Toujours purement une question de pouvoir.

Pour Luigi Fabbri au contraire, « Soviét et dictature ne sont pas la même chose, l'un est à l'opposé de l'autre... ». Il est donc nécessaire d'attribuer aux anarchistes un rôle central dans la lutte contre les bolcheviks. Ils se dépensèrent au maximum pour maintenir l'autonomie sociale et politique des conseils et des comités d'usine, bien qu'ils subirent la fascination initiale d'un slogan tel que celui lancé par Lénine : Tout le pouvoir aux Soviets ! Cela pendant quatre années intenses, jusqu'à la répression sanglante de Kronstadt de 1921.

Considéré à notre époque, le jugement des anarchistes italiens sur la

Révolution russe a parfois reproduit les mythes et les désillusions qui ont résulté des nombreuses défaites subies au cours du XX^e siècle. Même en 1936-1939, la guerre d'Espagne s'était présentée comme un nouvel espoir transformé en tragédie, une véritable rupture finale dans un parcours chaotique, conclusion d'un long rêve. Selon Giampietro Berti (1998) – une interprétation cependant très discutée :

« dans la révolution russe, il est possible de constater pour la première fois les délétères effets pratiques subis par l'anarchisme en raison de sa complète transformation du politique en éthique ».^[7]

PAR GIORGIO SACCHETTI, *Italie*

Traduit de l'italien par R.B.

[7] La citation exacte de Giampietro Berti est la suivante: « nella rivoluzione russa è possibile constatare per la prima volta i deleteri effetti pratici scontati dall'anarchismo a causa del suo completo risvolgimento della politica nell'etica ».

Giorgio Sacchetti est diplômé de sciences politiques à Florence en 1983 avec une thèse sur l'anarchisme. Il est titulaire d'un doctorat en histoire du mouvement syndical. Il est également directeur de la Rivista Storica dell'Anarchismo, rédacteur de *Germinal*, revista de estudios libertarios (Espagne) et de *Dissidences* (France), il a publié des essais et monographies sur différents sujets de recherche, parmi lesquels l'histoire sociale et politique du XVIII^e et du XIX^e siècle, sur le syndicalisme révolutionnaire, l'antifascisme et l'anarchisme.

[5] *Il Libertario*, 17 avril 1919

[6] *Umanità Nova*, 16 mai 1922



La révolution russe et le mouvement libertaire espagnol : un amour impossible

Fondée en 1910, la Confédération nationale du travail (CNT) a été l'une des organisations anarcho-syndicalistes d'importance et d'influence majeures de l'histoire contemporaine. Réunissant les différents courants du mouvement libertaire espagnol, la CNT symbolisa l'intransigeance révolutionnaire contre l'État et le capital.

Résultat de la confluence des idées anarchistes introduites dans la péninsule par un émissaire de Bakounine, Giuseppe Fanelli, et de la longue tradition d'associations communales et de coutumes collectives qui ont été enracinées dans l'histoire espagnole, la centrale anarcho-syndicaliste a eu le privilège de mettre en œuvre en 1936 le processus de transformation le plus profond et le plus radical mené par la classe ouvrière. Et ce processus n'eut rien à voir avec la spontanéité, l'improvisation et l'arbitraire : il résulta de décennies de préparation, d'organisation, de combats et de culture fondées sur la solidarité et l'entraide.

Les formes de lutte adoptées par la CNT correspondaient à une identité forgée au cours des siècles dans la péninsule, ainsi qu'aux postulats de la Première Internationale, selon lesquels l'émancipation des travailleurs devait être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Avec une implantation dans tout le pays, mais avec son centre de gravité en Catalogne, l'histoire de la CNT depuis sa création a été marquée par l'illégalité, la clandestinité et la répression étatique et patronale, de sorte que, entre 1911 et 1916, elle fut déclarée illégale

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant qu'un an plus tard, en 1917, les nouvelles de la révolution ouvrière dans le plus grand pays d'Europe aient provoqué un grand enthousiasme au sein du mouvement libertaire espagnol. La chute du tsar et la poussée populaire de février 1917 furent interprétées comme un signal clair que la révolution prolétarienne

était non seulement faisable, mais qu'elle se trouvait juste au coin de la rue.

À une époque où les communications étaient lentes, et dans la chaleur de la révolution, les événements d'octobre laissaient présumer la fin de l'insurrection de février, le coup final porté à l'obscurantisme et au pouvoir autocratique des élites russes. Fondée sur le slogan ambigu de « Tout le pouvoir aux soviets », et sans que leur fût parvenu l'écho des critiques d'Emma Goldman, de Rocker, de Kropotkine ou de Voline sur la nature réellement totalitaire du régime soviétique, les anarchistes espagnols applaudirent avec enthousiasme la nouvelle « patrie des travailleurs ».

En 1919, la CNT tint au Teatro de la Comedia de Madrid son premier congrès national. L'un des points les plus importants de l'ordre du jour était la discussion sur l'adhésion à la Troisième Internationale, l'Internationale Rouge. Faute d'informations fiables



sur les mesures réelles qui avaient été prises en Russie soviétique, les délégués de la CNT exprimèrent une volonté générale de se joindre à l'Internationale proposée par les bolcheviks, avec des exceptions notables comme Eleuterio Quintanilla, rebuté par le « centralisme démocratique » léniniste et la fusion du Parti communiste avec l'État, et du prudent Salvador Seguí, qui proposa un délai afin de recueillir des informations plus précises sur ce qui se passait réellement en Union soviétique. Dans tous les cas, en dépit d'une sympathie générale pour la cause bolchevique, le Congrès de la Comedia décida d'envoyer une délégation afin qu'elle observe sur le terrain le processus soviétique. En raison de l'impossibilité d'Eleuterio Quintanilla et de Pedro Vallina de se rendre en Russie, il fut convenu que ce serait Eusebio Carbó et Slavador Quemades qui constitueraient la délégation de la CNT. Les circonstances du contexte international turbulent firent que ce fut Ángel Pestaña qui finalement se déplaça à Moscou, à la place de Carbo et Quemades, qui avaient tous les deux été arrêtés.

Pestaña^[1] arriva en Russie à la fin du mois de juin 1920, il y fut reçu chaleureusement par les hiérarques bolcheviks, étant même invité à rejoindre le Comité exécutif de la Troisième Internationale. Cependant, pour un militant formé dans la tradition assembléiste de l'anarchisme espagnol, les procédures adoptées lors du deuxième congrès de la Troisième Internationale

[1] Voir l'article qui lui est consacré (N.D.L.R.)

- qui accordaient des privilèges de parole aux hauts dirigeants du parti et octroyaient des pouvoirs de décision aux membres de la présidence - comme la situation du peuple russe, lui apparurent décevants et suspects.

Pendant son séjour en Russie, Pestaña n'hésita pas à exprimer son scepticisme quant à la centralisation politique et l'omnipotence du Parti. Cependant, en tant que délégué il contrevint aux décisions prises par la CNT, qui stipulaient son adhésion provisoire à la Troisième Internationale. Malgré les tentatives des bolcheviks pour attirer la sympathie de la CNT et persuader Pestaña de jeter les bases du Parti communiste espagnol, le fait est qu'ils ne réussirent pas à empêcher que son rapport final lucide reflète la dérive autoritaire du régime bolchevique et la calamiteuse situation des travailleurs.

Embarqué sur le chemin du retour vers l'Espagne, Pestaña fut arrêté en Italie ; de retour dans la Péninsule, il passa un temps en prison à Barcelone, où il rédigea un rapport dans lequel il mettait en garde au sujet de la vraie réalité de la Révolution.

En avril 1921, un plénum de la CNT tenu à Barcelone décida d'envoyer une deuxième délégation à Moscou, composée de Andreu Nin et Joaquín Ibáñez, deux militants formés au marxisme et qui en étaient venus à occuper des postes de responsabilité dans l'organisation, décimée par les offensives répressives de l'État espagnol ; puis, craignant que les deux premiers soient trop indulgents avec le régime russe, on leur joignit le libertaire français Gaston Leval. En juin, la délégation débarqua à Moscou,

et immédiatement les désaccords surgirent entre ses membres. Nin montra une fascination croissante pour la Révolution ; il se fixa à Moscou, où il travailla sous les ordres de Boukharine et fut le secrétaire personnel de Trotsky. Pendant ce temps, Leval contacta, comme l'avait fait avant lui Pestaña, la direction du Parti communiste russe et des militants comme Victor Serge, qui connaissaient bien l'univers anarcho-syndicaliste de Barcelone. Il contacta des officiers supérieurs de l'Armée rouge et de la Tcheka, et prit un intérêt particulier à connaître personnellement, sur le terrain, la réalité du nouveau régime en visitant les lieux de travail et les écoles. Lors de ses visites, Leval prit connaissance de l'emprisonnement de plusieurs militants anarchistes, parmi lesquels Voline et Maximov, et après avoir obtenu une entrevue avec Lénine, arracha la promesse qu'ils seraient libérés.

Même si leur libération se fit attendre, ils sortirent finalement de prison et furent condamnés à l'exil, d'où ils firent connaître un visage moins aimable du régime russe que celui qui avait été diffusé par ses propagandistes. La confirmation du massacre de Kronstadt et de la répression des anarchistes russes finit par détruire toute illusion sur le caractère émancipateur de l'État soviétique.

Les sombres impressions de Leval confirmèrent ce qu'avait avancé Pestaña l'année précédente et contribuèrent à ce que lors du plénum de Saragosse en 1922, la CNT révoque son adhésion provisoire à la Troisième In-



ternationale et participe à la reconstruction de l'Association internationale des travailleurs (AIT), réalisée à la fin de 1922 et au début de 1923.

En fait, ce qui différençait le régime soviétique et les libertaires espagnols était un véritable abîme. L'existence d'une avant-garde révolutionnaire qui guidait avec une main de fer un parti qui avait fusionné avec l'État choquait frontalement les principes anti-étatistes et fédéralistes de l'anarchisme. Dès le premier moment, et bien avant l'avènement de Staline, les bolcheviks suivirent à la lettre les exigences organisationnelles que Lénine avait établies dans *Que faire ?*, un programme qui condensait dans une large mesure le totalitarisme contemporain.

Il était tout simplement inimaginable que la rigidité hiérarchique de la prise de décisions qui descendaient de la tête du parti jusqu'au dernier travailleur, l'existence d'une police politique implacable envers toute dissidence, ainsi qu'une organisation économique orientée vers un développement industriel frénétique qui dévorait des millions de vies, puisse susciter le soutien et la solidarité des libertaires espagnols.

Au cours du processus révolutionnaire espagnol de 1936, les communistes soviétiques et espagnols confirmèrent que la Révolution russe n'avait pas engendré un système socialiste, ni une patrie des travailleurs, mais un État terroriste et totalitaire.

PAR MICHEL SUÁREZ,

Traduit de l'espagnol par R.B.



Michel Suárez est docteur en Histoire contemporaine, éditeur de la revue *Maldita Máquina. Cuadernos de crítica social*, et auteur de *Considerações Críticas sobre a Revolução española, 1936-1937*.



Le mouvement anarchiste britannique et la Révolution russe

L'extrême gauche et les anarchistes britanniques ont accueilli avec enthousiasme la Révolution d'octobre 1917. En fait, les reportages parus dans la presse en Europe occidentale en faisaient souvent une révolution anarchiste. En conséquence, il y eut confusion sur la vraie nature de cet événement. Le slogan bolchevique « Tout le pouvoir aux Soviets » a été pris à la lettre, mais l'un des premiers à critiquer la Révolution d'octobre fut l'anarchiste sourd-muet Leonard Motler dans le journal qu'il a contribué à publier, le mensuel anarchiste *Satire*. Il écrivit en décembre 1917 que « la Révolution russe est en train d'aller de travers. Ces petites choses se produisent quand les gens permettent à de nouveaux dirigeants de se présenter comme leurs sauveurs, au lieu de se sauver en dirigeant le pays par eux-mêmes ».

Cependant, la grande majorité de la gauche révolutionnaire en Grande-Bretagne, les communistes anti-parlementaires, les syndicalistes

révolutionnaires et les anarchistes ont interprété la Révolution russe dans un sens soviétiste ou conseiliste jusqu'à ce que de nouvelles informations aient commencé à filtrer en 1920. C'est alors que des doutes ont commencé à émerger.

L'anarchiste Guy Aldred publiait le journal *The Spur*^[1]. Ce n'était pas la voix d'une organisation particulière, mais il exprimait les vues de divers groupes révolutionnaires en Grande-Bretagne. Le plus important d'entre eux était le Groupe anarchiste de Glasgow (GAG) dont on pourrait tracer les origines à une série de groupes de propagande dès les années 1890.

En 1920, le GAG changea de nom pour devenir le Groupe Communiste de Glasgow afin de montrer sa solidarité avec ce qu'il entendait comme étant la Révolution russe et comme un gage d'unité avec des évolutions similaires

apparues au sein d'autres groupes révolutionnaires en Grande-Bretagne. Cependant, comme nous le verrons, il eut bientôt des doutes à propos de la tactique que Lénine et les bolcheviks essayaient d'imposer au mouvement révolutionnaire d'Europe occidentale. Une autre organisation importante était la Workers Socialist Federation (WSF) basée principalement à Londres, qui était issue de l'activité des suffragettes autour de la East London Federation of Suffragettes^[2] dirigée par Sylvia Pankhurst. En 1916, le nom fut changé en Workers Suffrage Federation^[3], puis en Workers Socialist Federation^[4].

Elle développa une ligne anti-parlementaire, et regroupait beaucoup de syndicalistes révolutionnaires, d'anarchistes et de communistes anti-parlementaires. Son journal était *The Workers Dreadnought*. En effet, le précité Leonard Motler était l'un

[2] Fédération des suffragettes de Londres-Est (N.D.T)

[3] Fédération du suffrage ouvrier (N.D.T)

[4] Fédération ouvrière socialiste (N.D.T)

[1] Léperon, l'aiguillon. (NdT)



de ceux qui écrivaient pour le *Dreadnought*. Un autre anarchiste associé au *Workers Dreadnought* et à la FSM était l'anarchiste italien Silvio Corio, qui devint le compagnon de longue date de Sylvia Pankhurst. Il y eut encore un autre libertaire, le chaudronnier Harry Pollitt, alors étroitement associé au vétéran anarchiste James Tochatti. Pollitt devait devenir l'un des chefs historiques du Parti communiste britannique (!)

Comme le GAG, la WSF a d'abord soutenu les bolcheviks. Il y avait cependant des différences entre l'approche du GAG et de *The Spur* d'une part, et celle de la WSF de l'autre. Les premiers virent la Révolution d'octobre comme le début d'une révolution mondiale, alors que la WSF la voyait comme une chance de mettre fin à la guerre et de lutter contre l'intervention des puissances alliées.

Le WSF croyait fermement que les travailleurs contrôlaient la Russie par l'intermédiaire des soviets ou conseils ouvriers. Toutefois, dans la phase initiale, les travailleurs devraient exercer une dictature du prolétariat, un point de vue partagé par Aldred et *The Spur*. En fait, Aldred alla plus loin en disant : « Les anarchistes qui s'opposent à la dictature du prolétariat comme mesure transitoire sont dangereusement près de soutenir la cause des réactionnaires, quoique leurs motifs puissent être des plus élevés. Croyant à la lutte des classes, je ne partage pas leur engouement pour la liberté abstraite aux dépens de la vraie liberté sociale. »

Cependant, en 1921, Pankhurst et le WSF avaient changé de musique. Écrivant dans le *Dreadnought* en septembre 1921, Pankhurst fit remarquer la « dérive vers la droite de la Russie soviétique, qui a permis la réintroduction de nombreuses caractéristiques du capitalisme ». Pankhurst nota également « de fortes divergences d'opinion chez les communistes russes et dans toute l'Internationale communiste quant à la mesure dans laquelle une telle rétrogression pouvait être tolérée ».

L'année suivante, Pankhurst faisait valoir qu'il existait un antagonisme entre les travailleurs et les administrateurs industriels. En juillet 1923, elle écrivit que « le terme de "dictature du prolétariat" a été utilisé pour justifier la dictature d'une clique de fonctionnaires sur les membres de leur propre parti et sur le peuple en général ». Le *Workers Dreadnought* commença à publier des appels venant d'anarchistes dans les prisons bolcheviques.

Par ailleurs, *Freedom*, le journal anarchiste qui avait été fondé par Kropotkine en 1888, publia assez rapidement des critiques de la Révolution russe. A partir de 1919 il relaie des appels des anarchistes russes emprisonnés. En janvier 1922, il publia une lettre d'Emma Goldman et d'Alexander Berkman sur le sort réservé aux anarchistes russes et sur la façon dont le régime communiste les décrivait comme des « bandits ». En avril de la même année *Freedom* publia « Sur les mensonges bolcheviques et sur les anarchistes russes », qui

traitait principalement des makhnovistes, que Berkman défendait longuement.

Tom Keell et W.C. Owen, deux rédacteurs de *Freedom*, ainsi que Sylvia Pankhurst, prirent la parole le 27 juillet 1923 lors d'un meeting tenu à Londres pour défendre Makhno. La réunion adopta une résolution unanime, protestant contre l'emprisonnement et le procès de Makhno en Pologne. *Freedom* fit un compte rendu du meeting et écrivit : « Nous espérons que la publicité donnée à l'affaire retiendra les mains meurtrières des réactionnaires qui cherchent à se venger de ce vaillant combattant pour la liberté des travailleurs et des paysans de l'Ukraine. »

Cependant, la diffusion de *Freedom* était faible et le mouvement anarchiste en Grande-Bretagne était en déclin. Aldred n'aidait pas beaucoup, qui continuait à adopter une approche sans critique de la Russie, longtemps après que les autres anarchistes aient compris la sinistre vérité.

En 1923 Aldred critiqua un article d'Owen dans *Freedom* et remit en question sa crédibilité révolutionnaire (Owen avait pris part à la Révolution mexicaine). Dans son nouveau journal *La Commune*, Aldred attaqua Emma Goldman en décembre 1924 en disant que ses critiques contre les bolcheviks ne différaient pas de la propagande blanche. Il alla plus loin en avril 1925 en la décrivant comme une « gale révolutionnaire » et « ex-anarchiste » qui devait être «



boycottée et condamnée par chaque ouvrier pour ses associations infâmes. Elle est une traîtresse à la lutte du Travail qui devrait être "virée" avec enthousiasme de toute assemblée prolétarienne ».

En novembre 1920 il publia une lettre de l'ex-anarchiste et pro-bolchevik Robert Minor sur les anarchistes, avec l'insinuation que le refus des makhnovistes d'aller sur le front polonais aurait pu conduire à la défaite de l'Armée Rouge par les Polonais. En juin 1924, Aldred attaqua Makhno en écrivant qu'il « prouve son héroïsme révolutionnaire aujourd'hui en servant comme général chez les gardes-blancs polonais, un outil de la réaction française ». Il fut répondu à cela dans l'édition de juillet-août de *Freedom*. Emma Goldman avait été contactée à Berlin à propos de cette insinuation et elle aurait dit: « En ce qui concerne Makhno qui serait au service des garde-blancs polonais ou de la réaction française, tout cela est une répétition des diffamations scandaleuses répandues par Moscou... Sa totale honnêteté et son zèle révolutionnaire sont au-delà de telles diffamations répétées par Guy Aldred. »

Au moins, Aldred publia des lettres et des communiqués d'anarchistes russes au sujet de leur situation difficile, mais resta sceptique, écrivant : « Nous voulons la vérité. L'appel à "sauvegarder la révolution" peut être utilisé comme excuse pour la tyrannie. Le slogan "anarchisme et liberté" peut cacher une conspiration contre-révolutionnaire. Nous voulons passer outre les phrases et en venir

aux faits ». Aldred avait également publié une série d'articles de l'anarchiste autrichien Rudolf Grossmann (Pierre Ramus) en septembre 1919, s'attaquant au régime communiste russe, bien que lui et ses associés traitaient ces articles avec incrédulité.

Par un revirement typique, Aldred changea radicalement d'avis en novembre 1925. Écrivant sur le huitième anniversaire de la Révolution, Aldred parla de « nos camarades pourrissant dans les prisons soviétiques » et de « nos camarades persécutés en Russie ». Si Aldred et son groupe avaient finalement compris la véritable nature du système soviétique, avec l'accumulation de preuves de la persécution des opposants aux communistes et de la nature réelle des conditions ouvrières et paysannes, c'était plus que ce qu'on pouvait dire du vétéran anarchiste Fred Charles.

Membre de la Ligue socialiste aux côtés de William Morris dans les années 1880, Charles avait été, au cours des années, impliqué dans pratiquement toutes les activités des mouvements socialistes, anarchistes et ouvriers. Ce fut dès le début un partisan dépourvu de sens critique des bolcheviks et il écrivit des pages en leur faveur dans *Freedom*. Il conserva ces illusions jusqu'à la fin. Il se rendit en Russie en tant que délégué de la colonie de Whiteway, dans le Gloucestershire, où il avait pris sa retraite dans les années 1920. (La colonie de Whiteway avait été créée par des Tolstoïens, et beaucoup d'anarchistes s'y étaient

installés.) Il revint en chantant les louanges de l'Union soviétique. Ainsi, un homme qui continuait à se décrire comme un anarchiste communiste a-t-il pu déclarer lors d'une réunion à Whiteway que « pendant toute ma vie j'ai rêvé de ce que notre terre pourrait devenir, ce que l'avenir pourrait être, et maintenant j'en ai vu le début en Russie soviétique et je suis content de partir. » Il devait conserver ces illusions jusqu'à sa mort en 1934.

La formation du Parti communiste de Grande-Bretagne en 1920 a attiré de nombreux anarchistes et syndicalistes révolutionnaires comme Pollitt, Willie Gallagher, Henry Sara et Robert Selkirk. Si Pankhurst et son groupe rejoignirent ce nouveau Parti, ils se trouvèrent bientôt en difficulté en raison de leur anti-parlementarisme continu qui s'opposait à la politique de Lénine sur l'utilisation obligatoire du parlement et sur le soutien au Parti travailliste ! Elle refusa de céder le contrôle du *Workers Dreadnought* et fut expulsée en 1921. Elle créa ensuite l'éphémère Communist Workers Party^[5] qui adopta une ligne communiste de conseils.

A cause de son anti-parlementarisme, Aldred refusa de rejoindre le Parti communiste. Il se trouvait donc dans la situation particulière de soutenir l'Union soviétique tout en s'opposant à la position de Lénine sur le Parlement et le Parti travailliste. En conséquence, la Fédération Commu-

[5] Parti Communiste des Travailleurs



niste Anti-Parlementaire^[6] fut créée à Pâques 1921, bien qu'elle ne se soit jamais vraiment étendue en dehors de l'Écosse. Aldred quitta l'APCF en 1933. À bien des égards, l'APCF était une alliance instable de ceux qui acceptaient les vues anarchistes communistes avec ceux qui adoptaient une position communiste de conseils. Aldred et Cie continuèrent de se faire des illusions sur la Révolution russe jusqu'en 1924, flirtant pendant un certain temps avec le trotskisme nouvellement apparu et lançant des attaques contre des individus et des groupes anarchistes. Comme l'a fait remarquer un membre de l'APCF de Leicester dans une lettre adressée au rédacteur en chef de *Freedom* en 1924, Aldred « courait avec le communisme et chassait avec l'anarchisme ».^[7] Les éléments anarchistes au sein de l'APCF devaient être renforcés et encouragés par la Révolution espagnole, mais c'est une autre histoire.

Les révolutionnaires en Grande-Bretagne fondaient leurs positions sur des informations provenant soit de sources bolcheviques, soit de sources blanches ; très peu d'informations provenant d'autres sources étaient accessibles. Les bolcheviks ont pu, grâce au succès apparent de la Révolution russe et grâce aux groupes révolutionnaires britanniques qu'ils finançaient, transformer un mouvement qui était opposé de manière

virulente au Parti travailliste et à l'utilisation du Parlement, en son opposé. Le résultat de cela, le Parti communiste de Grande-Bretagne, devint de plus en plus bolchevisé. Le développement d'un véritable mouvement révolutionnaire en Grande-Bretagne a été reporté pendant de nombreuses décennies et nous en subissons encore les conséquences en Grande-Bretagne aujourd'hui.

PAR NICK HEATH

Traduit de l'anglais par R.B.

Sources :

- Jones, Bob. *Left-Wing Communism in Britain 1917-1921*
- Shipway, Mark. *Anti-Parliamentary Communism: The movement for workers councils in Britain*
- Wildcat. *Class War on The Home Front revolutionary opposition to the Second World War : the Anti-Parliamentary Communist Federation*
- *Makhno and the British Anarchist Movement* : www.geocities.ws/ruskinite/MAKHNO5.htm

Nick Heath est devenu anarchiste en 1966 en lisant des livres sur l'anarchisme à la bibliothèque publique. Il contribua à créer un groupe anarchiste à Brighton de 1966 à 1972 et alla à Paris pendant un an, au début des années 70. Il participa au mouvement anarchiste dans la capitale. Il est maintenant membre de la Fédération anarchiste britannique. Il a écrit de nombreux articles biographiques sur des anarchistes ainsi que des articles sur la Révolution hongroise, les Makhnovistes, etc.

[6] Anti-Parliamentary Communist Federation (APCF)

[7] Il s'agit d'un détournement d'un proverbe anglais, « run with the hare and hunt with the hounds » (cours avec le lièvre et chasse avec les chiens) qui signifie : soutenir les deux côtés dans une controverse.



Nestor Makhno, paysan d'Ukraine

Film documentaire d'Hélène Châtelain

Entretien de 1996, propos recueillis par Christiane Passevant

Réalisatrice, écrivaine, scénariste, comédienne de théâtre, metteuse en scène, traductrice, notamment de Tchekov, Hélène Châtelain est l'auteure du film *Makhno, paysan d'Ukraine* qui vise à comprendre l'occultation officielle par la production cinématographique. Un travail d'investigation sur la manipulation de l'image utilisée par les autorités soviétiques pour construire une histoire officielle et façonner la mémoire collective.

Révolutionnaire et paysan, Nestor Makhno est à l'origine du mouvement émancipateur libertaire en Ukraine de 1917 à 1921. Né à Goulaï-Polié, il prend part très jeune à la révolution de 1905 et est arrêté en 1908.^[1] Libéré

[1] Paysan, puis ouvrier, Makhno s'est engagé très jeune dans la révolution (1905). Les manifestations sont interdites et il est recherché par la police. En 1907, il rencontre Voline. Arrêté en 1908, il échappe à la peine capitale en raison de sa jeunesse et est condamné à la prison à vie. Il est libéré en 1917, à 28 ans.

en 1917, il retourne dans sa ville où il participe à l'organisation des paysans et des ouvriers : les terres des grands propriétaires sont distribuées aux paysans pauvres et les ouvriers gèrent les usines. En 1918, lorsque les Soviétiques abandonnent l'Ukraine, le mouvement makhnoviste prend les armes. Makhno est une légende controversée par les historiens officiels et par les autorités soviétiques qui en ont fait une caricature de la perversion. L'État ne pouvait que condamner celui qui déclara : « la liberté ne peut passer par la soumission du peuple. »

Diffusé en 1996, le film documentaire d'Hélène Châtelain^[2], *Makhno, paysan*

[2] La filmographie d'Hélène Châtelain est importante. On peut citer, entre autres réalisations, *Les Prisons aussi* (1973), *Le Lion, sa cage et ses ailes* (1975), *La première lettre*, *6 films vidéo d'Armand Gatti* (1979), *Irlande*, *Terre promise* (1982), *Nous ne sommes pas des Personnages historiques* (1985), *Pourquoi les Oiseaux chantent*, *Qui suis-je ?* (1991). Elle est inoubliable dans *La Jetée* de Chris Marker.

d'Ukraine, est une enquête approfondie sur la mémoire, sur la manipulation de l'image et ses dérivés. Une heure d'informations, de témoignages, d'analyses comparatives des images positives et négatives, c'est un travail unique sur la production et la notion de récit historique. La recherche de la cinéaste débouche sur une réflexion liée, non seulement à l'histoire du mouvement makhnoviste et à son éradication, mais aussi à la conscience des images et à l'importance du langage.

Christiane Passevant : Dès les premières images du film, il est question du journal de Makhno, commencé en 1923 à Berlin.

Hélène Châtelain : Son journal est tout à fait passionnant car on trouve des choses qui n'existent dans au-



cun écrit.^[3] Par exemple, le début de son récit n'est pas le même que celui que l'on retrouve dans les trois tomes, dont un seul est traduit. Il y a le chapitre sur la question juive dont je n'ai trouvé trace nulle part. Les anarchistes russes l'ont fait paraître, en russe, dès leur arrivée à Berlin. Ça, c'est la merveille des libertaires. Ce sont les premières archives qui relatent son histoire : « Avant la révolution, mon père était un ancien serf du propriétaire Chabilsky qui vivait à Goulai-Polié... »^[4] Il poursuit son récit, dont je suis partie, jusqu'à la fin, treize ans après. De là, on enchaîne sur ce même homme qui, dans le film des années 1950, représente l'image classique du psychopathe.

CP : L'image d'un monstre qui s'amuse à tirer sur la foule.

HC : C'est l'image qui a été propagée.^[5] Celle d'un sanguinaire, un monstre pire que l'image du bolchevik avec son couteau entre les dents, un fou. Cela a été projeté partout, c'est le film sur la guerre civile. Tout est codé dans cette histoire. On peut parler des codes, mais il faut aussi se donner les moyens de parler de la question de fond. C'est vrai que la

[3] Makhno commence son journal, *Le messenger anarchiste*, en 1923 à Berlin. En 1925, il est réfugié politique en France qui rejette une demande d'extradition vers l'Union soviétique où il est condamné à mort, lui et sa femme.

[4] La population de Goulai-Polié est à l'époque de 16 000 habitant.es.

[5] Scène du film soviétique où Makhno est montré tirant par jeu sur la foule depuis un manège. De même dans la partie de cartes où l'un des joueurs tient son rôle. Dans Makhno et sa juive de Joseph Kessel, publié en 1926, apparaît aussi comme un tueur et un antisémite notoire.

Makhnovtchina pose une question que seul le mouvement a posée et il ne s'agit pas de stratégie. Le mouvement libertaire s'est toujours battu dos au mur puisque tout le monde l'attaquait. Il s'est donc toujours défendu.^[6] Or, la position défensive n'est pas la meilleure pour réfléchir. En gros, il y a deux natures de libertaires, les errants — Malatesta, Durruti, Berneri — qui allaient d'un endroit à l'autre, et puis il y a Makhno qui s'est enraciné dans le sol comme un arbre. Il s'est nourri de ça, pas d'une pensée chargée de fertiliser un sol. Il l'a prise en lui et s'est planté dans son sol. Ce qui produit une démarche infiniment plus lisible dans le fond, comme en Aragon par la suite. Mais c'est plus fort et plus explicite en ce qui concerne la notion de récit de l'histoire. Ce n'est pas seulement le refus de prendre le pouvoir.

Les anarchistes russes ont publié entre soixante-dix et quatre-vingts numéros, avec de très beaux articles quand Voline était là. Je n'ai pas pu tous les lire. Le journal paraissait en ukrainien et en russe au moment de la guerre civile. Il y a là une réflexion fondamentale sur le mouvement, sur l'importance de la pensée libertaire porteuse de la pensée révolutionnaire, la plus forte au début du XX^e siècle. Cette réflexion, il faut aller la chercher car il est vrai que le langage de l'époque est un peu langue de bois. La pensée bolchevique n'existait pas, sinon dans les congrès. Il ne faut pas oublier que la CGT était anar-

[6] Dans ses textes non traduits, il existe des réflexions sur le pourquoi de l'écrasement du mouvement anarchiste.

chiste. Et là-bas, Makhno n'a lu que cela. Les Archinov et autres, qui ont créé le groupe Zarathoustra, étaient à Vienne où ça bougeait. La police les pourchassait. C'était la génération précédente, qui avait 25-30 ans en 1905. Tous les livres d'alors étaient des livres libertaires. On lisait Marx, mais peu, sinon la confrontation entre les deux courants. On lisait ce qui est le suc de la pensée libertaire, c'est-à-dire une réflexion sur ce qu'est réellement un fait culturel, ce qu'est une pensée. J'ai été bouleversée de découvrir qu'ils avaient créé un groupe d'étude sur ce qui les passionnait le plus : l'histoire de la culture et de l'apparition de l'homme sur la terre, l'astronomie et les étoiles. C'est aussi avec ça qu'ils ont fait la révolution. Ensuite seulement, ils ont réfléchi aux moyens de faire la révolution. C'est là leur force incroyable. Alors pourquoi ce mouvement qui menait cette réflexion pendant la révolution, le mouvement social qui a réussi l'abolition des privilèges, pourquoi ce mouvement libertaire a-t-il disparu ?

CP : C'est revenir sur la question de la falsification de la mémoire ?

HC : Non, c'est presque mécaniste de dire qu'une mémoire est falsifiée et qu'il existe une vraie mémoire quelque part. Il n'y a pas de vraie mémoire quelque part. C'est comme les socialistes qui déclarent qu'il existe une vraie culture et qu'il suffit de donner les clés au peuple pour qu'il ouvre la valise. L'intelligence est un travail de la pensée. Donc il n'existe pas de vraie ou de fausse mémoire.



La mémoire est une chose organique, un tissu d'interrelations, comme les molécules qui font la matière. Ce n'est rien d'autre. Tout ce qui tend à chercher un récit évangélique ou angélique, qui serait enfin la vraie mémoire, est voué à l'impasse. Cela ne peut que redonner une version déterministe, modélisable. Et c'est la question que pose la Makhnovtchina, sans le formuler ainsi, mais en le pressentant.

Makhno est un homme parmi d'autres, mais il se trouve qu'il avait une énergie démesurée et une confiance, parce que maquisard et résistant. Une résistance qui s'est traduite par quasiment un an de prise de parole et de réflexion continues. Peu de personnes ont eu la chance de vivre cette expérience, de mener cette réflexion sur pourquoi le mouvement libertaire a disparu au profit du modèle bolchevique. Était-il plus adapté aux questions posées à l'époque ? Le mouvement libertaire ne posait effectivement pas le problème du pouvoir et était dégagé de cette question. Makhno ne parle pas de bonheur, mais dit : « créer une société qui ne soit pas d'humiliation, une société de responsabilités, où la liberté de chacun serait la responsabilité de tous. » Ce n'est donc pas quelque chose à conquérir, c'est un tissu de relations sociales où vient ensuite le politique. Et cela, je l'ai rarement vu dans le feu de l'action. Cette réflexion prenait place en pleine action, pendant la guerre civile, pendant quatre années hallucinantes.

Quand Makhno parle de la troisième révolution basée sur la prise de conscience, il s'agit d'une démarche longue, difficile, avec des retombées sur lesquelles il revient à maintes reprises. Par rapport à tous les modèles qui proviennent de Newton, il ne s'agit pas de criminels, d'un petit chauve tordu, ou d'un criminel taré qui a fait le bolchevisme, ou du modèle socialiste, ou communiste qui ont pris le pouvoir. Non plus de dire qu'il y a une modélisation de l'histoire, qui n'est plus un récit, comme jusqu'à Voltaire, mais est devenue une science soumise à des lois, des classifications et à des modèles. Cela, la Makhnovtchina le rend lisible pour qui cela paraît essentiel : les humiliés. La grande utopie de Makhno tient au fait qu'il est profondément rousseauiste : l'homme est, à la base, généreux. Les siens, les humbles, les pauvres, c'est ainsi qu'il les voit et je ne peux pas être contre. C'est un pari incroyable sur l'humain. À partir de là, comment établir des relations, sinon par le fédératif que l'on retrouve chez les jurassiens par exemple. Le pourquoi est infiniment plus puissant que le comment. Certains textes disent qu'il a toujours été question de prendre le pouvoir d'abord et qu'on verrait après, mais on peut penser la chose autrement. Quand on constate la débâcle des partis, c'est vraiment important de se remettre à l'écoute de l'émergence de cette pensée, profondément possibiliste, qui n'est pas déterministe. La guerre civile, c'est une guerre civile de mots qui se poursuit.

CP : Le film dure une heure, mais en fait il existe cinq heures d'images. Ces cinq heures de film, pourra-t-on les voir ?

HC : Finir un film, c'est un énorme travail. Il a des maquettes, parfois interrompues, des séquences inachevées, mais je rêve de faire ce que nous appelons avec Gatti une exposition de lieux, qui serait une promenade physique dans une pensée où je pourrais à ce moment-là mettre tous mes rushes, comme ça. Ne pas faire un immense objet linéaire de quatre heures, puisque j'ai fini ce premier film, qui est une préface, un prétexte.

CP : Dans ton film, il y a des moments où l'on se sent frustré, où l'on voudrait aller plus profondément, en savoir plus, notamment sur les témoins qui s'expriment. Quand, dans l'usine, tu donnes à lire les textes de Makhno aux ouvriers et que certains disent « mais je ne savais pas que c'était de lui », c'est bouleversant et complètement spontané.

HC : Je ne savais pas ce que cela pouvait donner et je n'avais pas prévu leurs réactions à la découverte des textes. Il m'a manqué du temps aussi. Après les interviews, beaucoup de choses se passent. Il me faudrait un an sur place, prendre le temps de formuler les questions, de saisir tous les moments de grâce comme celui où Tollié dit « je ne savais pas que c'était lui qui pouvait écrire cela ».

Pour la préparation de la banderole du Premier Mai, nous y avons travaillé ensemble. Les Premier Mai de Goulaï-Polié étaient seulement folk-



loriques et comme j'étais là pour le film, nous avons pensé à autre chose. Ce n'était pas évident car on ignorait quelle serait la réaction des autorités, même si la période était assez particulière. Finalement, la police m'a aidé aussi pour ce tournage, le kolkhoze m'a prêté trois chevaux. La préparation de la banderole est très jolie. Il fallait trouver du tissu et l'Ukraine est très pauvre. Alors où en trouver pour les costumes ? L'un des participants dit qu'on peut utiliser n'importe quel vêtement, un autre pense qu'il faut des costumes, et le premier rétorque « T'as vu ce qu'ils ont sur les photos ! On n'a pas besoin d'uniforme. » Plusieurs petits groupes se sont chargés du travail. Peut-être cela aurait-il été plus efficace de réunir tout le monde et de préparer le tournage. Mais j'ai choisi la prudence, je ne savais pas trop comment les gens pouvaient réagir. Le musée était vide. Mais ils ont fait la banderole et l'ont portée.

Chaque personnage est une histoire, drôle souvent. Celle de l'arbitre et entraîneur des poids et haltères est géniale. C'est un passionné de bouquins, un liseur. Un jour d'entraînement, quelqu'un lui a apporté un cahier, c'était le deuxième volume des mémoires de Makhno. Ce qui à l'époque n'intéressait personne, surtout qu'avec quelques lignes de Soljenitsyne, on risquait six ans de prison. Il a commencé à lire et cela l'a secoué. En allant arbitrer une compétition à Leningrad, il s'est trouvé dans le même wagon qu'un responsable des archives militaires. Les seuls qui ont continué à écrire sur Makhno, ce sont les généraux qui l'ont combattu parce qu'ils

avaient été étonnés et intéressés par sa stratégie. Les militaires connaissaient parfaitement la Makhnovtchina pour l'avoir étudiée. Makhno a fait des coups incroyables, grâce à son énergie et sa confiance dans les siens. Dans le train, l'entraîneur et le militaire ont sympathisé et lorsque le militaire a su d'où il venait, il lui a demandé s'il était makhnoviste et s'il connaissait Makhno. Pendant tout le trajet, il lui a raconté la Makhnovtchina. Sans oser prendre des notes, il s'est efforcé de tout garder en mémoire et à son retour, il a fait le tour des villages. En 1991, averti d'une perquisition, il a tout brûlé bien qu'en fait, il n'ait pas été visé. Il sait plein de choses. Il n'est pas libertaire, a plutôt une manière de penser bolchevique, néanmoins ukrainienne, et en même temps il est curieux.

L'histoire de l'acteur est merveilleuse. Dans les années 1970, la télévision avait projeté un remake, une série de huit épisodes sur Makhno, et l'avait contacté pour le rôle. C'était déjà une autre époque et on lui a ouvert les fonds secrets de la bibliothèque Lénine pour se documenter sur son personnage. Il a commencé à lire et a découvert non seulement l'histoire de la Makhnovtchina, mais l'histoire de la guerre civile et surtout l'envers de l'histoire officielle. Sur le plateau, il s'est battu pour interpréter un personnage plus proche de la réalité. Pour la première fois, Makhno était un être humain. « J'ai reçu ensuite une lettre de Goulai-Polié. Jamais je n'ai reçu une lettre comme ça. » Une correspondance s'est établie entre le comédien et le petit-neveu de Makhno. Il

est venu à Moscou et ils ont pris des photos ensemble sur la place Rouge, mais ce comédien n'était jamais venu à Goulai-Polié. Je l'ai fait venir à Goulai-Polié pour le tournage, et son arrivée dans la famille a été passionnante.

CP : Un des témoins dit : « En regardant en arrière, les anarchistes avaient raison. »^[7]

HC : C'est un instituteur. Or, on ne pouvait pas être instituteur, comme dans tous les systèmes d'État, sans être membre du parti. Il a 70 ans et est à la retraite. Il est passionné par l'histoire de sa région, la mise à feu et à sang par les austro-hongrois, la répression énorme, la formation du maquis où Makhno est devenu Batko. Or, quand il enseignait, l'histoire officielle occultait cette période, mais les enfants entendaient la véritable histoire chez eux, ce qui l'obligeait à en parler, sans le faire. Ce fut une véritable découverte pour lui. Et comme c'est un type honnête, après la lecture du programme anarchiste, il a dit : « ils avaient raison ». Raison sur la méthode et pourtant c'est un passionné de Napoléon. Ce sont des personnages contradictoires et c'est ce qui est formidable. Brusquement, des choses qu'il n'osait pas formuler ont paru évidentes. Mais il ne pouvait évidemment pas, sans risque, parler de cela dans ses cours. Il aimait enseigner, il a éduqué trois générations.

[7] Les témoins : « C'était le premier à organiser une commune. » ; « Il défendait les pauvres. » ; « On lui a mis beaucoup de crimes sur le dos. » ; « Makhno était bien, c'était pas comme maintenant. » ; « Je ne savais même pas qu'il est l'auteur de cette phrase : "Prolétaires de tous les pays, regardez au fond de votre âme, c'est là qu'est la vérité." »



CP : Comment as-tu trouvé ces archives où l'on voit Makhno et ses compagnons sur un quai de gare ?

HC : C'est un coup de chance. J'avais entendu qu'on avait tourné Makhno de son vivant, mais j'ignorais où. Je suis tombé sur le film d'un réalisateur de Saint-Pétersbourg, dont une bobine venait de Roumanie, un scoop, et brusquement j'ai vu cette scène. C'est grâce à des amis de Moscou, qui connaissent bien les archives, que j'ai pu retrouver la séquence rapatriée de Roumanie. Il s'agit de la première alliance entre bolcheviks et paysans insurgés, et la caméra du front était là. Il y a une typologie à faire sur les images des paysans, mais je n'ai pas pu le traiter dans cette version. Il y a les paysans d'avant la révolution soit pour dire que c'était l'horreur, soit pour dire que c'était bien. Puis, il y a les paysans qui écoutent, c'est le décret sur la terre. Tous les paysans sont attentifs et un mec lit. Et enfin les paysans discutent, c'est la NEP.^[8] Il y a les plans de marchés, les cameramen aiment bien faire des images. C'est intéressant de voir comment on cadre et ce qui se fait. La première fois qu'on a vu cette pellicule avec Makhno, on a été boire un café parce que c'était bouleversant. En fait, de nombreuses photos sont des tirages de cette pellicule. Il existe des archives partout, des notes qui sont des mines.

Il y a aussi l'histoire de sa femme, Galina, dont on a raconté pis que pendre parce que l'immigration est ce qu'elle

est. Je suis fille d'immigrés, je sais que c'est compliqué et qu'une cause commune se transforme en des rapports personnels invivables. Makhno mort, on a perdu la trace de Galina et de sa fille qui étaient d'abord chez des libertaires à Lyon. Skirda ne l'appelle pas par son nom. Il y a une quinzaine d'années, une lettre signée Galina Gousminko arrive à Goulai-Polié en provenance du Kazakhshtan, de Tchimkent. À l'époque, on pensait que Makhno était mort en Turquie — en fait, on ne savait rien —, et dans cette lettre, elle demandait un certificat prouvant qu'elle avait été institutrice pendant trois ans à Goulai-Polié, pour obtenir sa retraite. Le petit-neveu de Makhno est ouvrier à l'usine et refuse les mensonges concernant son oncle. Il est parti au Kazakstan et a enregistré Galina sur cassette. C'est techniquement mauvais, mais on entend Galina et je n'en croyais pas mes oreilles : la femme de Makhno relatant la prise de Goulai-Polié par les rouges. Elle raconte la fuite, son problème avec ses bottes et son pistolet dont la dernière balle était pour elle. Tout un récit. Galina est venue à Goulai-Polié, mais sa fille Hélène n'a jamais voulu venir. Galina est restée presque deux mois chez lui, sans visite des autorités. D'anciens élèves se souvenaient d'elle. Elle a salué ses anciens compagnons de la Makhnovtchina, avant de repartir. C'était son choix avant de mourir.

Ce sont des histoires sans fin. Je croyais que la mémoire se serait estompée, mais non ! Le cerveau humain fonctionne très bien et de manière passionnante. Au début, je ne

parlais pas suffisamment ukrainien pour tout décrypter, j'avais l'impression qu'ils ne savaient pas. Mais les gens savent malgré l'effacement systématique. Le modèle de société révolutionnaire ne pouvait supporter ce regard-là. Les serfs et les libertaires, parmi les politiques et les bolcheviks arrêtés, étaient des partenaires difficiles, compliqués, des Iroquois.

Il faut lire les textes de Marcos, au Chiapas, c'est d'une proximité qui donne des frissons dans le dos. Marcos sait ce qu'est la responsabilité du mot, pourquoi le mot est important, pourquoi il y a une guerre civile des mots ; c'est vraiment un langage contre un autre. C'est une bagarre que l'on commence seulement à formuler pour savoir sur quel front on est. Quand on lit comment il s'est débarrassé des oripeaux déterministes, à quel point il a compris que le langage indien était porteur de quelque chose qu'il fallait écouter, parce que la formulation de type analogique n'est pas une formulation de type explicative, ou un commentaire dans lequel on est coincé, c'est une formulation fertilisante de la pensée. Dans les meetings, Makhno a observé : « je les voyais, les ouvriers, fascinés et crédules, penser que le fait de créer son pouvoir et sa dictature, pouvait aider à créer son destin. » Je n'ai pas lu de grands politiques parlant de choses aussi fortes, croire que soutenir un programme, ça vous fera penser. Ça ne fait pas penser. De plus, comme il le dit, quand vous soutenez quelque chose, vous n'avez plus de mains pour labourer.

[8] La Nouvelle politique économique, mise en œuvre en Russie bolchevique à partir de 1921 qui introduit une relative libéralisation économique.



CP : C'est du bon sens.

HC : C'est du bon sens et d'une justesse profonde. C'est cela qui a sauvé la Makhnovtchina. C'est un mouvement complètement enraciné dans la vie et non dans la mort. Les autres étaient souvent enracinés dans la mort. C'est toute la réflexion, assez consternée, qu'il fait à propos des communes libertaires de Moscou. Il a commencé à élaborer une critique, mais c'était un homme d'action, pas un penseur. Quand les libertaires de Moscou sont venus à Goulai-Polié réclamer de l'argent pour créer une université à Kiev, il leur a dit qu'il fallait la faire ici même, l'université. Pour lui, les gens de savoir devaient apprendre eux-mêmes, pour échanger un vrai savoir. L'origine du mot savoir, c'est sapor, et ce qui n'a pas de goût n'est pas un savoir. Makhno le savait lorsqu'il déclarait que les grandes bibliothèques étaient des vergers qui devaient rester ouverts pour que les gens viennent voir comment cela pousse, et aussi les bouquins. La grand-mère raconte qu'à son retour de prison, il a vidé son sac dont le contenu était des livres et des journaux. Cela revient souvent, mais j'ai évité de le répéter pour qu'on ne pense pas que le film est à la gloire de Makhno. Pourtant c'est vrai, il lisait tout le temps. Il faut apprendre à savoir, c'est une vraie démarche. Encore une fois, Marcos est le frère de Makhno.





Le mythe bolchevik

Voilà un livre qui est bien plus qu'une simple vision historique de la révolution russe. En effet, il permet de comprendre le mécanisme totalitaire d'un parti qui veut faire la révolution à la place des plus concernés. Ce livre est d'une profonde tristesse car on assiste, au fil des pages, à la désillusion totale de l'auteur face à ce qu'il pensait être LA révolution tant attendue et souhaitée et qui ne s'avère être au final qu'une prise de pouvoir.

Le livre commence par l'introduction faite par Louis Janover et Miguel Abensour. Une introduction qu'il ne faut passer sous aucun prétexte. Je pense même qu'elle mériterait d'être éditée à part, tant elle permet de situer Berkman par rapport à cette révolution, et détaille avec soin et arguments pourquoi la Révolution russe de 1917 est une contre-révolution. Il nous y est expliqué en quoi le parti bolchevique porte en lui cette contre-révolution, pourquoi son projet est le même que le capitalisme primitif décrit par Marx : l'État, dans tout ce qu'il est de répressif, permet l'accumulation du capital. Cette introduction montre aussi la grande désillusion de Berkman pour une révolution à côté

de laquelle il s'était engagé cherchant même à concilier anarchisme et communisme. Il pensait, en effet, que les bolcheviks étaient juste un « outil » de la révolution.

Tout commence par l'expulsion, par bateau, des États-Unis, de Berkman et d'autre Russes (dont Emma Goldman) vers la Russie révolutionnaire. Lors du voyage, ces « non-désirés » finissent par sympathiser avec les marins américains qui les escortent. Certains de ces derniers vont même jusqu'à épouser leurs idées révolutionnaires, prêts à partir en Russie soutenir la révolution. Berkman devient vite le « leader » des exilés qui s'organisent comme en régime communiste en partageant leurs biens et en toute solidarité.

Arrivés en Russie, ils sont accueillis avec tous les honneurs et un meeting est improvisé. Un anarchiste présent à cet événement, annonce que les anarchistes feront la révolution avec les bolcheviks à condition que ces derniers les traitent bien. Berkman répond que bolcheviks ou anarchistes, tous sont pour la révolution et qu'il faut laisser de côté les divergences théoriques.

Même les premières différences de traitement, vues à Petrograd, entre anarchistes et communistes ou responsables bolcheviques et « simples » ouvriers ne l'inquiètent pas. Pour lui, cette situation est due au blocus mis en place par les pays ennemis.

Ce qui le chagrine – mais ne le choque pas vraiment, pas encore – c'est la grande pauvreté dans la rue qui est à l'opposé du confort réservé aux étrangers et aux dignitaires du Parti.

Il est ébloui et émerveillé par ces hommes nouveaux à qui la révolution a donné de nouveaux espoirs et beaucoup d'envies. Emportés par leur élan, ils sont persuadés de la grande influence du Parti communiste aux États-Unis et de celle des ouvriers révolutionnaires dans les pays participant au blocus de la Russie, obligeant ainsi leurs gouvernements à le lever.

L'auteur s'aperçoit assez rapidement que la paysannerie est mal vue et que seuls les prolétaires sont considérés comme l'avant-garde des révolutions.

Une scène, difficile à comprendre pour lui, va revenir très régulièrement dans les différentes villes dans lesquelles il se rend : sur un marché,



des gens très pauvres vendent à manger ou des cigarettes. La Tcheka arrive et arrête tout le monde, détruit les marchandises et les accuse de « spéculation ». Pour Berkman ils ne spéculent pas, ils cherchent juste à pouvoir manger.

C'est auprès d'anarchistes qu'il entend les premiers mécontentements de la part de révolutionnaires. Il apprend que des anarchistes sont en prison ainsi que des révolutionnaires non bolcheviques. Pourtant, tous ont aidé à la révolution et ce, malgré les désaccords théoriques. La critique qui revient le plus c'est la main mise des bolcheviks sur les soviets. Les paysans aussi s'opposent aux rationnements car ils ont compris qu'ils perdent le contrôle des soviets au profit d'un parti.

La rencontre avec Kropotkine lui ouvre aussi les yeux. Ce grand personnage, adoré par de nombreux anarchistes russes mais aussi américains, lui expose pourquoi les bolcheviks font ce qu'il ne faut pas faire dans une révolution.

Mais c'est la misère dans les rues opposée au faste des dignitaires bolcheviques, la violence de la Tcheka qui insulte les gens, les ouvriers, les tracasseries bureaucratiques pour accéder aux soins qui font que l'auteur commence sérieusement à douter de ce régime. Pourtant sa rencontre avec Lénine, qu'il voit comme un leader avec une vision claire et précise de ce qu'il faut faire, va le rassurer.

Ses rencontres avec des paysans ou

des révolutionnaires déçus et critiques de ce qui se passe en Russie sont de plus en plus nombreuses : des paysans en réunion clandestine à la frontière lettone, des prolétaires ailés. Tous se plaignent de l'injustice et de l'inégalité de traitement.

Il faut que ce soit lui qui se heurte directement avec la bureaucratie pour qu'il commence à vraiment critiquer le régime. Il est évincé d'un projet de construction d'une villégiature de repos pour les ouvriers car il refuse d'expulser des maisons à réhabiliter de ses habitants, même s'ils sont jugés bourgeois.

Il va aussi en Ukraine. Il y voit un pays dévasté par les différents régimes qui s'y sont succédé. Les juifs y subissent des pogroms, de l'armée de Denikine, d'une très grande violence, et la description dans un chapitre de ce qui est arrivé à un village est insoutenable.

En Ukraine on peut mourir parce que communiste ou parce que anti-communiste. Cela dépend de qui tient les rênes du pouvoir : pro-russes, bolcheviques, blancs...

Très vite, des anarchistes viennent à lui parler de Makhno. Il veut le rencontrer, et Galina, la compagne de Makhno, brave tous les dangers pour lui dire que son compagnon veut le voir. Malheureusement, ils ne pourront pas se retrouver.

En visitant une prison, il est complètement écœuré : non seulement elles n'ont pas été détruites comme cela lui avait été affirmé mais en plus, les détenus (anarchistes, socialistes

révolutionnaires, mencheviks) sont malades, affamés, en attendant un procès qui ne vient jamais.

A Odessa un prolétaire explique à Berkman que « La dictature communiste a détruit mais elle ne peut pas construire ».

En 1921, de plus en plus de révolutionnaires opposés aux bolcheviks sont enfermés.

Le passage sur l'enterrement de Kropotkine est triste et montre une nouvelle fois à Berkman qu'il est impossible de faire confiance à la bureaucratie communiste.

Kronstadt fini de l'écœurer. Il rejette alors totalement la dictature du parti bolchevique et n'y voit plus aucun espoir. Les deux derniers chapitres sont un parfait résumé de ce qu'a été la révolution sociale d'octobre, du rôle joué par les bolcheviks et de la façon dont ils se sont accaparés cette révolution pour en faire une dictature.

PAR THIERRY,

groupe Germinal de la Fédération anarchiste, Marseille

Le Mythe bolchevik. Alexandre Berkman, préface de Miguel Abensour et Louis Janover, Éditions Klincksieck, 282 pages, 23,90 euros

Disponible à la librairie Publico



Angel Pestaña au II^e congrès de la Troisième Internationale

Dès le début, les libertaires et les syndicalistes révolutionnaires espagnols s'étaient enthousiasmés pour la Révolution russe. La Confédération nationale du travail soutint immédiatement la formation de l'Internationale communiste, ou III^e Internationale. La situation était alors encore imprécise : les dirigeants bolcheviques tentaient de briser l'isolement de la révolution en suscitant la formation de partis communistes dans les autres pays et en attirant les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes.

Ángel Pestaña (1886-1937) était un militant de la Confédération nationale du travail d'Espagne qui occupa à plusieurs reprises le mandat de secrétaire du Comité national de l'organisation. En juillet 1920 il fut mandaté par la CNT pour la représenter, en tant qu'observateur, au II^e congrès de l'Internationale communiste qui se tint à Moscou, afin de déterminer si la Confédération devait adhérer à la III^e Internationale.

Le texte de Pestaña que nous présentons est le discours qu'il prononça au cours du congrès de l'Internationale communiste, reproduit dans le rapport (qui contribuera à ce que la CNT n'adhère pas à l'ISR) qu'il présenta au congrès de Saragosse de la CNT.^[1]

[1] Memoria de Angel Pestaña sobre el II Congreso de la Tercera Internacional – www.fondation-besnard.org/spip.php?article444



DISCOURS DE PESTAÑA AU CONGRÈS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE (1920)

(...) Une fois la session ouverte, Zinoviev prononça un discours recommandant aux délégués la plus grande sérénité dans l'examen des thèses à discuter, car de cela résultera des avantages hautement bénéfiques pour la classe ouvrière mondiale.

Après avoir fait quelques commentaires explicatifs sur le règlement du Congrès que la présidence avait préparé, et qui, entre autres articles, stipulait la limitation à dix minutes du temps dont chaque orateur pourrait bénéficier, à l'exception du rapporteur qui n'avait pas de limitation de temps, il poursuivit en défendant la thèse dont il était le rapporteur : « Rôle du Parti communiste »^[2], qu'on pourrait traduire par « Nécessité du Parti communiste ».

Pendant une heure et demie, il développa sa position sur trois points : nécessité de créer des partis communistes pour faire la révolution ; conquête du pouvoir ; organisation de l'armée rouge pour défendre les conquêtes de la révolution et imposer la dictature du prolétariat afin de mieux détruire la bourgeoisie. De nombreux délégués demandèrent à s'exprimer sur cette question ; je demandai moi-même la parole.

Ceux qui parlèrent avant moi étaient au fond d'accord avec Zinoviev ; ils ne différaient que dans le détail. Ils vinrent affirmer, bien qu'à partir de points de vue différents, que sans partis communistes bien organisés

et disciplinés, sans armées rouges, sans conquête du pouvoir, sans dictature, la révolution ne pouvait pas être faite et ne pourrait maintenir les conquêtes qu'elle aurait réalisées, ni organiser le communisme, ni détruire la bourgeoisie.

Ce fut mon tour de monter à la tribune et je pris la parole.

Je déclarai que la situation des délégués qui n'étaient pas d'accord avec ce qui avait été exposé était très délicate et très difficile, car toute critique des vues soutenues par la Troisième Internationale pourrait être interprétée par nos adversaires comme le signe évident d'une division au sein de l'élément travailleur sur l'appréciation de la révolution, et ils ne manqueraient pas d'exploiter ces différences d'appréciation pour répandre l'idée parmi les ouvriers que la révolution était un échec, puisque tout le monde n'évaluait pas ses résultats de la même manière.

Ce sont les considérations, continuai-je, que nous devons tous garder à l'esprit dans le débat qui va suivre, car les oublier reviendrait à créer des divergences peu profitables pour la cause que nous défendons : l'émancipation des classes ouvrières.

La révolution a projeté un puissant faisceau de sympathie parmi les travailleurs du monde entier, et il serait très regrettable qu'en nous livrant ici à des discussions plus ou moins partisanses, nous détruisions le travail que la sympathie a réalisé.

C'est pourquoi nos critiques devraient se limiter aux points de vue extrêmes

qui ne sont pas en accord avec notre pensée et, même dans ce cas, elles doivent être aussi limitées que possible.

Pour ma part, c'est la conduite que je me suis tracée et je n'en dévierai pas, à moins qu'un oubli involontaire ne m'y conduise.

Cela dit, je vais entrer dans le sujet dont nous discutons ici.

À en croire les quelques orateurs qui m'ont précédé dans la prise de parole, la révolution en Europe et dans le monde entier est subordonnée à l'organisation des partis communistes dans tous les pays.

On a affirmé, mais évidemment sans avancer de preuves convaincantes, du moins pas pour moi (...) que sans partis communistes il n'y a pas de révolution, on ne peut détruire le capitalisme, et les classes travailleuses ne conquerront jamais le droit d'être libres.

Affirmation gratuite et par ailleurs déplacée, en raison de ses prétentions, car cela revient à nier l'histoire et la genèse de tous les mouvements révolutionnaires que l'humanité a réalisés dans la lente et douloureuse route qu'elle a suivie pour approcher du bonheur.

On nous a dit : « Regardez la Russie – contemplez ce beau spectacle ; l'exemple, cet exemple que vous devez admirer afin d'y découvrir la confirmation pratique de nos raisonnements. »

Et je déclarai : Que devons-nous regarder ? Que nous proposez-vous de contempler ? Ici nous ne voyons rien qu'une révolution qui a été déjà faite et l'essai d'un système d'organisation sociale, dont les résultats ne sont pas

[2] En français dans le texte



encore suffisamment clairs pour que nous en fassions des déductions.

Vous nous mettez devant le fait accompli et vous nous dites : Voici l'exemple ! Ce n'est ainsi, ni en nous plaçant devant une telle extrémité, que nous pourrions juger les prétentions de la Troisième Internationale.

Vous avez oublié quelque chose de très essentiel ; la chose la plus essentielle pour que vos arguments aient la force que vous cherchez à leur donner. Vous avez oublié de nous démontrer que c'est le Parti communiste qui a fait la révolution en Russie.

Démontrez-moi que c'est vous, que c'est votre parti qui a fait la révolution, et alors je croirai ce que vous avez dit et je travaillerai pour réaliser ce que vous proposez.

La révolution, à mon avis, camarades délégués, n'est pas, et ne peut pas être le travail d'un parti. Un parti ne fait pas une révolution ; un parti ne peut rien faire de plus que d'organiser un coup d'État, et un coup d'État n'est pas une révolution.

La révolution est le résultat de nombreuses causes dont nous situons la genèse dans le plus haut niveau de culture du peuple, dans l'écart qui se produit entre ses aspirations et l'organisation qui régit et gouverne ce peuple.

La révolution est la manifestation plus ou moins violente d'un état d'esprit qui favorise ce changement dans les normes qui régissent la vie d'un peuple, et qui, par un travail constant de la part des générations qui se sont succédé dans la lutte pour la réalisation de ce

désir, émerge de l'ombre à un moment donné et qui sans pitié balaie tous les obstacles qui s'opposent à son but.

La révolution est l'idée formée par les masses d'une condition sociale meilleure, et qui, dans son opposition aux classes capitalistes ne trouvant pas de voies légales pour son expression, surgit et s'impose par la violence.

La révolution est la conséquence d'un processus évolutif qui se manifeste dans toutes les classes d'un pays, mais particulièrement chez les démunies, car ce sont elles qui souffrent le plus dans le régime capitaliste, et il n'y a aucun parti qui puisse s'attribuer le privilège d'être le seul à avoir créé ce processus.

La révolution est un produit naturel qui germe après que de nombreuses idées aient été semées ; après que le champ ait été arrosé avec le sang de nombreux martyrs ; après que les mauvaises herbes aient été arrachées au prix d'immenses sacrifices ; et quel parti, s'il ne veut pas se tourner en ridicule, pourra se vanter d'avoir seul semé les idées dans le champ, arrosé et désherbé ? Aucun ; à mon avis, aucun ; mais vous ne partagez pas mon avis.

On nous dit que sans un parti communiste, on ne peut pas faire la révolution et que, sans une armée rouge, les conquêtes de la révolution ne peuvent être préservées, et que sans la conquête du pouvoir il n'y a pas d'émancipation possible, et que sans dictature la bourgeoise ne peut être détruite ; ce sont des affirmations dont personne ne peut apporter la preuve. Car si nous examinons sereinement ce qui s'est passé en Russie, nous ne trouverons aucune confirmation à ces affirmations.

Vous ne possédez pas seuls la révolution en Russie ; vous avez coopéré à ce qui s'est fait et vous avez été très chanceux de parvenir au pouvoir.

PAR ÁNGEL PESTAÑA

Traduit de l'espagnol par R.B.

Ángel Pestaña quittera la Russie en septembre et, après un séjour en Italie où il est arrêté, il parvient en Espagne le 17 décembre : il est aussitôt arrêté et emprisonné. En prison il rédigea plusieurs textes :

- *Soixante jours en Russie, ce que j'ai vu*
- *Soixante jours en Russie, ce que j'en pense*
- Le rapport proprement dit, qu'il présentera au congrès de la CNT, et qui contribuera à ce que la Confédération n'adhère pas à l'Internationale syndicale rouge, l'appendice syndical de l'Internationale communiste.





Rupture dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire et naissance de l'anarcho-syndicalisme

Malgré le mouvement de sympathie suscité par la révolution russe auprès du mouvement ouvrier international, les bolcheviks restaient isolés. La révolution allemande tant attendue, qui devait être le déclencheur d'une révolution européenne, n'eut pas lieu. Malgré la trahison de la social-démocratie pendant la guerre, le prolétariat allemand restait dans son immense majorité dans les organisations réformistes.

Les dirigeants russes caressèrent un temps l'espoir que la direction d'avant-guerre de la Fédération syndicale internationale soit chassée par les syndiqués radicalisés. Reconstituée en février 1919, la FSI resta pourtant dominée par les réformistes. Les pronostics des communistes russes sur la « faillite » des réformistes et sur la « sanction » que les masses ouvrières étaient censées leur infliger, se révélèrent totalement erronés : l'écrasante majorité des travailleurs demeuraient dans la sphère d'influence réformiste.

REFLUX DE LA RÉVOLUTION MONDIALE

Les autorités soviétiques constatèrent très rapidement que l'extension de la révolution à l'Europe avait échoué : désormais, la priorité absolue devait être d'assurer la préservation du régime mis en place par le coup d'État d'octobre 1917. Les autorités soviétiques comprirent également que les partis communistes formés des éléments dissidents des partis socialistes qui se ralliaient à la Révolution russe, souvent par scission, et constitués pour une petite part de jeunes prolétaires enthousiastes mais sans expérience militante, et pour une grande part de petits bourgeois, d'éléments socialement hétéroclites, d'intellectuels, ne suffiraient pas pour constituer une force et qu'il faudrait rallier le noyau militant et expérimenté du mouvement ouvrier international, constitué dans presque tous les pays par les organisations syndicalistes révolutionnaires – au sein desquelles se trouvaient de nombreux anarchistes –, ou par les minorités syndicalistes

révolutionnaires qui militaient dans les centrales syndicales réformistes.

Cela n'empêchait d'ailleurs pas les bolcheviks de réprimer férocement en Russie même, ces courants révolutionnaires dont ils réclamaient le soutien en dehors du pays : c'est précisément sur ce point que se fit le clivage tragique qui divisa le courant syndicaliste révolutionnaire, entre ceux qui soutenaient le régime malgré la répression qu'il exerçait sur toute dissidence politique, et ceux qui, en raison de cette répression, refusaient de le soutenir.

UNE NOUVELLE INTERNATIONALE

Les bolcheviks décidèrent de constituer une nouvelle internationale, la troisième, qui fut nommée « Internationale communiste » (ou Komintern), fondée en mars 1919, dont la fonction était de rallier les partis politiques qui décidaient de soutenir la révolution en Russie.

Le double constat de la faiblesse des partis communistes constituant l'IC,



et par conséquent de la faiblesse de l'IC elle-même ; et de la puissance du courant syndicaliste révolutionnaire international, aboutit à la conclusion qu'il fallait mettre en place, parallèlement à l'Internationale des partis, une structure susceptible de rassembler des organisations qui refuseraient d'adhérer à une Internationale *politique*, mais qui pourraient adhérer à une internationale *syndicale*. Dans l'esprit des communistes russes, ces deux Internationales devaient avoir pour fonction de relayer la politique internationale de l'Union soviétique au sein du mouvement ouvrier, et d'y constituer des noyaux prolétariens susceptibles de fonder des partis communistes dans tous les pays.

C'est ainsi que le 2e congrès de l'IC décida en juillet 1920 de noyauter les organisations réformistes dans lesquelles étaient organisés des millions de travailleurs, afin d'en prendre le contrôle.

Le soutien des organisations syndicales étrangères était un enjeu vital pour le parti bolchevik car celui-ci, considérant que le cycle révolutionnaire était clos, le temps n'était plus de créer des ruptures dans le mouvement ouvrier. Les bolcheviks russes abandonnèrent donc l'idée d'une révolution internationale. La grande majorité du prolétariat européen étant restée dans les organisations syndicales réformistes, c'est au sein de ces organisations que les militants révolutionnaires allaient devoir travailler afin de montrer qu'ils sont les mieux armés pour la lutte revendicative. Il s'agit, clairement, de couper

l'herbe sous le pied des réformistes. Les militants révolutionnaires vont devoir également se résoudre à se livrer à l'action parlementaire – projet qui sera difficile à faire admettre à des militants syndicalistes révolutionnaires et marxistes révolutionnaires hostiles à cette stratégie.

Cette nouvelle stratégie, c'est le « Front unique ».

L'INTERNATIONALE SYNDICALE ROUGE

La plupart des organisations dans lesquelles l'influence syndicaliste révolutionnaire et anarchiste était importante envoyèrent des délégués aux premiers congrès de l'IC mais, peu disposées à se soumettre aux partis politiques dans leurs pays respectifs, elles ne l'étaient pas plus dans un cadre international. Certaines organisations syndicales finirent par être « bolchevisées », comme la CGT française, d'autres sauront résister, comme la CNT espagnole et l'USI italienne.^[1]

À la veille du troisième congrès de l'Internationale communiste (juin 1921), les dirigeants bolcheviks décident donc de créer, du 3 au 19 juillet 1921, à côté de l'Internationale des partis, une nouvelle internationale syndicale : l'Internationale syndicale rouge, à laquelle ils donneront une

[1] Sans vouloir conclure la question trop hâtivement, les organisations qui ne furent pas bolchevisées furent celles dont les délégués réussirent à rentrer vivants pour faire leurs comptes rendus (Pestana, Leval pour l'Espagne, Borghi pour l'Italie) ; quant à la CGT française, Vergeat et Lepetit, qui avaient maladroitement annoncé leur opinion défavorable, ils disparurent mystérieusement à leur retour.

autonomie formelle pour ménager les inquiétudes des militants syndicalistes révolutionnaires. Pour accréditer cette illusion, ils mettront à sa direction, côté russe, des militants qui ne sont pas trop « marqués » de l'estampille bolchevik, comme Solomon Losovski^[2], ou qui passent pour être « syndicalistes », comme Mikhaïl Tomsy. Côté international, il y aura des militants syndicalistes connus : Rosmer, Tom Mann, Andreu Nin, parmi les plus connus, et qui serviront de caution syndicaliste.

La nomination de Lozovsky à la tête de l'ISR procède sans doute moins d'une volonté de « compromis » envers les syndicalistes révolutionnaires que de la quasi-totale absence, chez les bolcheviks, de militants d'envergure ayant un vernis syndical. Précisons que le parti bolchevik dans son ensemble était totalement ignorant des problèmes syndicaux.

Certains militants naïfs purent croire que l'ISR était indépendante du pouvoir soviétique ; elle fut en réalité l'outil le plus efficace de la politique internationale de l'Union soviétique, un outil dont personne ne peut raisonnablement douter qu'il fût totalement sous le contrôle des commu-

[2] Losovski a vécu à Paris avant la guerre, il milita dans le mouvement ouvrier juif lié à la CGT. Rentré en Russie, il adhère au parti bolchevik dont il sera presque aussitôt exclu, en décembre 1917 pour ses idées sur l'autonomie syndicale. Il est réintégré deux ans plus tard et nommé à la tête de l'Internationale syndicale rouge. Dès lors, il sera d'une parfaite orthodoxie vis-à-vis du pouvoir soviétique, jusqu'à son arrestation en 1948 dans le cadre des purges antisémites et à son exécution...



nistes russes : créée à l'initiative du pouvoir soviétique, financée par lui, ayant son siège en Russie et poursuivant à l'évidence les objectifs définis par celui-ci.

Il apparut évident que les organisations syndicales, qu'elles soient réformistes ou révolutionnaires, n'entendaient pas abandonner leur indépendance et se plier à la discipline de fer exigée par l'Internationale communiste. Les dirigeants russes pouvaient à la rigueur exiger cette discipline des petits regroupement de quelques centaines de militants qui avaient scissionné des partis socialistes existants, dont la plupart n'avaient pas d'expérience quotidienne de la lutte des classes. Ils ne purent impressionner des militants d'organisations de masse de centaines de milliers d'adhérents et qui avaient des dizaines d'années d'expérience de luttes acharnées et de prison.

SCISSON DANS LE COURANT SR

En ce début des années 1920, la question de l'adhésion des syndicalistes révolutionnaires à une internationale restait donc posée :

- Fallait-il soutenir le régime parce qu'il avait renversé le capitalisme et qu'il mettait en place, malgré les difficultés, les bases d'un système communiste ?
- Fallait-il refuser de le soutenir parce que le régime avait mis en œuvre un formidable appareil de répression dont la classe ouvrière était la première victime ?

Une profonde fracture divisa en ce début des années vingt le mouvement syndicaliste révolutionnaire, entre ceux qui soutenaient le régime communiste en Russie et ceux qui s'y opposaient.

Si on devait personnaliser cette coupure, on pourrait dire que Pierre Monatte représentait le premier courant. C'était une personnalité marquante de la CGT française, qui avait refusé de rallier l'Union sacrée – mais qui rejoignit son régiment lorsqu'il fut tout de même appelé sous les drapeaux, au contraire de Gaston Leval qui déserta. Son prestige dans la classe ouvrière française fut un atout essentiel pour la propagande communiste. Il soutint le principe de l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge, malgré les consignes extrêmement claires du pouvoir soviétique sur la subordination des organisations syndicales aux partis communistes. Attitude extrêmement surprenante de la part d'un fervent partisan de l'« indépendance » syndicale.

Au moment des événements dont nous parlons, Monatte, qui avait pourtant participé au congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907, ne peut plus être considéré comme anarchiste. Au déclenchement de la guerre, lui et l'équipe de militants qui gravitaient autour de la fameuse revue *La Vie ouvrière*, représentaient l'aile qu'on pourrait qualifier de « moderniste » du courant syndicaliste révolutionnaire, qui a abandonné toute la thématique libertaire du syndicalisme révolutionnaire originel. C'est Monatte qui est responsable

du refus de la CGT de participer au congrès syndicaliste révolutionnaire international de 1913, provoquant ainsi son échec et la démoralisation du courant révolutionnaire, puisque la CGT constituait la référence incontournable du mouvement.

Monatte adhéra au Parti communiste français, dont il fut d'ailleurs rapidement exclu, une fois qu'il fût devenu inutile, étonné que les communistes ne respectaient pas l'indépendance syndicale.

Pierre Besnard au contraire, restait anarchiste ; il représentait le courant qui, au sein du mouvement syndicaliste révolutionnaire, s'opposait au soutien aux communistes russes ; il s'opposa à la mainmise des communistes sur le mouvement syndical et à l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge. Il remettait en question le principe de neutralité syndicale proclamé par la charte d'Amiens, affirmant que les syndicalistes révolutionnaires ne devaient plus être *neutres* par rapport aux partis, mais *opposés* à eux.

La tragédie du syndicalisme révolutionnaire fut précisément qu'en Europe, beaucoup de militants de ce courant soutinrent le pouvoir bolchevik et demeurèrent sourds et aveugles face aux avertissements qui leur parvenaient, surtout par l'intermédiaire des anarchistes, sur la nature du régime. Si l'éloignement et l'absence d'information ont pu créer pendant un court moment une certaine confusion, beaucoup de militants, comme Pierre Monatte en France, *ne pouvaient pas* ignorer ce qui se passait



en Russie. Il se produisit donc, au sein même du mouvement syndicaliste révolutionnaire, une coupure entre ceux qui décidèrent de soutenir les communistes russes alors même que ces derniers s'engageaient dans la voie du communisme concentrationnaire^[3], et ceux qui décidèrent de rompre avec eux pour mettre en place une alternative aux institutions internationales que l'État soviétique contrôlait. Cette division au sein du mouvement syndicaliste révolutionnaire international, qui conservait encore, après la guerre, une influence importante, fut tragique car elle contribua de manière décisive à l'affaiblir alors même que ses positions restaient extrêmement fortes.

L'ANARCHO-SYNDICALISME

Le terme « anarcho-syndicaliste » se retrouve dans la presse française de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, mais il est utilisé indifféremment avec les termes « anarchiste syndicaliste » et « syndicalo-anarchiste ». Mais il est toujours employé pour désigner des *personnes*, jamais un *mouvement*. On lit parfois que le terme « anarcho-syndicaliste » serait d'origine russe, qu'il était utilisé avant la révolution de 1917 et qu'il aurait été inventé par un militant russe, Novomirski. Mais Novomirski était très influencé par la CGT française et il aurait pu « reconditionner » le mot dans le contexte russe. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance.

Le terme « anarcho-syndicalisme » a mis longtemps à s'imposer dans

[3] Rappelons que la Tcheka fut créée en décembre 1917.

la littérature anarchiste et syndicaliste révolutionnaire en France pour désigner un mouvement. En effet, il était utilisé par les socialistes et les communistes, de manière péjorative, comme une insulte, pour désigner les militants syndicalistes révolutionnaires de la CGT ou de la CGT-U (une scission de cette dernière), qui s'opposaient à l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge. « Anarcho-syndicaliste » était utilisé pour discréditer les « minoritaires » opposés à la ligne de l'ISR.

Il fallut attendre plus de dix ans après la Révolution russe pour que le terme soit employé de manière positive: les documents fondateurs de l'AIT de Berlin (décembre 1922-janvier 1923) ne parlent pas d'anarcho-syndicalisme mais de syndicalisme révolutionnaire : c'est que les fondateurs de la nouvelle Internationale se considéraient comme les *vrais* syndicalistes révolutionnaires.

La question de fond était la suivante : peut-on adhérer à une Internationale soutenue, financée et en fin de compte liée à un régime qui réprime féroce toute opposition au sein de la classe ouvrière, qui muselle toute opinion, qui interdit aux ouvriers de s'associer librement ? Et plus encore : y a-t-il un sens pour les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes à soutenir un régime qui réprime sévèrement les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes à l'intérieur ?

Plusieurs tentatives furent faites par les syndicalistes révolutionnaires pour trouver un terrain d'entente

avec la direction de l'ISR. Malheureusement, aucun compromis ne fut possible. Dans la mesure où il n'était pas concevable que le mouvement reste isolé et orphelin d'organisation internationale, les militants engagèrent un processus qui aboutit au bout de deux ans à la fondation, à Berlin, d'une nouvelle Internationale, l'AIT « seconde manière ».

On peut dire que cette date marqua la fin d'un cycle, la rupture définitive à la fois du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarchisme avec ceux qui avaient confisqué la Révolution russe.

PAR RENÉ BERTHIER,

groupe Gaston Leval de la Fédération anarchiste, Paris



1917-2017 / REGARDS ANARCHISTES SUR LA RÉVOLUTION RUSSE

DOSSIER

Pour aller plus loin :

Sélection d'ouvrages sur la Révolution russe

Les livres présentés ici sont tous disponibles à la librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris

- *Vive la révolution, à bas la démocratie ! Anarchistes de Russie dans l'insurrection de 1905. Récit, parcours et documents d'intransigeants*, Éditions Mutines Séditions, 554 pages, 15 euros
- *Le mythe bolchevik*, Alexandre Berkman, préface de Miguel Abensour et Louis Janover, Éditions Klincksieck, 282 pages, 23,90 euros
- *La Rébellion de Kronstadt 1921*, Alexandre Berkman et Emma Goldman, Éditions La Digitale, 164 pages, 16 euros
- *Kronstadt 1921 - prolétariat contre dictature communiste*, Alexandre Skirda, Les Editions de Paris Max Chaleil, 376 pages, 23 euros
- *Nestor Makhno, le cosaque libertaire*, Alexandre Skirda, 498 pages, 15 euros
- *« Le communisme tout de suite ! » - Le mouvement des communes en Ukraine soviétique (1919-1920)*, Eric Aunoble, Les Nuits rouges, 286 pages, 18 euros
- *Makhno : mémoires et écrits 1917 - 1932*, Ivrea, 558 pages, 35 euros
- *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression*, Victor Serge, Zones, 178 pages, 14,50 euros
- *Lénine face aux moujiks*, Chantal De Crisenoy, Editions La Lenteur, 332 pages, 14 euros



DOSSIER

Portraits d'anarchistes

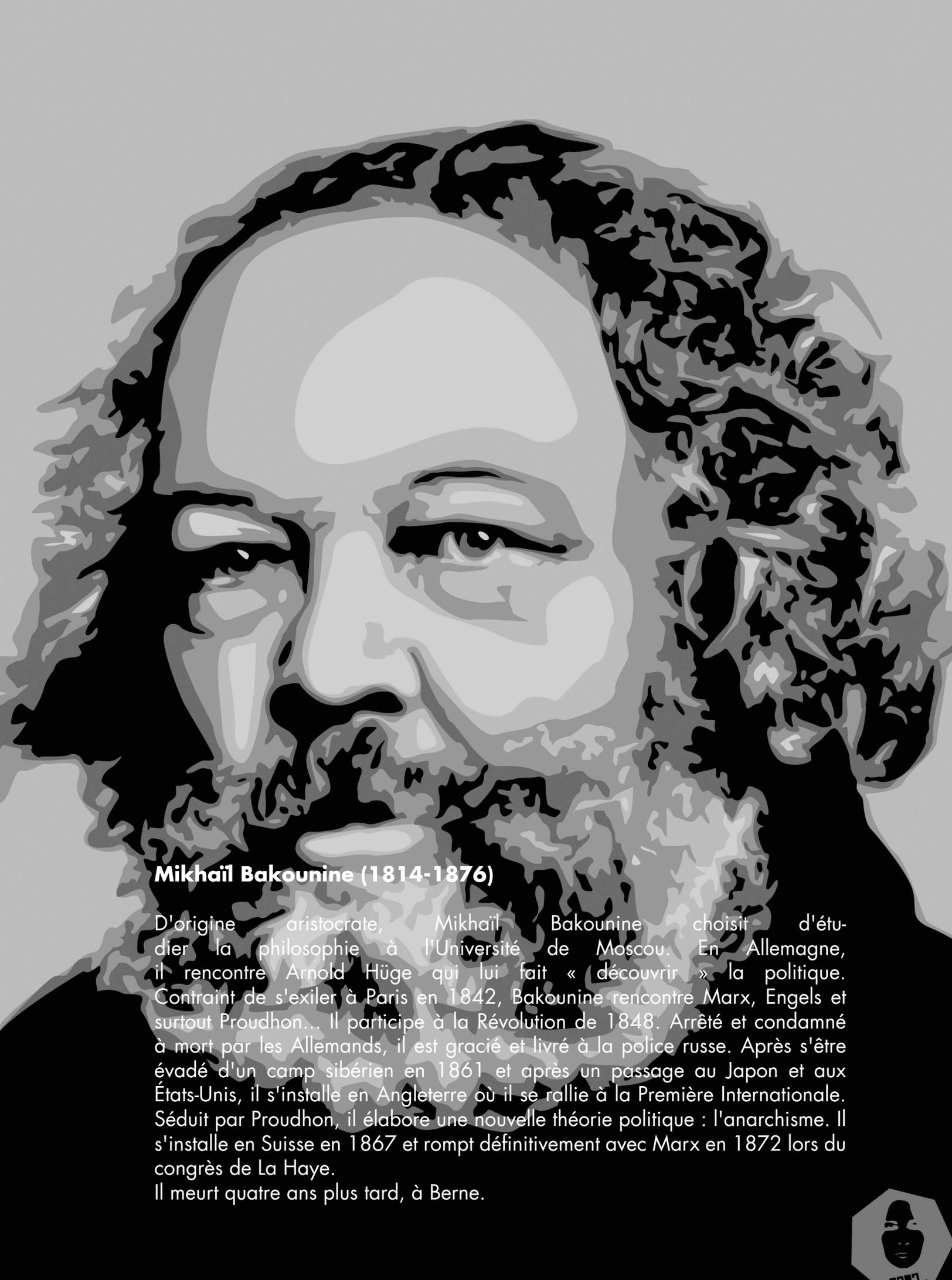
Portfolio

par Angela Magnatta,

artiste-affichiste et plasticienne

www.sept-art.fr
septdesign@gmx.fr

PORTFOLIO



Mikhaïl Bakounine (1814-1876)

D'origine aristocrate, Mikhaïl Bakounine choisit d'étudier la philosophie à l'Université de Moscou. En Allemagne, il rencontre Arnold Hügel qui lui fait « découvrir » la politique. Contraint de s'exiler à Paris en 1842, Bakounine rencontre Marx, Engels et surtout Proudhon... Il participe à la Révolution de 1848. Arrêté et condamné à mort par les Allemands, il est gracié et livré à la police russe. Après s'être évadé d'un camp sibérien en 1861 et après un passage au Japon et aux États-Unis, il s'installe en Angleterre où il se rallie à la Première Internationale. Séduit par Proudhon, il élabore une nouvelle théorie politique : l'anarchisme. Il s'installe en Suisse en 1867 et rompt définitivement avec Marx en 1872 lors du congrès de La Haye.

Il meurt quatre ans plus tard, à Berne.





Emma Goldman (1869-1940)

Née en Russie, elle émigre aux États-Unis à l'âge de 15 ans. Elle rejoint le mouvement anarchiste et devient célèbre par ses écrits et conférences traitant de tous les thèmes libertaires : antimilitarisme, syndicalisme, athéisme, féminisme, union libre et mariage, néomalthusianisme, homosexualité... ce qui lui vaudra d'être qualifiée par le FBI d'être « une des femmes les plus dangereuses d'Amérique », de se retrouver en prison puis d'être expulsée vers la Russie en 1919. Témoin de la Révolution russe elle ne tardera pas à critiquer le régime autoritaire des bolchéviques. Elle quitte définitivement la Russie en 1921. On la retrouve dans l'Espagne libertaire de 1936 à 1938. Elle meurt au Canada : son corps est transféré et enterré à Chicago.

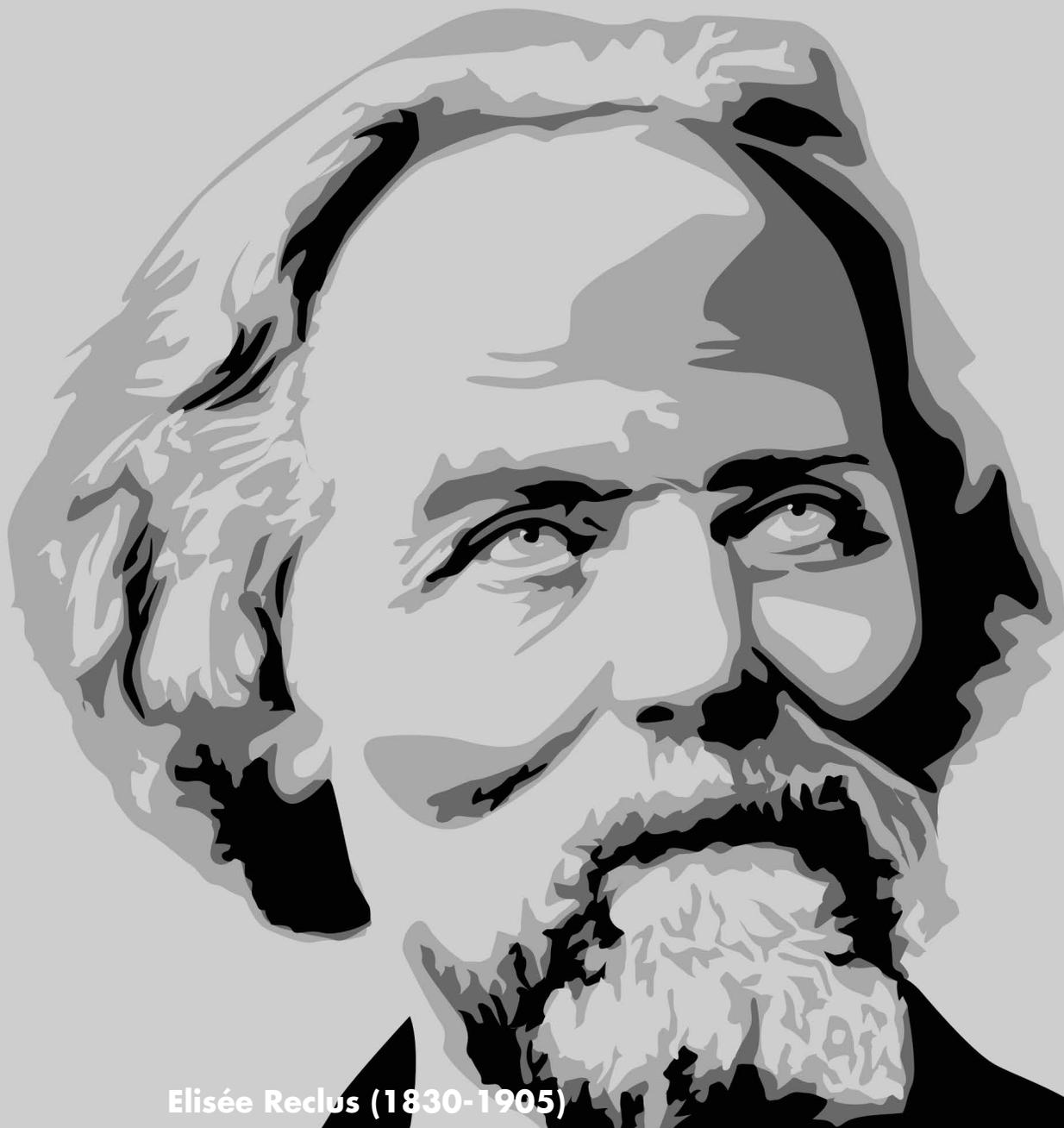




Gaston Couté (1880-1911)

Né d'une famille modeste entre Beauce et Sologne, il quitta le lycée avant d'en être exclu. Vers ses 18 ans, il devient commis de perception à Orléans. Il partit pour Paris à l'automne 1898 et fut engagé au cabaret de l'âne rouge. Ses chansons paysannes et révoltées, émaillées de patois beauceron et « coupantes comme une faux » connurent un grand succès. Engagé dans l'affaire Dreyfus, il collabora au Libertaire puis au Journal du Peuple de Sébastien Faure. Syndiqué à la CGT, il s'engagea dans de nombreuses luttes, que ça soit au sein du Groupe des chansonniers révolutionnaires ou via l'hebdomadaire à la Guerre Sociale ou La Barricade. Sa santé altérée, il mourut d'une congestion pulmonaire à 30 ans. Ses poèmes ciblant de préférence les élus, notables, curés et grands propriétaires marqueront la postérité.





Elisée Reclus (1830-1905)

Théoricien de l'anarchisme, géographe, pédagogue... Elisée Reclus naquit d'un père pasteur et d'une mère institutrice. Après des études de théologie protestante il rompit avec la religion.

Le 2 décembre 1851, à l'annonce du coup d'État, il voulut défendre la République, mais dut se réfugier à Londres puis en Irlande. C'est à Paris, qu'il rencontra Blanqui et Proudhon ; à Londres, il fit la connaissance de Bakounine.

Pendant la Commune, Elisée fut capturé et condamné à la déportation simple. À la suite d'une pétition de savants, sa peine fut commuée en dix années de bannissement.

Par la suite, il partit vivre à Lugano et devint le secrétaire de la section de Vevey de la Fédération jurassienne. Il collabora, dès 1879, au journal *Le Révolté* fondé par Kropotkine.

Malade depuis 1880, Il mourut en 1905 après une angine de poitrine.





Errico Malatesta (1853-1932)

Révolutionnaire anarchiste italien. En 1871 il adhère à la Première Internationale dont il est secrétaire de la section italienne. Après la Commune de Paris il adopte les idées anarchistes. Il rencontre Bakounine au congrès de Saint-Imier. Ses activités de propagandiste des idées libertaires lui feront subir persécutions et menaces d'emprisonnement, et l'obligeront à plusieurs reprises à partir pour d'autres pays (Argentine, France, Angleterre...) Il revient en Italie où il fonde en 1920 le quotidien anarchiste *Umanità Nova*. Vers la fin de sa vie, il sera assigné à résidence par le régime fasciste de Mussolini.



Salvador Seguí (1886-1923)

Né le 23 décembre 1886, à Tornabous (Espagne), Salvador Seguí Rubinat fut un des « leaders » de la Confédération nationale du travail (CNT – centrale anarcho-syndicaliste espagnole) dans les années 1920, en Catalogne. Il fut l'un des principaux responsables du développement de l'organisation et il mena avec habileté de nombreuses grèves à la victoire. Son engagement pour l'émancipation de la classe ouvrière lui valut d'être assassiné, le 10 mars 1923 à Barcelone, par les pistoleros du patronat.





Louise Michel (1830-1905)

A vingt ans, Louise Michel devient institutrice, elle fonde une école libre. A Paris elle fait la connaissance de Jules Vallès d'Eugène Varlin... Elle écrit pour des journaux d'opposition et rédige des poèmes qu'elle adresse à Victor Hugo, avec lequel elle entretient une correspondance de 1850 à 1879. Louise Michel mène également une activité politique en faveur des femmes, ainsi qu'une activité politique radicale pendant la Commune de Paris.

Après le massacre des communard.e.s, elle est condamnée à la déportation à vie et envoyée en Nouvelle Calédonie où elle reste jusqu'en 1880. A son retour, elle reprend son activité militante.

Louise Michel s'installe à Londres en 1890 où elle gère une école libertaire. A la demande de Sébastien Faure, elle revient en France en 1895. Louise Michel meurt d'une pneumonie à Marseille au cours d'une tournée de conférences dans le sud de la France. Une foule de 120 000 personnes l'accompagne lors de ses funérailles jusqu'au cimetière de Levallois.



Pierre Kropotkine (1842-1921)

En plus d'être un géographe de renom, il est l'un des théoriciens de référence de l'anarchisme, grâce à ses travaux économiques, philosophiques et scientifiques. Une œuvre qui a donné une assise au mouvement anarchiste. Né prince, il préféra consacrer sa vie à la défense des opprimés, ayant vu lui-même comment les grands de ce monde les écrasaient. Il vécut la plupart de sa vie en exil, cofondant un journal en Angleterre, appelé *Freedom*. Il développa l'idée de communisme et de fédéralisme au sein du mouvement anarchiste ainsi que de la « propagande par le fait » avant d'en dénoncer les dérives. Ses ouvrages lui apportèrent une grande estime, malgré la signature du Manifeste des seize durant la première guerre mondiale. Retourné vivre en Russie suite à la Révolution, il pointa très vite la dangerosité de l'État bolchevique. Il mourut en 1921, et ce fut là la dernière manifestation libre en Russie, rassemblant près de 100 000 personnes.

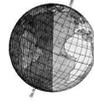




Lucy Parsons (1853-1942)

Lucy Eldine Gonzalez, épouse Parsons, anarchiste américaine née au Texas, est une excellente oratrice, elle donne de nombreuses conférences dénonçant le racisme et les conditions faites aux ouvriers, et publie ses articles dans la presse anarchiste : *The Alarm*, *Freedom*, *The Liberator*... Elle participe avec son compagnon, Albert Parsons, à la création de l'IWPA (International Working People's Association). À la mort de celui-ci (un des quatre pendus de Haymarket Square) elle publiera sa biographie. Elle meurt dans l'incendie de sa maison. Son activité militante l'avait fait qualifier par la police de « Plus dangereuse que mille insurgés ».





Entretien avec Oleg Serebrennikov, anarchiste et antifasciste d'Izhevsk, Russie.

L'équipe des Relations internationales de la Fédération anarchiste a eu le plaisir d'interviewer,

pour *Le Monde libertaire*, Oleg Serebrennikov, un militant de longue date venant d'Izhevsk

Le Monde libertaire : Merci d'avoir accepté cet entretien Oleg. Commençons en parlant un peu de toi, est-ce que tu pourrais te présenter ?

Oleg Serebrennikov : Je m'appelle Oleg Serebrennikov. J'ai 35 ans et je suis un antifasciste et socialiste^[1] depuis plus de 17 ans. Je suis l'une des quelques personnes qui sont à l'origine du mouvement antifasciste à Izhevsk. Durant toutes ces années, les nazis et la police m'ont empêché de vivre normalement ; j'ai été la cible de nombreuses attaques, de menaces et d'actes d'intimidation de la part des néonazis. En plus de ces attaques, la police locale a essayé de me faire condamner plus d'une fois.

Depuis 2001, j'ai participé activement au mouvement anarchiste et antifasciste à Izhevsk, et en Russie en

général, principalement dans les organisations Autonomous Action et Anarchist Black Cross (ABC) Moscow. Pendant de nombreuses années j'étais le coordinateur régional d'Autonomous Action Izhevsk. J'ai participé à beaucoup de conférences et de réunions libertaires et/ou antifascistes. J'ai aussi été un membre du Forum Social Russe de 2005 et aidé à l'organisation de séminaires lors du contre-sommet du G8 à Saint-Pétersbourg en 2006. Entre 2005 et 2009, je me suis investi dans un syndicat étudiant ainsi que dans une campagne pour lutter contre la privatisation de l'éducation à Izhevsk. Je me suis également impliqué activement dans le mouvement social qui s'est créé à Izhevsk au sujet des conditions de logement, des services publics de la ville, des tickets de transports, des projets immobiliers sauvages et autres problèmes sociaux.

Dans le cadre des luttes antifascistes, j'ai pris part à toutes sortes d'action : des actions de rue, des événements culturels, projections de films antifascistes et socialistes dans la salle de cinéma étudiante autonome Cinema Club, tenu des blogs à propos d'Izhevsk et écrit des articles qui parlaient des néonazis dans le journal local. Pendant longtemps, j'ai aussi participé au site www.avtonom.org. Il s'agit du plus important site Internet antifasciste et anarchiste sur le territoire de l'ancienne URSS. Nous y suivons la vie politique des pays et y écrivons des articles défendant nos points de vue.

L'ABC Moscow aide des prisonniers, ères politiques, antifascistes et anarchistes qui subissent la répression policière ou qui sont emprisonné.e.s dans les camps et les prisons russes. A Izhevsk, en tant que militant de l'ABC, j'ai aidé des camarades qui avaient des problèmes avec la police

[1] NDT : le terme socialiste est ici utilisé dans son sens originel, quand les frontières entre socialisme, communisme et anarchisme étaient très perméables.



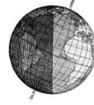
et la répression d'État, en trouvant, par exemple, des avocats lorsque certain.e.s d'entre nous étaient poursuivi.e.s en justice. En tant que journaliste, je suivais le développement des affaires judiciaires, en décrivant les plus flagrants cas de violences policières et de répression étatique.

Le ML : En 2004, tu as été attaqué par des néonazis qui t'ont laissé pour mort. Est-ce que tu pourrais nous dire ce qu'il s'est passé et revenir sur ton état de santé actuel ?

OS : Dans le cadre de mon activité de journaliste, j'ai enquêté au sujet des groupes et organisations locales d'extrême droite dans le but de dénoncer leurs crimes à l'encontre de nos concitoyens. J'ai aussi voulu informer les gens de leurs activités illégales. Après avoir commencé à m'investir autour de la question des droits humains, je me suis retrouvé dans une situation problématique vis-à-vis des représentants du Ministère de l'Intérieur ainsi qu'avec des groupes néonazis.

Le 23 février 2004, après une manifestation en protestation contre la guerre en Tchétchénie, j'ai été attaqué par une vingtaine de néonazis armés de barres de fer, de bouteilles et de couteaux. J'ai été sérieusement tabassé et j'ai perdu connaissance pendant plusieurs heures du fait d'une grave blessure à la tête. J'ai ensuite passé plus de trois mois dans différents hôpitaux, mais cela n'a pas suffi à résoudre les problèmes liés à mes lésions cérébrales. Certains des néonazis qui avaient participé à mon





agression sont même venus me rendre « visite » à l'hôpital plusieurs fois, me menaçant de mort si je n'arrêtais pas mes investigations. On m'a finalement diagnostiqué un hématome cérébral sévère, c'est à dire une hémorragie cérébrale. L'un de mes assaillants était Jan Krasnovski – le petit-fils du célèbre concepteur d'armes légères Soviétiques, Mikhaïl Kalashnikov (AK-47). Certains de ses proches influents ont fait pression sur les médecins, et tout a été fait pour m'empêcher d'avoir accès à un traitement approprié.

Du fait de la mauvaise qualité de la prise en charge initiale de mon traitement, mes soucis de santé sont devenus chroniques. Ces dix dernières années, j'ai souffert de terribles maux de tête, vertiges, déficiences de certaines fonctions cérébrales (problèmes liés à l'attention et à la mémoire, voire parfois de l'amnésie) et de grandes fatigues. Des choses aussi ordinaires qu'aller faire ses courses ou bien simplement marcher sont maintenant pénibles pour moi. Soumis à des pressions policières et néonazies constantes (surveillance, écoute téléphonique, affaires judiciaires montées de toute pièce contre moi...), je me bats contre un état de dépression sévère.

Pendant les dix années qui ont suivi ma blessure, j'ai été admis deux à trois fois par an dans différents hôpitaux et cliniques d'Izhevsk. Cependant, ma santé a continué de se détériorer sérieusement. J'ai un besoin constant de soins médicaux lourds. Chaque année, je dois subir plusieurs fois un traitement d'un mois pour traiter ma lésion cérébrale. Ces soins sont gratuits à

l'hôpital, mais de mauvaise qualité. Les médicaments sont très chers, j'ai besoin d'environ 2000 euros pour mes traitements. Je serais très reconnaissant si quelqu'un pouvait m'aider à payer mes frais médicaux, mon petit revenu ne suffisant pas.

Quelques années plus tard, je me suis cette fois intéressé au meurtre du militant antifasciste Stanislav Korepanov, commis par des néonazis à Izhevsk au printemps 2007. J'ai récolté des informations et des photos des agresseurs que j'ai fait passer, avec l'aide d'un avocat, aux autorités. Cela a mené à l'arrestation de deux personnes et aidé dans les poursuites judiciaires à l'encontre d'une vingtaine de néonazis. C'est pourquoi ces derniers ont fait appel à des membres d'un groupe proche du leur, mais venant d'autres villes, pour me tuer. J'ai été menacé au téléphone et attendu à mon travail. J'ai signalé tout ça à la police, mais ils ont refusé de s'en occuper. J'ai donc dû quitter la ville pour quelques mois.

Par la suite, j'ai été la cible de plusieurs autres attaques, mais j'ai réussi à me défendre. Ces dernières années ont été marquées par une augmentation de leurs activités. En 2010, un groupe de néonazis a essayé de mettre le feu à mon appartement où ma famille et moi vivions. Ils ont peint des croix gammées ainsi que la phrase « Oleg t'es mort » dans mon hall d'entrée. Ils ont aussi tiré à travers la vitre de mon appartement et lancé des objets enflammés sur mon balcon. C'est vraiment un coup de chance que personne ait été blessé lors de cette attaque : j'ai senti l'odeur de la fumée à

temps et appelé les pompiers. Suite à cette affaire, j'ai déposé plainte chez les flics dans le but de déclencher des poursuites à l'encontre des nazis qui avaient essayé de mettre le feu à mon appart. La procédure a été lancée. J'ai identifié les agresseurs comme étant des néonazis, mais la police n'a pas géré le dossier correctement et personne ne fut inquiété. Sans surprise, les policiers m'ont laissé entendre qu'ils n'étaient pas particulièrement déterminés à enquêter sur cette affaire.

A l'été 2011, un groupe de néonazis a lancé des pierres dans les vitres de mon appartement. J'ai clairement reconnu les membres d'un groupe local, mais la police n'a pas voulu donner suite. Le 15 octobre 2012, même topo. La vitre était brisée, mais la police n'est intervenue que deux heures plus tard alors même que je les avais appelés tout de suite après l'incident. J'ai dit aux policiers que j'avais vu la personne qui avait jeté les pierres et aussi que c'était un militant néonazi bien connu. Cependant, une fois de plus, la police n'a rien fait. Début 2017, la police d'Izhevsk a lancé une nouvelle procédure à mon encontre. D'après leurs informations, je suis l'organisateur du mouvement antifasciste à Izhevsk, je récolte des fonds pour soutenir ce mouvement, organise la protection légale contre les pressions policières et les poursuites judiciaires. L'accusation a retenu deux motifs d'inculpations criminelles contre moi pour lesquels je risque de la prison ferme en Russie. J'envisage donc de partir, en tant que réfugié politique.



Le ML : Nous consacrons cette édition spéciale du Monde Libertaire au centième anniversaire de la Révolution Russe. Y a-t-il des célébrations particulières en Russie à ce sujet ? De manière générale, que pensent les Russes de cette révolution aujourd'hui ?

OS : Le régime autoritaire de Poutine, les réactionnaires, les capitalistes, sans oublier l'Église orthodoxe, veulent ensemble détruire les acquis de la classe ouvrière et de la Grande Révolution russe. Malheureusement, les anarchistes et les autres groupes de gauche aborderont cet anniversaire en situation de faiblesse. D'une part, à cause des menaces de représailles, et d'autre part à cause de dissensions dont je parlerais plus tard. Le centenaire de la révolution n'a pas été célébré officiellement, mais les autorités du régime de Poutine ne peuvent tout simplement pas rester silencieuses à ce sujet. Ils essayent donc de saboter cet événement, avec pour objectif de prouver à toute la population du pays que la révolution, c'est toujours une mauvaise chose. On entend constamment que la révolution fut l'œuvre des juifs qui voulaient détruire la Grande Russie, que les communistes, les bolcheviks et les anarchistes ont agi pour le compte de puissances étrangères pour affaiblir le pays et le pousser à s'entre-déchirer.

D'après de nombreuses études sociologiques, la révolution de 1917 est toujours perçue positivement par plus de 50 % des Russes, en dépit de l'incessante propagande contre-révolutionnaire et des flots de mensonges

démagogiques déversés par les autorités et les médias. Je crois que la révolution de 1917 a été un événement clef de l'histoire du pays. Elle a eu une importance majeure puisqu'elle a entraîné un immense bond en avant, pour sortir du marasme pourrissant d'un système féodal orthodoxe et se diriger vers un meilleur futur. Ça a été une grande victoire pour la classe ouvrière révolutionnaire et la paysannerie pauvre. Il y a quand même, dans la population, un intérêt pour la révolution de 1917, enfin, principalement chez les historiens. Les avancées positives sont, quant à elles, absentes des médias qui préfèrent taire ce genre d'information.

Le ML : Comme dit plus haut, tu es membre de l'ABC Moscow et d'Autonomous Action. Quel a été le travail de ces organisations au cours des dernières années ?

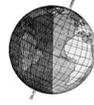
OS : L'ABC Moscow, dont je fus un membre actif pendant plus de dix ans, a été créé aux alentours de 2002 pour aider les anarchistes et les antifascistes qui avaient à faire face à un procès. Nous les avons aidés par solidarité, car l'aide mutuelle est importante pour nous les anarchistes. Ces cinq dernières années en Russie ont été le théâtre de répressions politiques à l'encontre de nos camarades, et nous avons été forcés de les défendre dans les prisons russes. Nous avons également organisé des réunions et des séminaires pour discuter des attitudes à adopter dans le cas où la police essaierait de nous faire inculper. Ça a été très important, beaucoup de

gens ont pu prendre connaissance de ces règles de conduite destinées aux militant.e.s. Nous avons aussi publié différents manuels sur les règles de communication avec la police, sur la façon de se comporter afin de ne pas s'exposer soi-même, ou bien ses camarades, à des poursuites criminelles en Russie.

Sur les deux dernières années, nous avons aidé nos prisonniers politiques à travers plusieurs moyens : leur envoyer des colis de nourritures et de choses pour leur vie en prison, trouver des avocats pour que les autorités pénitentiaires n'exercent pas de pressions sur eux, leurs écrire des lettres etc. A l'été 2016, nous avons mené une campagne internationale de solidarité avec les prisonniers politiques anarchistes et antifascistes russes. Dans plus d'une vingtaine de ville, et à travers plus de dix pays, diverses actions de solidarité ont eu lieu et de larges fonds ont été récoltés.^[2]

Je me suis aussi investi pendant de nombreuses années au sein du mouvement Autonomous Action. Il s'agissait d'une grande fédération anarcho-communiste, autonome, écologiste radicale et antifasciste. En 2011-2012, notre organisation comptait environ 300 membres actifs dans plus de vingt villes en Russie. Elle fut à l'origine de nombreux projets, comme par exemple la création d'un site web proposant une large bibliothèque de théories anarchistes et

[2] www.avtonom.org/en/news/summary-international-week-actions-russian-anarchist-and-anti-fascist-prisoners



d'informations venues de différents lieux en Russie. Les militant.e.s d'Autonomous Action ont publié le plus gros journal anarchiste sur le territoire de l'ancienne URSS : *Autonomus*. Entre autres, nous avons également organisé pas mal de conférences, de conventions et de réunions sur des sujets variés. Ça a continué jusqu'à 2013. Cette année-là, il y a eu une scission dans la fédération. Certaines personnes ont décidé de manière machiste et homophobe de partir de la fédération, mais seulement une petite partie de l'organisation les a suivis. Après ça, les activités de l'organisation ont commencé à décliner, désormais Action Autonomous n'est à l'origine que de quelques actions et activités. Cependant le journal continue d'être publié et le site *avtonom.org* continue de tourner.

Le ML : Comment vois-tu le futur du mouvement anarchiste en Russie aujourd'hui ? Et à quoi peut-on s'attendre dans le futur ?

OS : A cause de la répression politique constante, le mouvement anarchiste en Russie a grandement faibli. De nombreuses personnes ont dû affronter la prison ou le goulag, d'autres ont quitté le pays. De nos jours, l'activité anarchiste et antifasciste est plutôt amoindrie, les actions traditionnelles du 1^{er} Mai se sont déroulées dans seulement trois ou quatre villes du pays. Il y a cinq ans, ce genre d'événement se tenait dans une vingtaine de villes. Cela montre à quel point il y a une diminution de l'activité des anarchistes en Russie.

Aujourd'hui, la force du mouvement anarchiste est comparable à ce qu'elle était en 2003-2004. Ça veut dire que la répression, la morosité politique et le manque de foi dans la possibilité d'un changement nous ont renvoyé dix ans en arrière, tout notre travail a été gâché. Je pense qu'actuellement le mouvement anarchiste et antifasciste traverse sa plus profonde crise, mais je suis sûr que petit à petit la situation va s'améliorer, que la force et l'activité de ce mouvement vont grandir. J'ai toujours l'espoir que de nouvelles organisations et fédérations émergent, que le mouvement anarchiste se relève et contre-attaque vis-à-vis de la politique antisociale du régime autoritaire de Poutine. Et aussi que nous serons capables de mener une propagande active, des activités politiques et que nous saurons balayer d'un coup, les attaques des autorités et des néonazis.

PROPOS RECUEILLIS PAR RENZO,

groupe de Chambéry de la Fédération anarchiste

TRADUCTION PAR QUENTIN,

liaison Coventry de la Fédération anarchiste, Angleterre.
AFED

Oleg prévoit de fuir la Russie à cause des persécutions politiques à son encontre, il a besoin d'aide pour couvrir ses frais médicaux lorsqu'il sera interné dans un camp de réfugiés.

Les dons peuvent être adressés à ce compte PayPal :

avtonom46@gmail.com



Droits des femmes...

Visions cinématographiques

La place des femmes dans le cinéma est un reflet des problèmes qu'elles vivent en société et de leurs luttes. Les rôles qui leur étaient généralement assignés en tant que comédiennes, celui de maman, de garce, ou de simple silhouette, font aujourd'hui partie du passé et c'est tant mieux. Nombreux sont les films récents qui renforcent l'impression que l'effacement ou la résignation ne sont plus d'actualité.

Pour preuve le film documentaire de Zainê Akyol, *Terre de roses. Le combat des femmes kurdes pour la liberté*, montrant le quotidien de combattantes contre Daech dans les montagnes et le désert du Kurdistan. Déterminées à jouer un rôle dans la libération de la région, elles considèrent le capitalisme à l'origine des politiques opprimantes et sexistes et revendiquent « l'autogérance du peuple ». *Sonita* de la documentariste Rokhsareh Ghaem Ma-

ghami n'est pas moins emblématique de ce changement. Sonita, jeune réfugiée afghane en Iran, se rebelle contre la vente des filles mineures, tandis que la cinéaste elle-même est confrontée au choix entre la prise de distance et le soutien de la jeune fille qui veut rapper pour briser le silence : « on m'a mise en cage et maintenant on me vend comme un mouton ». Finalement les deux réaliseront un clip qui fera le tour de la toile.

À la lutte de Sonita répond le désir de Zahira, dans *Noces* de Stephan Streker, de se libérer de coutumes persistantes, en décalage avec la vie que mène la jeune fille en Belgique. La figure du frère, gardien obligé de l'honneur familial, est ici dramatiquement présente. « J'ai envie de repenser les femmes » dit l'étudiante syrienne dans le beau documentaire de Stéphane de Freitas, *À voix haute. La force de la parole*. C'est ce que pense Manana dans *Une famille heureuse* de Nana et Simon, lorsqu'une de ses étudiantes, mariée à 17 ans et divorcée six mois après, lui confie, « plein de filles disent qu'elles vont partir, mais elles ne le font jamais ». Le choix apparaît alors comme une évidence à Manana : vivre pour elle-même.

Dans *Certaines Femmes*, Kelly Reichardt dresse le portrait intime de quatre femmes vivant dans le Montana, avec pour décor le mythe renouvelé de la Frontier. Les quatre récits s'entrecroisent dans une vacuité médiocre où les femmes tentent d'exister, sans illusion sur le « rêve américain ». Pour *L'indomptée* de Caroline Deruas, la rencontre d'Axèle et de Camille est, à l'inverse, source de libération et d'ouverture vers un monde de créations et de fantasmes, dans lequel le présent se confond au passé de la villa Médicis. Tout autre est le décor où évolue Félicité, magnifique chanteuse d'un bar de Kinshasa. Dans *Félicité*, Alain Gomis met en scène la tragédie ordinaire d'une artiste piégée entre réalité violente et séquences oniriques, une femme courageuse qui lutte pour son indépendance. Manar, artiste de hip-hop près de Tel Aviv, est quant à elle confrontée



à une double violence, la discrimination subie par la population palestinienne israélienne et les coutumes familiales. Elle est cependant le personnage fort du couple de *Jonction 48* où le réalisateur Udi Aloni dépeint l'univers musical de cette nouvelle génération et la situation d'inégalité de harcèlement au quotidien.

C'est dans le domaine du théâtre que la réalisatrice Rubaiyat Hossain situe *Les Lauriers roses rouges*. Dans un théâtre de Dacca, Roya interprète avec succès depuis dix ans le personnage féminin central de la pièce politique de Rabindranath Tagore, *Les Lauriers roses rouges*. Lorsque son metteur en scène choisit de la remplacer par une comédienne plus jeune, Roya décide de recréer la pièce en la situant dans une usine de confection et en faisant de son personnage une femme revendiquant son identité, ses

désirs, sa sexualité. Ainsi se transforme peu à peu la vision de Roya concernant la création, sa vie de couple et la relation avec sa mère, réfugiée dans la religion. Rubaiyat Hossain dépeint par petites touches cette évolution et l'engagement de Roya qui la rapproche de Moyna, jeune ouvrière dans une usine textile. Le film est à la fois une description subtile de la société bangladaishe d'aujourd'hui et celle d'une prise de conscience personnelle et sociale. *La Fiancée du désert* de Cécilia Atan et Valeria Pivato^[1] est aussi le récit d'une émancipation. Teresa, 54 ans, a travaillé toute sa vie au service d'une même famille à Buenos Aires et la voilà en route vers une place et un endroit qu'elle ne connaît pas. Au cours du voyage, une tempête et l'oubli d'un sac vont provoquer la rupture de son habitude de dépendance.

La Belle et la meute s'inspire d'une affaire de viol qui, en 2012, a impliqué la police tunisienne. La victime a écrit un livre témoignage, *Coupable d'avoir été violée*, après deux ans de lutte pour obtenir justice. Depuis la banale fête étudiante qui bascule brusquement

dans un cauchemar, Kaouther Ben Hania réalise un thriller où Mariem doit, tout au long de la nuit, affronter l'indifférence, la non-assistance du corps médical, le mépris, les humiliations, enfin les menaces des policiers violeurs. « Ne laisse pas tomber la plainte. N'abandonne pas tes droits » lui dit l'ami qui l'accompagne, puis un vieux flic qui n'ose affronter la brutalité de ses collègues. *La Belle et la meute* est remarquablement interprété par les comédiennes, en particulier Mariam Al Ferjani, convaincante dans l'expression de la prise de conscience et sa détermination pour le respect de ses droits et sa dignité. Kaouther Ben Hania réalise là un film féministe puissant.^[2]

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[1] Attente de date de sortie



LA BELLE ET LA MEUTE

[2] Sortie nationale 18 octobre 2017



HISTOIRES DE LA PLAINE DE CHRISTINE SEGHEZZI

Le film documentaire de Christine Seghezzi^[1] décrit les ravages de la culture industrielle du soja transgénique au cœur de la pampa argentine. Partant du constat d'un ravage écologique, le film évoque en filigrane la violence constante dans l'histoire du pays, depuis l'éradication des Indiens et la dictature militaire, jusqu'à la destruction d'une terre au nom d'une logique économique à court terme.

Histoires de la Plaine se situe au cœur de la pampa... Un petit café, des hommes qui attendent, une pompe à essence, un vieux qui balait... Tout est statique, à l'abandon, avec à l'infini des champs de soja. Le paysage uniforme de la monoculture est rythmé par le passage des avions qui font l'épandage de pesticides. Si la région était, il y a peu, parmi les plus fertiles de l'Argentine, la voici transformée depuis une quinzaine d'années en un espace voué aux cultures dites « de rente », dont la production est destinée à l'exportation pour la nourriture du bétail.

La rentabilité rapide est le mot clé de la destruction de l'environnement : « On étalait la poudre violette. Et cette poudre violette était du poison, et puis mon père semait le champ avec les graines

déjà traitées. Et en repensant à ma vie [confie la maîtresse d'école dans le film], je m'aperçois aujourd'hui que, même si la technologie a beaucoup évolué — les machines sont plus grandes, le travail se fait beaucoup plus vite —, on sème toujours du soja en utilisant des poisons. Et ce qui était "très normal" à l'époque pour nous — aider notre père dans l'utilisation du poison —, l'est encore aujourd'hui pour mes élèves. Pour eux c'est normal de travailler avec du poison. »^[2]

Histoires de la Plaine ou histoires de l'oppression, du profit destructeur et de rentabilité dévastatrice à court terme que raconte Christine Seghezzi, en promenant sa caméra et en écoutant les personnes qui témoignent des conséquences dramatiques sur la population — cancers, malformations — et les animaux : « L'élevage n'est plus ce que c'était [raconte un éleveur]. Avant c'était différent, aujourd'hui tout a changé, à cause des liquides, de l'air. Parfois tu ne sais pas pourquoi, tu trouves une poule morte. De mort subite. Comme ça. Des fois, des cochons naissent avec des malformations. Ils meurent au bout de deux jours. Ou ils naissent aveugles ou sans oreilles. Il y a quelques jours un cochon est né sans appareil pour uriner. Il a vécu

trois jours, puis il est mort. »

Christine Seghezzi montre en détail le désastre écologique, sanitaire et économique que représente la culture intensive du soja transgénique dans cette région d'Argentine. Les autres cultures ont disparu, les pesticides ont empoisonné la terre et les nappes phréatiques, des espaces immenses sont recouverts de soja, au détriment de la diversité et de l'élevage des bovins qui sont désormais parqués dans des usines à viande.

Histoire des plaines donne la parole à des hommes et à des femmes qui narrent simplement la dévastation d'une région, les intimidations, l'expropriation et les violences qui renouent avec l'histoire politique et sociale d'Argentine qui surgit, avec les disparitions de militants et militantes sous la dictature militaire, les populations indiennes exterminées qui, auparavant, vivaient sur ces terres, parmi les plus fertiles du pays.

Le film soulève la question de l'irresponsabilité des États et du phénomène de l'écocide.

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[1] Sortie nationale le 30 août 2017

[2] Les champs rectilignes et à perte de vue de plantes génétiquement modifiées (PGM) sont cultivés sur 175 millions d'hectares dans le monde, soit 13% des surfaces cultivées. Les pays producteurs pratiquent une agriculture industrielle sur de vastes superficies, notamment 70 millions d'hectares aux États-Unis, 40 millions au Brésil et 25 millions d'hectares en Argentine. Les quatre variétés de cultures sont en majorité le soja sur 80 millions d'hectares, le maïs sur 55 millions, le coton sur 25 millions et le colza sur 10 millions d'hectares.



CINÉMA

Une femme fantastique, de Sebastian Lelio

Rara de Pepa San Martin

Au vu de trois films chiliens sortis cette année, *Plus jamais seul* d'Alex Anwandter, *Rara* de Pepa San Martin^[1] et *Une femme fantastique* de Sebastian Lelio^[2], on pourrait penser que le cinéma d'Amérique latine, en particulier chilien, aborde plus facilement et plus frontalement des sujets liés aux minorités sexuelles, au genre et à la sexualité.

Plus jamais seul d'Alex Anwandter s'est inspiré d'un crime homophobe contre un jeune homme, ce qui a donné lieu au vote d'une loi anti-discriminatoire : la loi Zamudio. Cette loi a-t-elle provoqué une ouverture dans les mentalités ? Rien n'est moins sûr car le choix transgenres et des femmes est remis en question dans la société traditionnelle comme *Rara* de Pepa San Martin le montre. Depuis son divorce, Paula vit avec sa compagne, Lia, et ses deux filles Sara, adolescente, et Catalina. Le récit de la vie familiale est fait par Sara qui se rend compte que, du côté maternel, elle est

peut-être atypique mais n'en parle guère. D'ailleurs que dire, sinon que dans la maison, on s'aime bien et qu'il y a beaucoup d'amour et de complicité.

Or, à la suite d'un désaccord futile avec sa mère, l'adolescente part chez son père. Celui-ci, remarié et conventionnel, prend prétexte de la réaction de Sara pour entreprendre un procès et tenter d'obtenir la garde de ses deux filles, considérant que l'environnement familial peut nuire à l'équilibre des enfants et à leur éducation. Pepa San Martin filme la vie quotidienne de Paula et Lia et leur rapport aux fillettes pour souligner les préjugés de la société chilienne à l'encontre d'un couple de deux jeunes femmes. Le machisme en prend un coup.

Sebastian Lelio « pousse le film vers un territoire cinématographique plus épineux, plus provoquant et plus précieux » dans *Une femme fantastique* : la femme transgenre. L'histoire est simple, Orlando et Marina vivent ensemble et projettent un voyage. Dans la nuit, Orlando meurt brusquement et la relation avec Marina soulève immédiatement des réactions de suspicion et d'hostilité de la part de la famille, en particulier du fils et de l'ex-épouse, méprisante et envieuse. Se déclenche alors la volonté d'éradiquer toute trace d'un amour que la famille juge hors normes, jusqu'à interdire à Marina la cérémonie funé-

raire, la chasser de l'appartement et lui reprendre son chien.

Il y a une enquête de police pour juger du processus de transformation de Marina, le harcèlement d'une enquêtrice, l'agression du fils avec deux complices qui l'enlèvent en voiture, le malmènent et l'insultent avant de le jeter dans une ruelle... Une violence que le réalisateur explique par les relents moraux de la dictature, un quart de siècle après : « la rupture sociale reste là, comme un héritage du régime de Pinochet. C'est un pays qui fait preuve d'un capitalisme sauvage » et de ce point de vue, « en termes de capitalisme, Marina est un être improductif. Elle n'est pas capable de procréer et donc de donner naissance à un autre employé, à un autre consommateur. » Une belle réflexion sur les normes et l'acceptation de l'autre.

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[1] Sortie nationale 21 juin 2017.

[2] Sortie nationale 12 juillet 2017.



Gimme Danger de Jim Jarmush

En référence à l'une des plus puissantes chansons des Stooges, *Gimme Danger*, Jim Jarmush réalise un film sur une figure du rock, Iggy Pop, inclassable, iconoclaste, déglingué qui ne se revendique ni de la scène glam, ni de la scène alternative, ni du punk : « je veux être, c'est tout ».

Portrait surprenant du groupe mythique et de l'empreinte qu'il imprimera sur la scène musicale du rock alternatif et, plus tard, sur le raz-de-marée punk, le

film de Jim Jarmusch, retrace l'épopée fulgurante d'Iggy Pop et des Stooges qu'il qualifie de plus grand groupe rock de tous les temps. Le documentaire nous immerge dans l'univers électrique du groupe en réussissant le prodige de « mettre en scène » les images des concerts et les archives d'interviews de l'époque, en y insérant des témoignages actuels, le commentaire d'Iggy Pop et en empruntant au langage de la BD. À la question sur l'influence du groupe dans l'univers musical du rock, l'interprète de *I Want to Be Your Dog* répond : « Je crois que j'ai aidé à liquider les sixties. »

À travers les aventures et les mésaventures

du groupe, Jim Jarmush décrit le contexte social de l'émergence culturelle, politique et historique des Stooges qui s'inscrit aussi dans une ouverture de la scène à d'autres expressions, d'autres musiques. *Gimme Danger* est un film rythmé, inventif et passionnant.^[1]

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[1] Sorti en février 2017, DVD et BR sont à présent disponibles.





AGENDA DES SORTIES CINÉMA

ANNA

De Jacques Toulemonde. D'origine colombienne, Anna est bipolaire et vit séparée de son fils de 7 ans, Nathan, dont son ex-compagnon a la garde. Elle prend la décision de quitter la France avec l'enfant et un ami pour Bogota, puis de s'installer sur la côte colombienne. La jeune femme aimerait créer une nouvelle famille, mais rien n'est simple avec un enfant de 7 ans. **(5 juillet 2017)**

WE ARE X

De Stephen Kijak. Film documentaire musical sur le groupe métal japonais X Japan. Avec les témoignages de Kiss, Marilyn Manson, Gene Simmons... **(6 juillet 2017)**

UNE FEMME FANTASTIQUE (UNA MUJER FANTASTICA)

De Sebastian Lelio. Voir article. **(12 juillet 2017)**

CIEL ROUGE

De Olivier Lorelle. Vietnam, 1946. Perdu dans la jungle vietnamienne, une escouade de soldats français est censée endiguer la lutte anticoloniale. Le jeune officier en charge du groupe prend peu à peu conscience de la véritable motivation de la guerre coloniale dont il est complice. Les premières images le montrent coupant les liens d'une prisonnière vietminh qui lui demande un livre. Lorsqu'il apprend qu'il doit torturer la prisonnière, puis l'exécuter, il déserte et libère la prisonnière. Dans une nature dont il ignore tout, elle le rejoint et lui propose de l'aider pour lui avoir sauvé la vie. Un voyage commence, loin de la guerre, dans un premier temps. **(19 juillet 2017)**

ÉTÉ 93 (ESTIU 1993)

De Carla Simon. Premier long métrage autobiographique, la réalisatrice met en scène Frida, 6 ans, qui doit quitter Barcelone après la mort de ses parents pour vivre chez son oncle et sa tante et leur fille de 3 ans. D'abord révoltée, la fillette va accepter, le temps d'un été, de vivre avec des parents adoptifs qui apprendront à l'aimer. **(19 juillet 2017)**

LA RÉGION SAUVAGE

De Amat Ascalante. Dans une petite ville mexicaine vit un couple en perdition, dont le mari, Angel, vit une passion érotique avec son beau-frère. Ce dernier soigne une jeune fille, Verónica, pour des étranges blessures, et lui fait rencontrer sa sœur. Sans attache et paraissant sous l'emprise d'une créature mystérieuse, Verónica parle de plaisir sexuel intense dans l'abandon à un alien qui serait gardé par deux chercheurs. Dans la forêt, plusieurs corps sont retrouvés sans qu'il soit possible de déterminer la cause des agressions. On retrouve dans le film d'Ascalante la tradition du fantastique latino-américain dans la transgression des tabous. **(19 juillet 2017)**

UNE VIE VIOLENTE

De Thierry Peretti. Ancien militant du Front de libération nationale de la Corse, obligé de fuir à la suite d'une radicalisation du mouvement, Stéphane revient sur l'île après l'assassinat de son meilleur ami. Malgré les menaces de mort à son encontre, il assiste à l'enterrement et fait un bilan de son parcours politique. **(19 juillet 2017)**

LA VIE DE CHÂTEAU

De Modi Barry et Cédric Ido. La vie de Château rouge. Le monde coloré, multiculturel d'un quartier (encore) populaire parisien filmé avec humour, où les femmes ne se laissent certainement pas faire. **(9 août 2017)**

QUE DIOS NOS PERDONE

De Rodrigo Sorogoyen. Madrid, été 2011. Les autorités de la ville sont sous pression, à la fois en raison de la crise économique et de l'émergence du mouvement des indignés, mais cela s'accroît encore lorsqu'on annonce la visite du Pape Benoît XVI. Dans ce contexte, deux flics sont chargés d'une enquête dans la plus grande discrétion sur un serial killer. Un thriller percutant qui pose la question de savoir qui est, du tandem improbable de ces deux flics ou du criminel, le plus à craindre. **(9 août 2017)**

UNE FEMME DOUCE

De Sergei Loznitsa. Sans explication, le colis qu'une femme a envoyé à son mari incarcéré, lui revient. Elle cherche à comprendre, mais se heurte aux règles du silence et décide de se rendre à la prison, située dans une région reculée de Russie, pour le voir. Commence alors un périple absurde, angoissant et violent dont la jeune femme ignore les codes et semble une proie désignée. Un film dont le réalisateur dit que c'est une « métaphore d'un pays où les gens se font perpétuellement violer. » **(16 août 2017)**

120 BATTEMENTS PAR MINUTE

De Robin Campillo. Début des années 1990, la lutte des militant.es d'Act up contre le sida présentée comme une fatalité et leurs actions de mobilisation. Grand prix du jury au Festival de Cannes. **(23 août 2017)**

HISTOIRES DE LA PLAINE

De Christine Seghezzi. Voir article **(30 août 2017)**

SORTIE DVD :

- *Ma' Rosa et Taklub*, coffret de deux films de Brillante Ma Mendoza.
- *La Communauté* de Thomas Vinterberg.
- *American Honey* de Andrea Arnold.
- *L'Autre côté de l'espoir* d'Aki Kaurismaki.
- *Corporate* de Nicolas Silhol.
- *Chez nous* de Lucas Belvaux.
- *Cessez le feu* d'Emmanuel Courcol.
- *Après la tempête* de Hirokazu Kore-eda.



Est enfin disponible :

Le Syndicat.

Organisation, pratiques et Buts

(Bibliothèque syndicale)

Le groupe Salvador-Seguí est heureux de vous annoncer la publication du deuxième volume de sa collection « Bibliothèque syndicale ». Après *L'ABC syndicaliste/Le Sabotage*, voici donc *Le Syndicat. Organisation, pratiques et buts*. Il s'agit de la traduction française (inédi- te à ce jour) des discours prononcés à Madrid en 1919 par deux dirigeants de la CNT, abordant divers thèmes discutés (ô combien) dans le mouvement libertaire espagnol : action directe, catalanisme, organisation de classe, groupes spécifiques, transformation des syndicats corporatistes en syndicats d'industrie... Le tout, suivi des biographies des deux orateurs (Ángel Pestaña et Salvador Seguí) et précédé d'une introduction de l'historien Enric Olivé Serret ainsi que d'un long prologue rédigé par notre propre groupe, rappelant notre souci de mettre à disposition du plus grand nombre,

les principes essentiels d'organisation qui se sont discutés et disputés, avec les stratégies adoptées aux étapes marquantes du syndicalisme.

En ces temps de luttes sociales et ripostes indispensables aux projets d'un nouveau gouvernement aux ordres d'un capitalisme de plus en plus sauvage, cet opuscule est une pierre de plus apportée à l'édifice révolutionnaire en construction.

Et tout ça pour 6 euros : moins cher qu'un paquet de clopes et sans risque de se choper un cancer !

À se procurer à la librairie Publico ou auprès des camarades de notre groupe.

PAR RAMÓN PINO,

groupe Salvador Seguí de la Fédération anarchiste, Paris





MUSIQUE

35 ans de Radio Libertaire !

« Si la vie n'est pas belle, c'est qu'on a pas su l'arranger »

Derrière la fausse naïveté de ce dicton Bambara, se dissimule une réalité plutôt lumineuse. Par l'engagement, la volonté, l'enthousiasme, mais aussi par la poésie, l'art, l'humour, la passion, le rêve, oui, on peut arranger la vie.

Depuis 35 ans *Radio Libertaire* diffuse, relaie, soutient des propos peu communs, des expressions marginales, des actes de résistance, des initiatives émancipatrices, des choix artistiques et culturels alternatifs. Des dizaines, puis des centaines, enfin des milliers d'invité.e.s sont venu.e.s à nos micros conforter nos choix de société, nous apportant leur regard singulier sur les perspectives rayonnantes d'un monde plus juste, plus solidaire, plus sensible, plus beau.

Cette radio n'est pas seulement libre, elle est libertaire - son

nom revendiqué - parce qu'elle porte, chevillée à sa propre raison d'exister, un projet de transformation sociale qui pourrait bien arranger la vie de millions de personnes que l'indifférence néglige, que les techno-structures broient, que les systèmes asservissent, que les forces de l'oppression assassinent.

« UN HOMME QUI CRIE N'EST PAS UN OURS QUI DANSE »^[1]

Radio Libertaire, avec ses propos critiques, avec cette volonté de transgresser les formes établies, avec cette énergie collective pour balayer les choses que l'on voudrait nous imposer, ne se préoccupe pas d'occuper l'espace médiatique par complaisance, non, elle s'efforce via les ondes, de proposer des analyses radicales, d'évoquer des expérimentations sociales, de soutenir des luttes d'émancipation, de redéfinir des esthétiques artistiques, pour construire des espaces de résistance, des bases arrières de mobilisation, des zones à défendre, pour la reconquête de nos propres vies.

[1] *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire, 1938

Depuis 35 ans *Radio Libertaire* bénéficie d'un important capital sympathie de la part de ses auditrices et de ses auditeurs. C'est la force et c'est la légitimité de cette radio.

Ce sont ces oreilles attentives, curieuses, passionnées, presque toutes anonymes, qui nous soutiennent dans les moments difficiles (interdiction, saisie), qui nous financent dans le quotidien (maintenance, frais généraux) comme dans l'exceptionnel (travaux, achat de matériel). Sans cette précieuse et régulière contribution, *Radio Libertaire* serait sans doute déjà devenue un souvenir anachronique. Et, se taire...



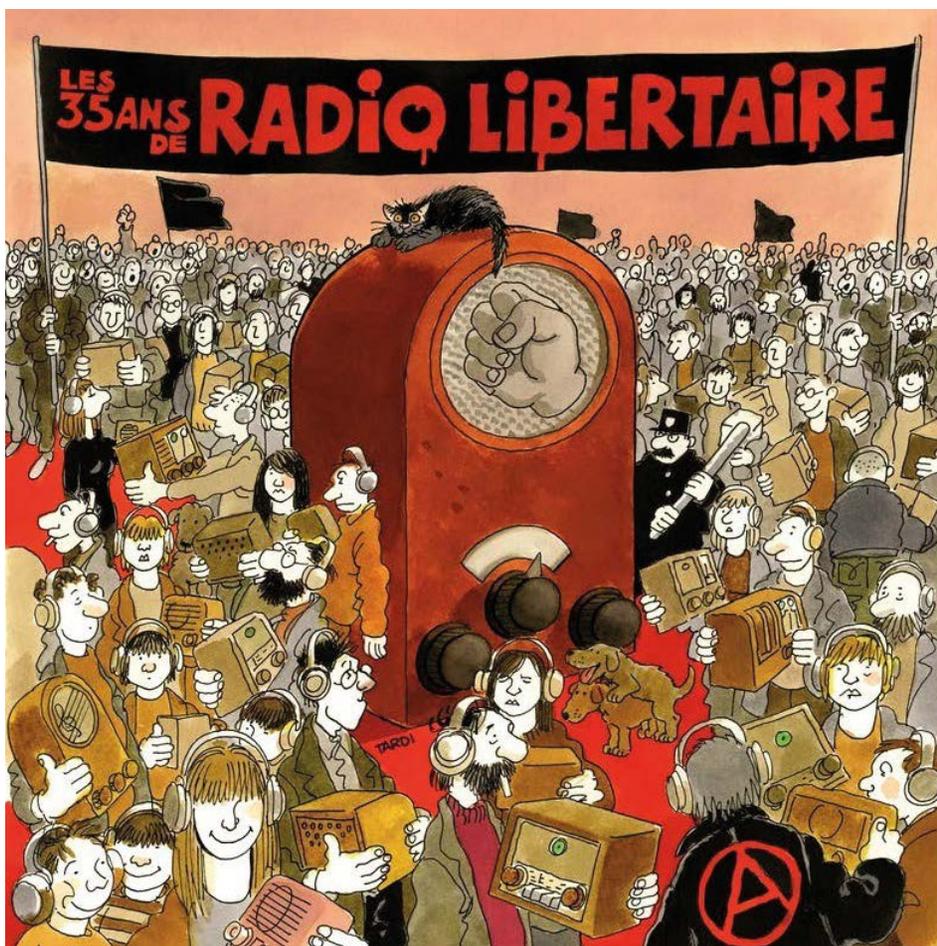
...« SE TAIRE, C'EST LAISSER CROIRE QU'ON NE JUGE ET NE DÉSIRE RIEN »^[1]

Mais il n'y a pas que les oreilles il y aussi la voix de ces artistes complices qui ont soutenu avec conviction l'existence de *Radio Libertaire*. Alors remercions Léo Ferré qui, avec enthousiasme, avec générosité, a accompagné cette aventure, et aussi Gilles Servat, Michèle Bernard, Jean Guidoni, Henri Gougoud, Francesca Solleville, Christiane Courvoisier, Bernard Lavillier, Louis Capart, Serge Utge-Royo, Thomas et Gérard Pitiot, Rocé, Bérurier noir, les Washington Dead Cats, etc. sans oublier, bien sûr, les artistes que vous allez retrouver sur ces deux disques^[2] et, enfin, les autres qu'il serait bien trop long de citer ici. Qu'elles.ils nous en veuillent pas trop, comme on dit, elles.ils se reconnaîtront.

Des anniversaires, avec votre aide, nous comptons bien en fêter quelques uns encore.

L'aventure libertaire est loin d'être finie, alors rendez-vous est pris avec VOUS .

PAR THIERRY DE LAVAU
& PATRICK MULLER



A retrouver sur ces deux disques : Achab, La Canaille, Céline Caussimon, Chasing Bone, Jo Dahan, D' de Kabal vs. Franco Manara, Dominique Grange, HK & les Saltimbanks, Romain Humeau, Lo'Jo, Les Ogres de Barback, Jean-François Pauvros, Sages comme des sauvages, Sapho, Tao Ravao, La Twal, Eric Sterenfeld, Tribraque, Urban Sax, Zone Libre et aussi Bruno Loth, Margerin, Laurent Nicolas, Tapage, Tardi

[1] *L'homme révolté*, Albert Camus, 1951

[2] Compilation à retrouver à la librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris



MUSIQUE

Albums à écouter d'urgence !

Longtemps, j'ai joué à contretemps

MENDELSON, SCIENCES POLITIQUES^[1]

Intitulé *Sciences politiques*, en clin d'œil à la chanson *Political science*, du fourbe et réjouissant Randy Newman, ce sixième album du groupe Mendelson affirme la double ambition de Pascal Bouaziz, leader du groupe : sortir un disque, qui soit à la fois album de reprises et album de chansons politiques. Et de convoquer, d'un côté, artistes admirés, de Leonard Cohen à David Crosby, de The Jam à Public Image Limited ; et d'écrire, de l'autre côté, en toute liberté, des adaptations françaises de leurs chansons qui traduisent, avec force revendication, l'impact politique des titres originaux : ainsi, *The ghost of Tom Joad* de Bruce Springsteen devient-il *Le soulèvement* ; *We are all prostitutes* de The Pop Group s'intitule-t-il *Le capitalisme* ou encore *Youth against fascism* de Sonic Youth se transforme-t-il en *La nausée...* Et, afin de préserver l'urgence et la liberté du projet, Pascal Bouaziz fait, également, le double choix d'enregistrer live, comme à la scène, tous les titres de l'album et de s'affranchir des formats courts de la chanson, arguant que « La chanson politique n'a rien à voir avec l'idée

[1] Ici d'ailleurs/distr. L'Autre Distribution

de chanson engagée, trop bête, trop limitée, trop restrictive dans la durée », mais a tout à voir, pourra-t-on ajouter, avec cette rage constamment maintenue sous contrôle par la société, lyophilisée, du divertissement.

DERYA YILDIRIM & GRUP ŞİMŞEK, NEM KALDI^[2]

Originnaire d'Anatolie, chanteuse et joueuse de saz (luth à long manche et instrument de prédilection d'une région s'étendant de la Grèce au Caucase, en passant par l'Iran et la Turquie), Derya Yildirim propose un premier EP de quatre titres, tout aussi psychédélique (avec force de guitares wah-wah et d'orgue) que groovy (avec une capacité à rendre les trances corporelles incroyablement lancinantes), intitulé *Nem Kaldi*. Portée par le soutien sans faille de Grup Şimşek, quartet multiculturel qu'elle a constitué autour d'elle, Derya Yildirim propose une pop, qui revisite l'héritage poétique et musical d'auteurs emblématiques et populaires de la chanson turque, et s'accapare les influences sonores et rythmiques occidentales. Une fusion sans frontières et sans œillères, pour un EP que l'on a hâte de voir se transformer en album et pallier, ainsi, nos frustrations de devoir nous contenter de quatre uniques titres, qui n'en restent pas moins quatre perles pour l'âme et le corps.

DECIBELLES, TIGHT^[3]

Si, sur leur magnifique précédent EP, *Sleep sleep*, sorti en octobre 2015, quelques tentations électros se faisaient sentir, avec *Tight*, leur dernier album, les Lyonnaises de

[2] Bongo Joe – Catapulte Record/distr. L'Autre Distribution

[3] Kidnap Music/distr. Cargo Records

Decibelles se débarrassent des programmations et reviennent à l'essentiel du rock, soit l'incontournable trio : guitare, basse, batterie. Et Sabrina Duval d'assurer – hargneuse dans son chant et incisive dans ses riffs – guitare et voix, Fanny Bouland – tout aussi impeccablement métronomique que subtilement inventive dans ses rythmiques – batterie et voix. Quant à la basse, énergique soutien de l'édifice, elle est tenue par Lamson Nguyen, l'ingénieur du son de l'album, qui remplace ainsi au pied levé Emilie d'Ornano, partie vers d'autres aventures. De ce nouvel album, on peut donc dire qu'il réussit ce grand écart quasi inconcevable entre furie punk et fraîcheur pop, rage noisy et élégance mélodique. Car ce qui frappe, chez Decibelles, c'est que, même lorsque la fureur de vivre se transforme en dégoût de l'espèce humaine, la grâce – au détour d'un accord mineur, d'une harmonie vocale – finit toujours par pointer son nez, pour nous enrober d'un soupçon de mélancolie et nous révéler que tout n'est pas perdu dans ce monde, même s'il faut se battre, poings en avant, pour porter ses aspirations.

PAR FRANCIS GAVELLE

Abonnez-vous !

Sans pub, sans concessions, réalisé par une équipe entièrement bénévole, le Monde libertaire existe uniquement grâce à ses lecteurs réguliers.

Comme toute la presse militante, nous sommes extrêmement fragilisés par les coûts énormes de diffusion en kiosque. Les abonnements sont le seul moyen d'atteindre l'équilibre financier qui nous permettra de continuer à diffuser nos idées auprès du plus grand nombre. Il nous manque 300 abonnés pour parvenir à cet équilibre nécessaire...

Soutenez nous, abonnez-vous, abonnez vos amis !



le Monde libertaire mensuel BULLETIN D'ABONNEMENT

3 formules d'abonnement, 3 possibilités de règlement :

- par chèque bancaire joint à votre bulletin d'abonnement
- par virement bancaire
- par prélèvement bancaire, pour les abonnements à durée libre

Bulletin à retourner complété à : LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - Service Abonnements, 145 rue Amelot - 75011 Paris



Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal : _ _ _ _ _

Ville :

Pays :

Note : Pour nous signaler un changement d'adresse, merci de joindre la feuille de routage jointe au dernier numéro reçu.

Mon règlement :

- par chèque joint, libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES
- par virement bancaire : IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363 BIC CCOFPRPPXXX
- par prélèvement pour les abonnements à durée libre : dans ce cas, je remplis le coupon d'autorisation de prélèvements ci-dessous :

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM

Réduction de 50% sur les abonnements en France métropolitaine pour les chômeurs/chomeuses, Gratuit pour les détenus

Abonnement à durée libre la solution facile et économique !

- Standard 11,75 €/trimestre
- De soutien 21,25 €/trimestre
- Réduit 6,00 €/trimestre

- > Vous recevez tous les numéros du Monde Libertaire à prix préférentiel
- > Votre règlement est échelonné en toute simplicité : le prélèvement est automatique
- > Vous arrêtez le service quand vous le voulez, par simple courrier

UN AN : 11 numéros + suppléments

Le magazine chez vous et l'abonnement numérique

- Abonnement standard 47 €
- Abonnement + soutien 85 €
- Tarif réduit (chômeur.ses) 24 €
- Détenu.es

Un an numérique uniquement

11 numéros en PDF à télécharger sur notre site

- Abonnement standard 24 €
- Abonnement + soutien 42 €

ÉTRANGER

Pour les abonnements vers l'étranger, merci de choisir le règlement par virement international (évitons d'enrichir les banques avec les taxes exorbitantes qu'elles extorquent sur les chèques tirés hors France !)

Union Européenne & Suisse

- Abonnement standard 96 €
- Abonnement + soutien 134 €

Reste du monde

- Abonnement standard 110 €
- Abonnement + soutien 146 €

Autorisation de prélèvement automatique pour mon abonnement au Monde libertaire (abonnements à durée libre uniquement)

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal le Monde libertaire. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal le Monde libertaire.

- 11,75 €/trimestre (abonnement normal)
- 21,25 €/trimestre (abonnement de soutien)
- 6 €/trimestre (tarif réduit)

Votre compte à débiter :

Titulaire :

Adresse :

.....

IBAN :

Votre établissement bancaire :

Nom :

Adresse :

.....

Date et signature obligatoires :

Important : merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal de votre autorisation. Il y en a un dans votre chèque

ORGANISME CRÉANCIER

PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS

N° NATIONAL ÉMETTEUR : N° 58 50 98



LES GROUPES DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

La Fédération Anarchiste est un groupement de militant.e.s organisé sur le principe du libre fédéralisme, garantissant aux groupes et aux individu.e.s qui le composent la plus grande autonomie et le respect du pluralisme des idées comme des actions, dans le cadre d'un pacte associatif. La participation de tous aux structures et aux œuvres collectives (radio, éditions...) est calquée sur nos principes d'éthique et de solidarité.

Pour consulter notre pacte associatif, visitez notre site : www.federation-anarchiste.org

★ 02 AISNE

Groupe Kropotkine

Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale
8, rue Fouquierolles 02000 MERLIEUX
Tél. 03 23 80 17 09
kropotkine02@riseup.net
<http://kropotkine.cyberbaria.org>
Permanence : 1^{er} 3^{ème} et 5^{ème} jeudi du mois de 18 à 21h

Athénée Libertaire L'Etoile Noire & Bibliothèque Sociale
5, rue Saint-Jean, 02000 LAON
Permanences : tous les lundis de 15h à 19h et tous les premiers samedis du mois de 16h à 20h

★ 03 ALLIER

Groupe de Montluçon
allier@federation-anarchiste.org

★ 04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE

Liaison Metchnikoff
metchnikoff@federation-anarchiste.org

★ 06 ALPES-MARITIMES

Liaison de Nice
nice@federation-anarchiste.org

★ 07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas
FA-groupe-daubenas@federation-anarchiste.org
<http://www.aubanar.lautre.net>

★ 10 AUBE

Liaison de Troyes
troyes@federation-anarchiste.org

★ 12 AVEYRON

Liaison Sud-Aveyron
c/o SAP BP 42560 12400 Ste-Affrique

★ 13 BOUCHES-DU-RHONE

Groupe Germinal - Marseille
groupe-germinal@riseup.net

Liaison La Ciotat
groupe-germinal@riseup.net

★ 14 CALVADOS

Groupe Sanguin - Caen
groupeanguinfa14@laposte.net
<http://sous-la-cendre.info/>
groupe-sanguin-de-la-federation-anarchiste

★ 15 CANTAL

Liaison Cantal
cantal@federation-anarchiste.org

★ 17 CHARENTE-MARITIME

Groupe Nous Autres
35 allée de l'angle chaucre
17190 St-Georges d'Oleron
nous-autres@federation-anarchiste.org

★ 21 COTE-D'OR

Groupe La Mistoufle
Maison des associations
Groupe la Mistoufle
c/o les Voix sans maître BP 8
2 rue des Corroyeurs 21000 DIJON
lasociale@riseup.net
<http://groupe.lamistoufle.jimdo.com>

★ 22 COTES-D'ARMOR

Liaison Jean Souvenance
C/O CEL 1 rue Yves Creston
22000 Saint-Brieux
souvenance@no-log.org

★ 23 CREUSE

Liaison Emile Armand
Cedric Lafont
19 rue de Chanteloube
23500 Felletin
emile-armand@federation-anarchiste.org

★ 24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman - Périgueux
emma.goldman@no-log.org
<http://fa-perigueux.blogspot.fr>
Vente du Monde libertaire les samedis de 11h à 12h au marché de Périgueux, place de la Clautre.

★ 25 DOUBS

Groupe Pierre Joseph Proudhon
c/o CESL BP 121 25014
Besançon Cedex
groupe-proudhon@federation-anarchiste.org
<http://groupe.proudhon-fa-over-blog.com>
Permanence à la librairie l'Autodidacte, les mercredis de 16 à 19h et les samedis de 15 à 19h.

Librairie L'Autodidacte
5 rue Marulaz 25000 Besançon
<http://www.lautodidacte.org>

Liaison Nord-Doubs
liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

★ 26 DROME

Liaison de Valence
valence@federation-anarchiste.org

Groupe la Rue Râle (St Jean en Royans/Vercors)
la-rue-rale@riseup.net
<http://laruerale.wordpress.com>
Nous organisons des soirées débat, des projections, des tables de presse, des alternatives en acte, nous circulons avec un bibliobus et la CantinA : cantine autogérée, bio, à prix libre. Nous participons à l'Université Populaire du Royans/Vercors et nous sommes présents sur luttes sociales.

★ 28 EURE-ET-LOIRE

Groupe libertaire Le Raffut de Chartres
fa.chartres@gmail.com

★ 29 FINISTERE

Groupe de Brest
brest@federation-anarchiste.org

Groupe Le Ferment

leferment@federation-anarchiste.org

★ 30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
<http://www.fa-30-84.org>

★ 31 HAUTE GARONNE

Liaison de Toulouse
toulouse@federation-anarchiste.org

★ 32 GERS

Liaison Anartiste 32
anartiste32@federation-anarchiste.org

★ 33 GIRONDE

Cercle libertaire Jean Barrué
c/o Athénée libertaire
7 rue du Muguet 33000 Bordeaux
cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org
<http://cerclelibertairejb33.wordpress.com>
<http://cerclelibertairejb33.free.fr/>

Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

★ 34 HERAULT

Groupe de Montpellier-Hérault
montpellier@federation-anarchiste.org
<http://famontpellier34.blogspot.fr>

Liaison Frontignan-Sète
frontignan-sete@federation-anarchiste.org

★ 35 ILLE-ET-VILAINE

Groupe La Sociale
Local "la Commune"
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
contact@falsociale.org
<http://www.falsociale.org>
Le page vidéo du groupe de Rennes qui héberge des films militants :
<http://dailymotion.com/farennes>

Librairie associative "La Commune"

17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
Ouverte le mercredi & samedi de 14 heures à 18 heures

★ 38 ISERE

Groupe La Rue Râle - Pont en Royans/Vercors
laruerale@no-log.org
<http://vercors-libertaire.blogspot.com/>

Groupe de Grenoble

grenoble@federation-anarchiste.org

★ 40 LANDES

Groupe Elisée Reclus - Dax
elisee-reclus@federation-anarchiste.org
<http://libertaire-landes.blogspot.fr/>

Union Régionale Sud Aquitaine de la FA

ursa@federation-anarchiste.org
<http://libertaire-landes.blogspot.fr/>

★ 42 LOIRE

Groupe Nestor Makhno de la région stéphanoise
Bourse du Travail
Salle 15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint Etienne cédex 1
groupe.makhno42@gmail.com

★ 43 HAUTE LOIRE

Liaison Sébastien Faure
sebastien-faure@federation-anarchiste.org

★ 44 LOIRE ATLANTIQUE

Groupe Nosotros - Saint-Nazaire
nosotros@federation-anarchiste.org

Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@federation-anarchiste.org

Groupe Déjacque - Nantes

nantes@federation-anarchiste.org
<http://fa-nantes.over-blog.com/>
[facebook.com/djecacque](https://www.facebook.com/djecacque)
Le groupe Joseph Desjacques tient chaque premier mardi du mois une permanence locale au B17, 17 rue Paul Bédarmy (tout au fond de la 2ème cour à l'étage), de 18 à 20h sous forme de table de presse.

Groupe anarchiste des bons enfants

groupe.bonsenfants@gmail.com
www.facebook.com/groupe.bonsenfants/

★ 45 LOIRET

Groupe Gaston Couté - Montargis
groupegastoncoute@gmail.com
<http://groupegastoncoute.wordpress.com>

★ 46 LOT

Liaison de Gourdon
gourdon@federation-anarchiste.org

★ 50 MANCHE

Liaison de Cherbourg
cherbourg@federation-anarchiste.org

★ 53 MAYENNE

Liaison de Laval
laval@federation-anarchiste.org

★ 55 MEUSE

Groupe Jacques Turbin-Thionville
groupejacqueturbin@rocketmail.com

★ 56 MORBIHAN

Groupe Libertaire René Lochu
6 rue de la Tannerie 56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net
<http://anars56.over-blog.org/>



★ 57 MOSELLE

Groupe de Metz
Association Culturelle Libertaire
BP 16 57645 Noisseville
groupe-demetz@federation-anarchiste.org
metz.bibliothequesociale1@orange.fr

★ 60 OISE

Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

★ 62 PAS-DE-CALAIS

Groupe Lucy Parsons in the sky
lucy-parsons@federation-anarchiste.org
http://www.noirgazier.lautre.net/

★ 63 PUY-DE-DÔME

Groupe Spartacus - Clermont-Ferrand
spartacus@federation-anarchiste.org

★ 64 PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Groupe Euskal Herria - Bayonne
euskal-herria@federation-anarchiste.org

★ 66 PYRÉNÉES-ORIENTALES

Groupe John Cage
john-cage@federation-anarchiste.org
édite la revue *Art et Anarchie*
http://artetanarchie.com

Groupe Pierre Ruff
pierre.ruff-fa66@laposte.net
https://groupepierrerruff.wordpress.com

★ 67 BAS-RHIN

Liaison de Strasbourg
Liaison Bas Rhin
c/o REMON
BP 35 67340 Ingwiller
liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org

★ 68 HAUT-RHIN

Liaison Eugène Varlin
colmar@federation-anarchiste.org

★ 69 RHONE

Groupe Graine d'Anar
grainedanar@federation-anarchiste.org
http://grainedanar.org

Groupe Kronstadt - Grand Lyon
kronstadt@federation-anarchiste.org
http://fa-kronstadt.blogspot.fr

★ 70 HAUTE-SAÔNE

Liaison Haute-Saone
haute-saone@federation-anarchiste.org

★ 71 SAONE-ET-LOIRE

Groupe La Vache Noire
C/O ADCL Le retour 71250 Jalogny
lepepepe@no-log.org

★ 73 SAVOIE

Groupe de Chambéry
c/o La salamandre - Maison des associations
67 Rue St François de Sales Boite X/33
73000 Chambéry
FA73@no-log.org
http://fa73.lautre.net

★ 74 HAUTE-SAVOIE

Liaison Haute-Savoie
haute-savoie@federation-anarchiste.org

★ 75 PARIS

Groupe La Révolte
la-revolte@federation-anarchiste.org

Groupe Salvador Segui
groupe-segui@federation-anarchiste.org
www.salvador-segui.org/

Groupe Pierre Besnard
groupe-pierre-besnard@federation-anarchiste.org

Groupe Jean Baptiste Botul
botul@federation-anarchiste.org
http://groupe-botul.eklablog.net

Groupe Commune de Paris - Paris Nord et Est
la-commune-de-paris@federation-anarchiste.org

Groupe Louise Michel
groupe-louise-michel@federation-anarchiste.org
http://www.groupe-louise-michel.org/

Bibliothèque La Rue
Bibliothèque libertaire La Rue
10 rue Planquette 75018 Paris
Permanence tous les samedis de 15h00 à 18h00
http://bibliotheque-larue.over-blog.com
larue75018@yahoo.fr

Groupe Berneri
Tous les mercredis sur Radio Libertaire, de 20H30 à 22H30, émission "Ras-les-Murs", actualités prison/répression, lutte contre tous les enfermements !

Groupe Artracaille
arttracaille@orange.fr
pour le groupe : http://www.arttracaille.fr
pour l'émission radio : http://arttracaille.blogspot.com

Groupe Anarliste
an.artiste@yahoo.fr
http://anarliste.hautfort.com

Groupe No Name
no-name@federation-anarchiste.org

Librairie du Monde libertaire
145 rue Amelot 75 011 PARIS
Tél : 01 48 05 34 08 Fax : 01 49 29 98 59
Ouverture : du mardi au vendredi : 14 h à 19 h 30 le samedi : 10h à 19 h 30
librairie-publico@sfr.fr
http://www.librairie-publico.com

Radio Libertaire
89.4 Mhz et sur le net sur http://r.federation-anarchiste.org
radio-libertaire@federation-anarchiste.org

★ 76 SEINE-MARITIME

Groupe de Rouen
c/o Librairie l'insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
rouen@federation-anarchiste.org
Vente et diffusion du Monde libertaire chaque dimanche de 11h à 12h au marché du Clos-St-Marc

Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
Ouverture : Mercredi 16h à 18h, Vendredi 17h à 19h, Samedi 14h à 18h.
Pendant les vacances scolaires les samedis de 14h à 18h.
http://www.insoumise.lautre.net/

★ 77 SEINE-ET-MARNE

Liaison Melun

Liaison de Chelles

★ 78 YVELINES

Groupe Gaston Leval
gaston-leval@federation-anarchiste.org
http://monde-nouveau.net

★ 79 DEUX SEVRES

Liaison Bakounine - Thouars
bakounine@federation-anarchiste.org

★ 80 SOMME

Groupe Alexandre Marius Jacob
amiens@federation-anarchiste.org
contact@fa-amiens.org
http://fa-amiens.org/

★ 81 TARN

Groupe Les ELAF
elaf@federation-anarchiste.org

★ 84 VAUCLUSE

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★ 85 VENDEE

Groupe Henri Laborit
henri-laborit@federation-anarchiste.org

★ 86 VIENNE

Liaison Poitiers
poitiers@federation-anarchiste.org

★ 87 HAUTE VIENNE

Groupe Armand Beaura
armand-beaura@federation-anarchiste.org

★ 92 HAUTS-DE-SEINE

Liaison Fresnes-Antony Anar'tiste
fresnes-antony@federation-anarchiste.org

★ 93 SEINE-ST-DENIS

Groupe Henry Poulaille
c/o La Dionysiverté
4, place Paul Langevin
93200 - Saint Denis
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr
http://poulaille.org

Groupe de Saint-Ouen
saint-ouen-93@federation-anarchiste.org
http://groupesaint-ouen93.blogspot.fr

★ 94 VAL-DE-MARNE

Groupe Elisée Reclus - Ivry-sur-Seine
faivry@no-log.org
http://fa-ivry.forlogaj.tk

Liaison L'Avenir - Créteil
nosotros36@free.fr

★ 95 VAL-D'OISE

Groupe Le Merle Moqueur - Cergy-Pontoise
le-merle-moqueur@federation-anarchiste.org
facebook.com/le.merle.moqueur.federation.anarchiste

★ 988 NOUVELLE-CALÉDONIE

Liaison Nouvelle-Calédonie
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org

★ BELGIQUE

Groupe Ici et maintenant - Bruxelles
groupe-ici-et-maintenant@federation-anarchiste.org
Le groupe édite avec d'autres le trimestriel "A voix outre"
http://www.avoixautre.be

★ SUISSE

Fédération Libertaire des Montagnes
film@federation-anarchiste.org

Liaison Genève
geneve@federation-anarchiste.org

Si un groupe ou une liaison ne possède ni adresse postale, ni courriel, ou s'il n'existe pas de groupe ou liaison dans votre région, contactez le secrétariat aux relations intérieures de la FA

FA-RI 145 rue Amelot
75011 Paris
relations-interieures@federation-anarchiste.org



LE PROGRAMME D RADIO LIBERTAIRE

Lundi

- 09h00 **Pause musicale**
- 11h00 **Lundi matin**
Infos et revue de presse
- 13h00 **C'est là que ça se Passe**
Etat des lieux, état des luttes en France
- 14h30 **En alternance**
- Onde de choc**
Magazine culturel
- Pause musicale**
- 16h00 **Trous noirs**
Luttes sociales
- 18h00 *Les 1er lundi*
Les mangeux d'erre
Écolo-libertaire
- Les 2e lundi*
Science en liberté
- Les 3e lundi*
La santé dans tous ses états
L'actualité du milieu de la santé
- Les 4e lundi*
Je ne suis pas un numéro
Entre science et science-fiction
- 19h30 **En alternance**
- Le 2e lundi*
Chroniques d'ailleurs
Relations internationales de la Fédération anarchiste
- Le monde merveilleux du travail**
- 21h00 **Ça urge au bout de la scène**
Actualité de la chanson
- 22h30 **De la pente du carmel, la vue est magnifique**
Comme son nom l'indique
- 00h00 **Nuit noire**
Musique dans la nuit

Mardi

- 08h00 **Et toi, tu la Sens la Cinquième Puissance**
Contre propagande, état des lieux, et ...
- 10h00 **En alternance**
- Court-circuit**
Scènes philosophiques
- Pause musicale**
- 11h00 **Artracaille**
Débat de la condition de l'artiste dans la cité
- 12h30 **Pause musicale**
- 14h30 **Sortir du capitalisme**
- 16h00 **Pause musicale**
- 17h00 **Des Oreilles avec des Trous (dedans)**
Des fusiques molles pour tous les tous
- 18h00 **En alternance**
- Ideaux et débats**
Émission littéraire
- Pas de quartiers**
Ça se passe près de chez vous
- 19h30 **Parole d'associations**
- 20h30 **En alternance**
- Émission de la CNT**
Les 3e et 5e mardi
Lumière noire
Portraits d'anarchistes
- 22h30 **Ça Booste sous les Pavés**
Musique, reportages, actu
- 00h30 **Wreck this Mess**
Cocktail de musiques radicales

Mercredi

- 09h30 **L'entonnoir**
Magazine de l'antipsychiatrie
- 10h30 **Blues en Liberté**
Émission musicale blues
- 12h00 **En alternance**
- Les 2e et 4e mercredi*
Rayon de soleil
Nouvelles du Sud
- Pause musicale**
- 14h00 *Les 1er mercredi*
Flemmardise et réveil
Ne trouble pas ma sieste
- Les 2e et 4e mercredi*
Radio Tisto
- Les 3e et 5e mercredi*
Des cailloux dans l'engrenage
L'enfance, poil à gratter
- 16h00 **Pause musicale**
- 17h00 *Les 4e et 5e mercredi*
Jus d'airelles
Reportage sonore et militant
- Les 3e mercredi*
Squatheure d'antenne
L'émission des squats et lieux alternatifs
- 18h00 **Femmes libres**
Femmes qui luttent, femmes qui témoignent
- 20h30 **Ras les murs**
Actualité des luttes des prisonniers
- 22h30 **Traffic**
Musiques urbaines et libres propos
- 20h30 **Ras les murs**
Actualité des luttes des prisonniers
- 00h30 *Les 2e et 3e mercredi*
Tumultum hominum
Reportage sonore et militant
- Le 4e mercredi*
Les nocturnes multipass'

Jeudi

- 09h00 **Pause musicale**
- 10h00 **Chronique hebdo**
Analyse libertaire de l'actualité
- 12h00 **De Rimes et de Notes**
Actualité du spectacle et de la chanson
- 14h00 **Radio Cartable**
La radio des enfants des écoles d'Ivry
- 15h00 **Bibliomanie**
Autour des livres
- 16h30 *Les 2e et 4e jeudi*
Radio LAP
Émission du Lycée Autogéré de Paris
- Les 3e et 5e jeudi*
Radio Goliard(s)
- Les 3e et 5e mercredi*
Des cailloux dans l'engrenage
- 18h00 **Si Vis Pacem**
Émission antimilitariste de l'Union Pacifiste de France
- 19h30 *Le 2e et 4e jeudi*
Jeudi Noir
Notre bibliothèque
- Les 1er et 5e jeudi*
Cosmos
Spatial bidouillage
- Le 3 jeudi*
Askatasunak !
Actu politique au pays basque
- 20h30 **Entre chiens et loups**
- 22h00 **Epsilonia**
Musiques expérimentales et expérimentations sonores

Vendredi

- 8h00 **Pause musicale**
- 13h00 **Place aux Fous**
Musiques, disciplines de l'indiscipline
- 14h30 **Les Oreilles Libres**
Musiques engagées.
- 16h00 *Les 1er et 3e vendredi*
Dies Irae
Un auteur, un invité, une lecture, un débat
- Les 2e et 4e vendredi*
Le Quimboiseur
Montez à bord de La Résilience...
- 17h30 **Radio Espéranto**
Émission de l'association Sat Amikaro
- 19h00 *Les 1er et 3e vendredi*
Des droits et des hommes
L'émission de la LDH
- Le 2e vendredi*
Au delà du RL
Chroniques, billets d'humeur
- Le 3e vendredi*
L'antenne du social
- Le 4e vendredi*
Nasema
Informations politiques et sociales sur le Sida
- 10h00 **En alternance**
- Offensive**
Libertaire et sociale
- Les amis d'Orwell**
Contre les techniques de surveillance
- 22h30 *Les 1er et 3e vendredi*
Radio X
Musiques électromatiques
- Les 2e et 4e vendredi*
Transbords
L'émission pour abattre les frontières
- 00h00 **Les Nuits Musicales**
- Les 1er vendredi*
Sure shots
- Les 3e vendredi*
Radio X
- Les 2e et 4e vendredi*
Nuit Léo





AGENDA MILITANT

Samedi

08h00 **Réveil hip-hop**
Hip-hop au saut du lit... ou dans le lit

10h00 **La philanthropie de l'ouvrier charpentier**
Comme son nom ne l'indique pas...

11h30 **Chroniques Syndicales**
Luttes et actualités sociales

13h30 **Chroniques Rebelles**
Débats, dossiers et rencontres

15h30 **Deux sous de Scène**
Le magazine de la chanson vivante

17h00 **En alternance**

Bulles noires
BD et polar
Bulles de rêve
Cinéma d'animation

19h00 **En alternance**

Tribuna latino america
Actu de l'Amérique latine
Contre-bande
Cinéma
Longtemps, je me suis couché de bonne heure
Livres, musique et cinéma

21h00 **Les nuits libertaires**

Orpheas Antissa, les jardins d'Orphée

Tormentor
Musiques alternatives

19h00 **En alternance**

Nuit off
Topologies sonores, rocks et chronique
Hôtel paradox
Pratique de la poésie sonore et de la performance

Dimanche

10h00 *Les 2e et 4e dimanche*
Ni dieu, ni maître
Économie et religion à l'heure de la messe

Le 1er dimanche
Un peu d'air frais
Atelier du documentaire

12h00 **Folk à Lier**
Le magazine des musiques traditionnelles

14h00 *Les 2e, 4e et 5e dimanche*
Tempête sur les planches
Actualité du théâtre et de la danse

Le 3e dimanche
Passage avide
Émission à tendance littéraire

Le 1er dimanche
Au café de la page
Un bar hanté par des esprits

15h30 *Le 2e dimanche*
Wild side
relecture et redécouverte du rock par des ados

Le 3e dimanche
Des mots, une voix
Des mots, des auteurs

Le 1er dimanche
Pause musicale

Le 4e dimanche
La plume noire
Nouveautés éditoriales anarchistes

17h00 **Le Mélange**
Un programme musical proposé et animé par Michel Polizzi

18h30 **En alternance**

Échos et frémissements d'Irlande

Il y a de la fumée dans le poste
Émission du CIRC

20h30 *Le 1er dimanche*
Poètes en demi-deuil

Le 3e dimanche
Bèves de comptoir
Des mots, des auteurs
Détruire l'ennui

22h00 **En alternance**

Rudie's back in town

Seppuku
Musiques électroniques

7/8 juillet - Hambourg (Allemagne)

Manifestation

SABORDONS LE G20 À HAMBOURG !

Solidarité sans frontières à la place du G20 !
Mobilisations contre le sommet du G20 à Hambourg
www.g20hamburg.org

Du 7 au 15 juillet - Foix (09)

Rencontre et débat

FESTIVAL DE FILMS ET DÉBATS « RÉSISTANCES »

Thématiques : La mer à mort, Habitat subi-habitat choisi, Les visages de la violence, Reconquête de notre imaginaire + zoom Algérie
L'Estive, 20 Avenue du Général de Gaulle, 09000 Foix

8/9 juillet - Notre Dame des Landes (44)

Manifestation

DE NOS TERRES À LA TERRE

Week-end de rassemblement de la Coordination des opposants au projet d'aéroport
Le Chêne des Perrières, 44130 Notre-Dame-des-Landes
<http://www.notredamedeslandes2017.org>

Du 10 au 15 juillet - Dijon (21)

Chantier

CHANTIER D'ÉTÉ AUX TANNERIES

chantier non-stop cet été, au cours duquel tu peux venir nous filer la main à construire l'étage de la partie Activité.
37 rue des ateliers 21000 Dijon
contact : tanneries-deux squat.net

Du 16 au 26 juillet - Vazerac (82)

Rencontre et débat

RENCONTRES LIBERTAIRES DU QUERCY

Journées de rencontres et de débats dans le Tain et Garonne,
Organisé par l'Organisation Communiste Libertaire
La maison carrée, Lauzeral, 82220 Vazerac

Du 28 au 30 juillet - St Amant (63)

Rencontre et débat

FESTIVAL LA BELLE ROUGE

La Fédération anarchiste tiendra une table de presse lors du Festival La Belle Rouge de la Compagnie Jolie Môme
www.cie-joliemome.org

Du 11 au 13 août - Bure (55)

Festival

WILFRID LUPANO & PAUL CAUJET

Festival les Bure'lesques, en soutien à la lutte contre le projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure. Information, spectacles, concerts, expositions, ateliers, marches, cantines camping
3 jours de rassemblement festif, constructif et militant cet été à Bure !
www.burefestival.org

Du 12 au 20 Août - NDDL (44)

Rencontre et débat

SEMAINE INTERGALACTIQUE SUR LA ZAD

Une semaine de rencontres, de discussions, d'ateliers, etc... En contribution à l'appel des Zapatistes «En haut : les murs, en bas (et à gauche) : les brèches »
<http://zad.nadir.org>

Du 18 au 26 août - Douarnenez (29)

Festival de cinéma

40ÈME ÉDITION DU FESTIVAL DE CINÉMA DE DOUARNENEZ LE THÈME DE CETTE ANNÉE : FRONTIÈRES

Du 28 au 30 juillet - St Amant (63)

Rencontre et débat

FESTIVAL LA BELLE ROUGE

La Fédération anarchiste tiendra une table de presse lors du Festival La Belle Rouge de la Compagnie Jolie Môme
www.cie-joliemome.org

